

A woman with dark hair pulled back, wearing a black tank top, stands with her arms crossed against a light-colored, textured wall. She is looking off to the side with a thoughtful expression.

RITHY PANH

LE PAPIER

NE PEUT PAS

ENVELOPPER

LA BRAISE

GRASSET



RITHY PANH

LE PAPIER

NE PEUT PAS
ENVELOPPER
LA BRAISE

GRASSET

DU MÊME AUTEUR

LA MACHINE KHMÈRE ROUGE, *avec Christine Chaumeau*, Flammarion, 2003.

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Préface](#)

[LES PRINCIPAUX PROTAGONISTES](#)

[Remerciements](#)

[« Partir loiiiiiiiiin »](#)

[« Riz rouge »](#)

[« Qui a mangé n'a plus faim, qui dort n'a plus peur »](#)

[« L'argent n'achète pas la conscience »](#)

[« Rong cham », attendre](#)

[« La fleur des sacs de jute »](#)

[« La chair et le sang donnés aux tigres »](#)

[« Le poisson chdaor mange ses propres petits »](#)

[« Radio Phnom Penh »](#)

[« Les heures ne t'attendent pas »](#)

[« Les prostituées sont des femmes mortes »](#)

[« Les cheveux blancs prieront pour les cheveux noirs »](#)

[« La vie est un combat, ne crois pas au destin »](#)

[« Chacun son karma »](#)

[« Les paroles ne me blessent plus »](#)

[« La poule n'est jamais au-dessous de l'œuf »](#)

[« On peut forger le fer, pourquoi pas l'être humain ? »](#)

[« Au revoir le Building »](#)

Ce livre est un travail mené en parallèle du documentaire de Rithy Panh, *Le papier ne peut pas envelopper la braise*, produit par CDP Production et l'Institut national de l'audiovisuel.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2007.

ISBN : 978-2-246-71009-7

Un visage dans une lumière rouge...

– Pourquoi ne rentres-tu pas maintenant au village ?

– Je ne veux pas... J'ai honte.

– Personne ne sait ton histoire. Retourne au village...

– Non. J'ai honte. Personne ne sait ce que je fais ici à Phnom Penh. Mais moi je le sais.

Le papier ne peut pas envelopper la braise.

Préface

Ils l'ont retenue dans cet appartement sinistre et la porte s'est refermée sur elle qui se débattait. La jeune fille avait à peine quinze ans. Son regard éteint par une porte claquée me hante... Elle était seule face à un implacable cynisme. Paroles volées, coups, insultes, menaces, terreur, privation de tout et droit à rien, abattage, honte, solitude, esclavage, corps désarticulé, meurtri... et au bout de cette chaîne, il ne reste que des cendres. Dans un pays qui a subi des décennies de guerre, le signe évident de la fêlure sociale apparaît dans l'exploitation économique et politique du corps et de l'esprit. Les pères-soldats morts au combat laissent des enfants-ouvriers sous-payés, ou pire, prostitués. Corps objets de transactions, vies violées, destins ravagés.

J'ai tenté de retracer ce qu'avait pu être l'histoire de cette jeune fille. J'en ai rencontré d'autres, Srey Mav, Pœuv, Aun Tauch, Thida... qui ont accepté de me raconter leur histoire. Des tragédies muettes qui font le profit des marchands de chair humaine. Des fragments de vie pour dire le désastre anonyme de plus de 30 000 femmes au Cambodge.

Ce livre est une histoire de résistance. Il rapporte la vie sur dix-huit mois d'un groupe de prostituées « salariées » logées par leur maquerelle au Building blanc, bâtiment en déliquescence planté au cœur de la capitale, Phnom Penh. Arrivées des rizières jusqu'à ce quartier à la réputation sulfureuse dans des circonstances différentes, elles ont en grande majorité été poussées à vendre leur corps à cause de la misère, de la pauvreté, de la faim. Paysannes peu éduquées, acculées à un besoin urgent d'argent, elles n'ont pas eu la « chance » de décrocher une place à l'usine. Si elles avaient eu le choix, elles n'auraient pas fait celui de la prostitution. Elles sacrifient leur virginité, leur honneur.

Thida, dite Da, 23 ans, Môm, 22 ans, Sinourn, 21 ans, Aun Thom, 22 ans, Mab, 19 ans, sont les occupantes d'un deux pièces qui ressemble à un lieu de transit au quatrième étage du Building blanc. Quasiment vide, il est juste meublé de nattes en plastique au sol dans la chambre et de valises en guise d'armoires. Aun Tauch, 22 ans, travaille pour un autre patron mais son amitié avec Da l'intègre au cercle de cette chambrée grégaire. Autour de ces jeunes femmes gravitent les mères, les sœurs, les frères, les enfants parfois, dont elles assurent la survie.

Dévalorisées, humiliées, culpabilisées par leurs patrons, leurs clients, leurs familles, considérées par la société comme des êtres de seconde zone, elles ont perdu toute estime d'elles-mêmes. Ce matraquage les jette dans l'impasse, elles ne voient plus comment sortir de ce cycle infernal et finissent par être convaincues qu'elles sont de « mauvaises filles ». Elles se réfugient dans l'anonymat d'un prénom passe-partout, dépersonnalisé, ou dans un processus de dédoublement pour supporter leur quotidien. Malgré un climat de désillusion, elles luttent constamment pour la vie. La drogue leur permet de tenir le choc des nuits sans sommeil, jusqu'au jour où elles n'ont plus les moyens de se la payer. Elles sont alors en proie à d'incontrôlables variations d'humeur à l'exemple de Da qui, sans comprendre comment cela lui arrive, bascule de la colère à la lassitude, de la révolte à la résignation ou au fatalisme, d'un culot époustouflant à une peur viscérale, d'un sommeil impossible à d'interminables siestes, symptômes d'une âme et d'un corps marqués par la violence.

Toutes sont confrontées à la maladie, au cercle vicieux de l'endettement, à un lourd passé familial, à la trahison, au rejet, à des rapports conflictuels avec les clients et avec les maquereaux... Elles se heurtent aussi à des choix douloureux comme celui de l'avortement. Comment transmettre la vie lorsqu'on se déteste, lorsqu'on n'a pas eu d'enfance, lorsqu'on n'a pas de quoi nourrir son bébé ? Comment faire ce choix quand le bouddhisme enseigne qu'il ne faut pas « attenter à la vie » ?

Submergées, elles ne se projettent pas, le peu d'argent qu'elles reçoivent, elles le dépensent pour maintenir cette illusion : être intégrées à la société de consommation. Elles aussi peuvent s'offrir une mangue verte quand elles en ont envie. Une mangue verte, c'est peu de chose mais cela entretient l'impression de liberté. En réalité, elles jonglent, improvisent au jour le jour, avec courage, avec abnégation.

A ces prostituées que nous filmions dans la journée, il fallait donner du temps pour qu'elles rassemblent les bribes d'instant de vie, de mémoire; pour qu'ensuite elles tissent elles-mêmes le fil de leur prise de parole. Il fallait nous donner du temps pour saisir leurs moments de disponibilité. Cela impliquait de longs mois de présence quotidienne en immersion dans leur appartement, presque à huis clos tant leur monde est confiné en ce lieu unique. Cela supposait un travail en petite équipe, une écoute patiente pour accoucher une parole aussi saccadée que la violence subie chaque jour, aussi soudaine qu'une crise de manque de drogue. Mais quand cette parole jaillit, désespérée ou drôle, crue ou poétique, elle est fulgurante.

En ligne de mire les prostituées pointent avant tout les proxénètes (indifféremment hommes ou femmes) et les clients. Parmi eux, les étrangers représentent une infime minorité, ils n'en sont parfois pas moins cruels que leurs homologues cambodgiens. Mais pour tous les clients je m'interroge : qu'achètent-ils ? Le vide de leur âme est-il proportionnel à cet abîme qui les sépare de la prostituée ? Aux hommes qui ne veulent pas voir cette misère sexuelle : écoutez ces jeunes femmes vous dire que lorsqu'elles ouvrent les cuisses, elles sont mortes. Qu'elles ne sont que de la viande sur une planche à découper.

Le désir de ce livre est né en même temps que le film mais il s'est élaboré de manière autonome, il prend sa source dans les trois cents heures de rushes du tournage mais trace sa propre voie pour décrire par le détail le quotidien et les trajectoires des filles du groupe. A travers elles, il interroge l'état de la société au Cambodge, pays fracassé par des années de guerre, par un génocide sous le régime des Khmers rouges, par le règne de l'impunité, par la course à l'argent, par la corruption, par le fossé croissant entre pauvres et riches, par un abîme d'incompréhension entre le peuple et les puissants, par d'incessants et stériles rapports de force... Da et ses compagnes plaident pour cette jeunesse livrée à elle-même, en mal d'identité, en quête de repères.

Décomposition des corps, décomposition sociale, décomposition du lieu, abandon.

Dans une société qui se développe à toute vitesse sans respect des règles de fonctionnement, la richesse est couleur rose fluorescent, comme une fleur à l'éclat vif surgie d'un tas d'ordures. En bas macère l'humus, ces végétaux en décomposition qui font, en haut, l'éclat de la fleur. Entre les deux, du vent, du vide. Et s'il n'y a pas d'aération, ça explose. La tête explose, les repères explosent. Les prostituées ne travaillent plus alors pour leur famille mais pour se payer leur drogue, le *mâ*. Elles vivent en précaires, au Building blanc, territoire dénaturé où elles se mettent en retrait de la société. Elles ne possèdent rien, ne font pas d'économies puisqu'elles sont en survie. Se sentent-elles dans un camp de réfugiés, un centre de détention? Il y a un peu de ça lorsqu'on a vécu un arrachement brutal à son village, à sa famille, à son histoire. Ici elles aménagent artificiellement une vie à laquelle elles ne croient pas, mais elles sont condamnées à ce simulacre. Pourtant, est-ce que rien ni personne ne peut être sauvé? Le progrès n'est-il possible qu'à travers des jeux de pouvoir pervers entre les forts et les faibles, comme si pour vivre il fallait posséder l'autre, le vider de son humanité, de sa dignité? Avec quelle dose d'indifférence sommes-nous contraints de vivre ?

Ce livre s'inscrit dans une démarche entamée il y a plus de quinze ans dans le film *Site 2*, un documentaire sur le quotidien d'une famille dans un camp de déplacés à la frontière thaïlandaise. Da est de cette génération élevée dans les camps, ses amies sont les enfants de l'après-guerre. Incarnent-elles la

génération sacrifiée ou les nouveaux prolétaires du Cambodge ? Pour moi, elles auraient pu constituer, elles aussi, les forces vives de la jeunesse cambodgienne si elles n'avaient pas été si abîmées, si cassées par la vie. Dans un monde fait de mort, d'éclatement familial, de codes d'honneur, d'amours brisés, elles se débattent avec leur passé : le leur, celui de leur famille, celui de leur pays. Elles choisissent de faire front avec les moyens à leur disposition. Au sein du groupe, Da se démarque par un cheminement plus abouti que les autres. Elle retrouve progressivement le sentiment profond de la valeur de l'individu, s'accroche à l'espoir d'un avenir meilleur, envers et contre tout. Via des moyens d'expression très variés, elle entre dans une compréhension large de son histoire qui lui permet la reconstruction. Elle en marque inconsciemment les étapes par les mots qu'elle écrit ou découpe, témoins discrets d'une réflexion qui s'étoffe : « attendre », « attendre une vie nouvelle », « attendre une vie nouvelle, ne crois pas au destin ». Elle refuse de subir. Elle prend sa vie en main. Elle forge son avenir par à-coups, parfois imperceptibles, dans un chaos aussi vertigineux que celui de son quotidien.

Il faudra des années et des années pour que les blessures s'effacent, il faudra peut-être des générations, mais Da refonde un noyau familial, elle tient sa victoire. Les autres ratent la marche.

Comme dans *La Terre des âmes errantes* où les ouvriers creusaient un fossé pour « planter » une fibre optique, comme dans *Les Gens de la rizière* où la vie d'une famille de paysans bascule brusquement à la mort du père, ces prostituées questionnent les valeurs traditionnelles de solidarité, d'entraide, d'amitié, d'amour, de justice, elles s'interrogent sur leur place dans la société, sur l'avenir d'une jeunesse qui représente aujourd'hui plus de la moitié des treize millions de Cambodgiens.

Que la rencontre avec ces prostituées ait eu lieu au Building blanc n'est pas non plus un hasard. Ce bâtiment et les squats qui l'entourent traversaient déjà les films *Un soir après la guerre* (une tragique histoire d'amour entre un soldat et une prostituée) puis *Les Artistes du théâtre brûlé* (comment les artistes refusent d'être exclus de la cité). Pour moi ces lieux représentent par excellence ceux du combat pour la dignité. Contre toute attente, l'immeuble tient bon malgré les aléas du temps et de l'histoire ; même en ruine, il reste un joyau de l'architecture où par la chaleur la plus oppressante le vent circule agréablement dans les couloirs et rafraîchit les peaux moites. En son sein, les artistes résistent. Ils essaient de jouer un rôle, de tenir leur place face à une économie moderne toujours plus forte, à des télévisions toujours plus présentes, à des karaokés toujours plus assourdissants. Ce bâtiment en décomposition dégage une énergie incroyable, ses habitants cherchent à préserver leur identité.

Les prostituées sont une composante de ce monde du Building. Par leur lutte, elles portent un message d'espoir, elles indiquent une voie. Parce que le silence est toujours pour les « putains », j'ai voulu qu'on entende celles et ceux dont on parle plus souvent en termes de statistiques, de rapports d'ONG, de population-cible, ceux qui s'effacent derrière de vastes (et nécessaires) politiques de lutte contre le sida, contre le trafic d'êtres humains. J'ai voulu qu'on les regarde avec d'autres yeux. Un visage, une voix, un nom. Etre avec.

Dans le fond elles ne demandent pas grand-chose ces prostituées, si ce n'est de la compréhension, du respect, de l'amour, et surtout qu'on leur rende leur dignité.

La parole ne sert pas qu'à témoigner mais aussi à panser les plaies. La parole remplit le vide dévastateur au fond de soi, recolle des souvenirs en lambeaux, donne vie à un temps suspendu. Leur parole se lève ici contre la négation de l'humain.

LES PRINCIPAUX PROTAGONISTES

Les prostituées :

Da

Aun Tauch, la petite Aun

Aun Thom, la grande Aun

Ksav

Line, la sœur de Sinourn

Srey Mav alias Mab la ronde

Môm

Phea

Phirom, la sœur de Da

Sinourn, le garçon manqué

Samnang

Thœun

Vuth

Le rabatteur de clients

Dy

Les proxénètes : (des pseudonymes ont ici été utilisés)

La maquerelle de Da, Aun Thom, Mab, Sinourn, Môm, Thœun

Ta Gneh, le patron d'Aun Tauch

Sokha, la vendeuse de mâ

Les familles :

La mère de Da

Marady, la fille de Da

Une sœur aînée de Sinourn

Vith, le fils de Sinourn

Khœun, ex-dealer de mâ, petit ami d'Aun Tauch

REMERCIEMENTS

Les auteurs tiennent à remercier les personnes qui ont permis la réalisation de ce livre, et en particulier :

Au Cambodge

Kim Thida, Kim Phirom, Kim Sareth, Marady, Kouv Aun, Thœun Môm, Chantrea, Srey Aun, Neang Phanna, Meas Chandy.

En France

CDP Production, l'Institut national de l'audiovisuel.

Louise Lorentz remercie pour leur aide et leur soutien : Valérie Samnang, Stéphanie, Dina, Chansophea, Béatrice, Pierre, Christian, John, Kanhchana.

Rithy Panh remercie tous les membres de son équipe pour leur précieuse collaboration et leur patience, en particulier : Rœun Narith, Then Nan Doeun, Prum Mésar, Sear Vissal, Marie-Christine Rougerie, Isabelle Girard, Myriam René, Marc Marder et Sabine Trannin.

Merci également à Ieu Pannakar, Khieng Thirith, Marie de Calan, Manuel Carcassonne, Elsa Gribinski, Carlos Pinsky, Muriel Rosé, Emmanuel Hoog, Catherine Dussart et Agnès Sénémaud.

« Partir loiiiiiiiin »

Le Building blanc, c'est cet animal échoué au cœur de Phnom Penh, colosse de briques et de béton couché sur le flanc du boulevard Sothearos. Un macchabée, long de plus de trois cents mètres, qui crache sa misère à la gueule des passants. Murs décrépits, ouvertures grillagées, trous de façade bouchés par des bâches et des planches de bois, les trois ou quatre étages dégoulinent de tuyaux bleu turquoise censés évacuer les eaux usées. L'enfilade de bâtiments n'est plus blanche, elle est d'un gris d'enterrement animé par les balcons où frissonnent du linge et des plantes vertes. Entre les six blocs qui forment la barre d'habitations, les escaliers d'accès principaux dessinent des Z inversés que les habitants grimpent, dévalent ou traversent en ombre chinoise. La carcasse grouille de monde.

Des baraques branlantes tapissent le terrain au pied de la barre. Leurs murs sont faits de bois, de matériau récupéré, leurs cloisons de cartons ou de simples rideaux, leur sol de terre battue sauf chez les plus aisés qui ont posé du carrelage. Des fils électriques tissent une toile anarchique au-dessus de ce gigantesque squat, tirés par ceux qui ont les moyens de payer 1 500 riels le kilowatt¹. Les tôles en camaïeu de gris, plus ou moins inclinées, abritent tant bien que mal les bicoques de la pluie, du vent, de la poussière, et les passants des rayons du soleil. Dans le dédale des ruelles, chacun passe le regard rivé au sol pour vérifier où il marche, assommé par la chaleur. Personne ne rêve, personne ne lève les yeux vers le ciel. Personne n'aperçoit, quatre étages plus haut, la silhouette frêle qui tanguait au bord du Building blanc.

Brindille dressée face au souffle de la brise, à l'heure où le soleil de mai cogne, la belle grimpe sur le rebord du bâtiment comme sur un plongeur avec vue sur la mer de toitures en tôle. Visage en ovale fin inondé de larmes, chevelure de soie noire coiffée en chignon fleuri de blanc, la jeune femme au teint de sésame clair a l'allure d'une princesse qui s'est trompée de décor. Elle sanglote longuement, de tout son corps, avec des sursauts incontrôlables. Quand la tension s'apaise, elle respire un grand coup, se penche vers les baraques qui tapissent le sol, prête à faire un dernier pas dans le vide. « Aun Tauch ! Qu'est-ce que tu fous ? » La voix d'Aun Thom la saisit à temps. Cette fois encore, quelqu'un l'empêche de se jeter du haut du Building. Elle recule, s'effondre.

Aun Thom se précipite vers elle et sans un mot écoute jaillir le flot de souffrances, l'homme qui la battait puis l'a quittée, le cœur qui brûle de révolte, l'amour impossible, la famille disloquée, le risque de la folie. En entendant dans le couloir l'appel alarmé de leur colocataire, Môm et Sinourn, filles longilignes et débraillées, se hâtent de les rejoindre. Au regard dur d'Aun Thom, elles saisissent immédiatement ce qui se trame. « Oh mon chéri je t'attends, retiens-moi, regarde, je suis prête à sauter », ironise l'une d'elles pour tromper son inquiétude. « Ne dis pas ça j'en ai la chair de poule² », lui répond sa compagne avant de moquer maladroitement la « nostalgie » d'Aun Tauch pour sa chambre louée, là en bas, et qui semble l'aimer. Visage fermé, yeux bouffis, cernés, la suicidaire encaisse dignement les sarcasmes de ses amies, étincelles de vie qui l'ancrent au bord du précipice. Peu à peu, les plaisanteries font diversion et désamorcent la pulsion de mort. Les filles qui entourent Aun Tauch savent mieux que personne lui changer les idées et connaissent comme leur poche les secrets de ce gouffre qui l'attire. Presque chacune d'elles a connu la fragile limite entre les deux mondes. Elles soupçonnent que la brutalité du beau fiancé transformé en bourreau a pu déclencher ce renoncement à lutter, cette résignation, car ce matin les coups pleuvaient sur Aun Tauch. Aucune d'elles n'aborde le sujet, elles se contentent de rire sous le cagnard et ne s'effacent que lorsque les traits de leur amie se détendent et qu'un sourire franc semble avoir gommé ses pensées les plus morbides.

Môm, repérable à sa tignasse auburn, reste alors seule auprès d'Aun Tauch. Sa présence discrète, son

écoute, son empathie rassurent. Elle attrape des mèches de cheveux de son amie, une à une les vrille puis les enroule autour de son doigt avant de tirer dessus d'un coup sec. Cette désagréable recette de grand-mère est destinée à ôter les tensions du crâne. « Ça te fait mal ? » Aun Tauch fait non de la tête. Môm la serre fort contre elle.

- Ce sont des malades qui tapent leur femme comme ça.
- Il m'a frappée parce que je l'ai insulté.
- Pourquoi aurait-il le droit de te frapper? Il n'est plus ton mec !
- Non, nous sommes séparés.

Môm cherche des élastiques dans son portefeuille tandis qu'Aun Tauch laisse de nouveau couler ses larmes.

- Il est parti parce qu'il voulait se construire un avenir. Il a une autre femme.
- Tu acceptes qu'il te laisse tomber aussi facilement ? Remarque, si vous ne vous entendez plus il faut séparer vos chemins. De toute manière tu ne l'aimes plus... Si vous n'êtes plus ensemble, pourquoi Sath est-il venu te battre ?

Quelques semaines plus tôt, Môm était intervenue dans une bagarre entre les deux amants. En voulant les éloigner l'un de l'autre, elle avait pris Aun Tauch dans ses bras pour la protéger et avait reçu un coup de pied sur la cuisse à sa place. Elle en avait gardé une douleur sourde deux jours durant. Ses hurlements avaient néanmoins fait fuir Sath pendant que sa compagne se déchaînait en le couvrant d'injures.

– Il me dit que je suis une femme qui ne sait pas économiser, qui ne sait pas conserver les choses, qui ne réfléchit pas. Mais quand je trouve de l'argent, qui se le met dans la poche ? C'est lui. C'est lui qui joue aux cartes, qui se drogue. Après il dit que c'est de ma faute, que je l'ai détruit. Comment l'aurais-je détruit? Avant il était plein de tendresse, il m'emmenait me promener. Aujourd'hui, il donne des coups quand je fais quelque chose qui ne lui plaît pas. Ça ne peut pas continuer. « Si tu ne m'aimes pas, tu n'as qu'à me le dire ! » Quand une nourriture devient amère dans la bouche, on en change.

– ... Je vais être franche. Il n'y a pas de lumière dans votre couple. Un mec qui te fait ce que Sath t'a fait, ça devrait te servir de leçon. La prochaine fois que tu en choisis un, regarde quel est son métier, vois s'il peut t'aider, te nourrir... Vois quel avenir il t'offre. Il te faut un type qui sache travailler, pas un de ceux qui gagnent leur argent pour aller fumer du *mâ*³. Et si tu as des enfants, que tu n'as pas de maison, qu'advient-il? Il faut travailler dur avant d'avoir des enfants parce que quand on en a, on ne peut plus bosser. Quand on a une maison avec un peu d'économies, c'est plus facile de se projeter dans l'avenir. Mais là ton mec fume, toi tu fumes. Et quand il n'y a pas d'argent pour acheter du *mâ*, vous vous engueulez. Puisque tu es une putain, pourquoi t'encombres-tu d'un homme?

- Pour mon avenir. Je ne vais pas être pute toute ma vie.
- Tu ne peux pas attendre d'arrêter d'être une putain pour te trouver un mec ? Il ne faut pas qu'il sache que tu es prostituée.
- De toute manière je n'ai plus besoin d'aucun homme. A chaque fois que j'ai un mec, il me fait du mal.
- Si tu veux trouver quelqu'un, tu dois partir d'ici.

Un long silence s'installe entre les deux femmes. Elles observent en contrebas des voisines penchées sur leurs bassines de linge sale, qui frottent, qui frottent, s'interrompent pour houspiller un gosse

capricieux ou raconter la dernière bévue de leur mari. Leurs vêtements sécheront vite dans la fournaise de cette fin de matinée.

– Il fait chaud là, souffle Môm en essuyant son front couvert de transpiration.

– Une chaleur comme ça est incomparable à la colère de mon cœur. Il n’y a que la mort pour mettre fin à cette souffrance. Je suis une idiote. C’est à cause d’un mec que je veux me tuer. Mieux vaut réfléchir avant d’agir.

– Ne pense plus à lui. Pense à ta vie.

Môm tente de lui rendre un peu d’espoir et lui rappelle que son beau visage est quand même un sacré atout, le reste n’est qu’affaire de volonté. Aun Tauch balaye l’argument : avoir un beau visage mais un sale caractère n’a jamais été d’aucune utilité à personne. Môm, à court d’idées, lui conseille alors de ne pas trop réfléchir, ça rend folle. Aun Tauch continue à broyer du noir, elle évoque sa mère malade qu’elle ne peut aller voir par manque d’argent, elle maudit son maquereau qui refuse de lui avancer le prix du voyage et passe son temps à la traiter de droguée et de menteuse.

– S’il ne te croit pas, il n’a qu’à t’accompagner. Prey Veng ⁴ c’est pas très loin. Signe-lui une reconnaissance de dettes. Tu as un peu de salaire quand même Aun...

– J’ai surtout des dettes. Et c’est vrai que je ne fais que fumer du *mâ*, je ne pense à rien d’autre. Même pas à ma mère ni à mon enfant.

– Tu as laissé ton gosse au village ?

– Oui. Ici, je ne pense qu’à moi.

– Tu parles ! Il paraît que t’as pris des médicaments l’autre jour, pas pour avorter... Qu’est-ce que t’as avalé ?

– Des somnifères... J’en ai avalé sept.

– Mais pourquoi tu fais des conneries pareilles ? Pourquoi tu te fais tant de mal ?

– Je veux mourir. Mourir pour ne plus connaître ni souffrances, ni tourments. Mourir comme ça la terre n’aura plus à supporter mon poids. Un jour, je vomirai du sang, je partirai.

– Tu crois que mourir est la solution à tes problèmes ?

– Ce que j’ai enduré me suffit, une fois que je serai morte tout sera fini. Tout ce que j’ai cru par le passé m’a donné tort. J’ai tout faux dans tout ce que je fais ! Combien de mois se sont écoulés avant que j’apprenne que ma mère est gravement malade ? Ça me désespère, je suis à bout de forces ⁵. Je n’ai pas fermé l’œil, je pensais qu’en fumant j’oublierais le passé mais on ne peut pas l’oublier.

– Arrête de ruminer. Ce qui est passé est passé. Si tu veux reconstruire autre chose, arrête de fumer du *mâ*. Economise ! Avec un mois de salaire tu rentres à la maison, tu arrêtes de faire le tapin, tu as un petit capital, tu vends de la glace devant chez toi, tu pourras te nourrir si tu plantes des petits légumes, vivre avec tes parents, voilà l’avenir. Mais si tu travailles dur pour acheter une pilule à 5 000 riels ⁶, ça ne marchera pas. Tu en resteras au même point.

– Quand je vois les autres qui s’aiment, je me demande ce que j’ai fait dans ma vie précédente pour mériter un tel karma ? Cette vie m’a brisée. Qu’est-ce que je dois faire pour ne plus être prostituée dans la prochaine et ne pas revivre cette douleur et ces larmes ?

– Tu me fais mal à la tête Aun Tauch, à trimbaler toute cette souffrance chaque jour. Allez, rentrons.

Môm la secoue d'une petite tape sur la tête, repousse une mèche et l'emporte dans ses bras comme une jeune mariée.

Le lendemain, en milieu de matinée, Da se fait déposer par un *motodop*, un taxi à moto, devant le Building. Est-ce un effet de la fatigue ou du bruit environnant? Elle a l'impression de débarquer en fin d'après-midi. Au pied de la carcasse pourtant, l'activité n'a rien d'exceptionnel. Le chariot à jus de canne pressée bruit d'insectes suceurs de sucre, 500 riels ⁷ le verre. Un type assis sur son vélo engloutit ses nouilles sautées en attendant qu'un môme lui achète un de ses ballons rouges, les vendeuses d'essence frelatée et de cigarettes commencent sur leurs chaises en plastique à l'abri d'un parasol, les canettes de bière et les sodas attendent au frais dans des glacières orange. Un réparateur accroupi près de son compresseur jette un coup d'œil à la femme d'en face qui enregistre les paris des joueurs pour la loterie, accaparée par des gosses dont elle se passerait bien. Deux ou trois cuisinières entretiennent leurs feux où chauffent les restes du *bobor* ⁸ qu'elles ont servi tôt le matin sur des tables basses couvertes de toile cirée. Les serviettes en PQ jonchent le sol comme un terrain miné, les chats rôdent pour voler les restes balancés par terre. Casquette vissée sur le crâne, les *motodops* klaxonnent le moindre passant... Da se dirige d'un pas pressé vers l'escalier le plus proche pour s'éloigner des martèlements assommants du chantier d'un important bâtiment administratif en construction juste devant la barre. En bas des marches, les hommes et les joueurs ont installé leur royaume. Cinq billets de 500 riels sur le homard ou le chevreuil, les paris fusent, glong glong dans le gobelet noir, coup de dés, éclats de voix, les billets passent d'une main à l'autre. Perdu !... Fallait jouer le coq. Ça repart pour un tour. Des jeunes au regard inquisiteur jouent au snooker en ayant l'air de tuer le temps. D'autres, avachis sur leur moto, surveillent les allées et venues.

L'expression hagarde de Da les obnubile un instant. Sa silhouette mince, fragile, avance comme un automate, le maquillage ne fait pas illusion longtemps sous ce soleil, ses cernes trahissent la fatigue. Le vernis à ongles qui s'écaille, les cheveux ébouriffés qui tombent sur ses paupières sont les signes d'un corps négligé. Son teint pâle, ses yeux vides de toute étincelle disent la vie qui s'est enfuie. Elle a ce physique commun à toutes les prostituées perdues, usées par un même destin.

Da saisit la rambarde en métal qui conduit moins vers les étages qu'elle ne sert à accrocher les hamacs de certains locataires. Elle a par endroits été rafistolée avec du fil de fer pour éviter qu'un gamin inattentif passe par-dessus bord. Sur le palier du premier étage, Da croise Than, une fripouille de dix ans à l'air espiègle qui joue avec sa voisine aux cartes chinoises. Longues comme des touches de piano et jaunes, elles sont seulement marquées d'un idéogramme. Than invente les règles au fur et à mesure comme ça il est sûr de gagner la partie. A l'entrée du couloir du deuxième étage, Kanya a installé une table basse sur laquelle elle vend toutes sortes de sachets à l'unité, des nouilles, de l'huile, des fruits, des gâteaux, du shampoing, de l'ail, du poivre... Assise sur les marches, elle surveille ses marchandises bien rangées sur la planche ou pendues à un fil. Da la salue gentiment au passage puis monte d'un pas tranquille au troisième étage. Là elle s'engouffre dans le couloir à gauche, un tunnel noir comme un four au sol défoncé çà et là, parfois encombré de tout ce dont les habitants se débarrassent, les poubelles, les vieux meubles... Pour avancer, il faut s'habituer à la pénombre. Pas moyen sinon d'atteindre le dernier étage. L'odeur âcre du Building en décomposition rappelle que la gangrène prend son temps. L'absence de commerces dans cette partie du bâtiment témoigne de ce que ces étages, cet escalier deviennent infréquentables, en particulier à la nuit tombée. Dans d'autres couloirs, moins lugubres, au bout desquels un halo blanc et cru guide vers le jour, se sont installés des infirmiers-pharmaciens avec leur enseigne lumineuse à croix verte, des cours privés, des ateliers de couture, des commerçants comme dans une rue

piétonne... Ici, rien. Le quatrième étage semble mis au ban de la société. Les gens y montent par stricte nécessité. Les rares personnes qui y logent se barricadent au crépuscule pour ne plus rouvrir leur porte avant l'aube. Ce couloir qui respire la mort avec ses portes closes et grillagées vit pourtant. Il suffit de tendre l'oreille vers le son de la radio à gauche, le rire du même plus loin, ou la franche engueulade des voisins. Da entre sans discrétion au numéro 31. A cette heure, tout le monde dort d'un sommeil de plomb, Dy, le rabatteur de clients, et les quatre autres filles hébergées par la même maquerelle : Aun Thom, Môm, Sinourn et Thœun. Même le haut-parleur d'un karaoké bruyant (c'est un pléonasme au Cambodge) ne suffirait pas à les réveiller. L'appartement se divise en deux pièces rectangulaires d'environ 12 m². La première se prolonge par une petite avancée avec un balcon, des toilettes isolées et une cuisine étroite, toute en longueur, dont le banc en béton sert de plan de travail, de planque à droguées quand vient l'heure de fumer du *mâ*, parfois même de lit. Un grand fût de pétrole rempli d'eau fait office de jarre. Dans le salon trône un fauteuil en similicuir noir en fin de course, un long miroir pend face à la porte d'entrée et un autel posé au sol accueille les génies de la maison, sans éclat. La pièce est désertée, Da file directement dans la chambre à gauche en entrant, où elle trouve ses comparses endormies, alignées sur la natte qui leur sert de matelas. Elle s'affale dos contre le mur à côté de la seule réveillée, Sinourn, compagne de chambrée à l'air renfrogné et au look de garçon manqué. Pendant que Sinourn grignote une mangue verte après l'avoir plongée dans du sel pimenté, Da attrape dans ses affaires un sac plastique dans lequel elle farfouille bruyamment. Elle en sort une collection de brosses à dents récupérées après ses passes, à laquelle elle ajoute celle qu'elle dégage de sa poche. Elle compte les paires, distribuées à l'hôtel, et les brosses simples, offertes quand elle couche dans une guest-house. Elle énumère les noms gravés sur les sachets : hôtel Meng Hour, hôtel Nan Jin, hôtel Chhay Hour, guest-house Mittapheap, guest-house Sênsok, hôtel Tong Sing, guest-house Prék Leap, guest-house Hang Neak, hôtel Lucky Star, guest-house Bun Phav, hôtel Paradis...

– Quel paradis? C'est l'enfer oui!

– L'enfer? Quand tu montes à l'hôtel, tu montes au paradis! Tu montes à l'enfer, toi?

– Moi je dis qu'au paradis c'est l'enfer, ironise Sinourn.

– Je les garde pour broser mes dents, j'ai peur qu'on me les vole.

– Faut que tu le partages tout ce stock.

– Hé ! Tu y es allée à l'hôtel, pourquoi tu ne t'es pas servie?

Sinourn se demande qui pourrait bien voler ce stock de brosses à dents dont personne d'autre qu'elle ne connaît la cachette. Dans le sac de Da elle pioche un savon, le genre de truc qu'elle n'achète plus de peur que ça disparaisse avant même qu'elle ait le temps de s'en servir. Il y a peu elle s'est violemment disputée avec Aun Thom pour une histoire de vernis à ongles acheté par l'une et utilisé par l'autre.

– Il y a même des peignes, lui indique Da. Pourquoi tu n'en prends pas à l'hôtel?

– J'ai peur de me faire pincer.

– Mais c'est gratuit ! s'exclame Da en passant la main sur son ventre... J'ai des soucis, je suis encore enceinte.

– Oh le bide ! rit Sinourn. Enceinte de qui ?

– Aujourd'hui on a couché à trois, esquive Da en blaguant, un type, moi et mon bébé... Donne-moi un bout de mangue.

– C'est quoi cet hôtel Paradis dont tu parlais tout à l'heure?

– Je te jure c'était son nom mais ils ont tout refait, ils l'ont transformé en club de jeu. L'hôtel, ils l'ont déménagé, il y a eu trop de cadavres là-dedans. J'avais peur des fantômes là-bas.

– Pourquoi?

– Un jour j'y ai couché, j'ai vu qu'on emportait un corps. Les fantômes hantent là-bas....

– Une fois, je suis allée dans un hôtel où j'ai entendu quelqu'un tirer une chasse d'eau alors que la pièce était vide. Il paraît même qu'il y avait du sang qui coulait par les tuyaux. Mais ça j'y crois pas...

– Il y a des fantômes dans tous les hôtels de toute façon. Un client m'a raconté qu'il était monté avec une fille au Paradis et qu'au moment de s'endormir, il a aperçu un homme dans le miroir. Il s'est penché pour le voir et le fantôme du miroir faisait pareil, il se penchait vers lui. Oh ! son âme a bien failli le quitter ! Il avait peur et tout son corps tremblait. Puis un instant plus tard, le fantôme flottait, il ne marchait pas, il flottait ! Oh ! j'en avais la chair de poule de son histoire !

– Ça flotte comme ça dans l'air?

– Oui, comme s'il volait! Comme dans un film. Il tremblait et n'osait plus dire un mot, juste prier. Ce gars-là pourtant c'est un dur. Il s'appelle A'Rith⁹. On dit qu'il est fils de notable. Il a trois téléphones portables... Da ne peut pas s'empêcher d'en rire. Tu te rends compte? Trois portables! Il m'a donné un extra de 5 000 riels.

– Oh ! C'est trop !

– Je lui ai demandé à partir tôt... Quand je rêve que je vole une bague à quelqu'un, c'est sûr, je tombe enceinte. J'ai rêvé que j'avais volé une bague à une dame toute noire et énorme. Je n'avais pas de vêtements, juste un pagne, la dame portait au doigt un anneau avec un diamant, je l'ai enlevé et me suis enfuie. Elle m'a poursuivie mais elle ne l'a pas repris, elle me l'a donné. Si je tombe enceinte, je vais avoir des problèmes. Si je ne peux plus trouver d'argent, la maquerele va encore m'insulter.

– Etre enceinte, c'est la galère. Je n'ai qu'un gosse, c'est déjà très dur.

– J'ai une fille, Marady. Avant elle j'avais déjà avorté d'un autre enfant. Quand j'ai eu la deuxième, je l'ai gardée. Si je réfléchis bien, en un an... En un an, j'étais tombée enceinte deux fois. J'avais avorté d'un enfant en septembre, un an après j'étais encore enceinte d'un autre. Oh ! là, là!

Abreuvée de rires, de sommeil et d'histoires de fantômes plus terrifiantes les unes que les autres, plombée par l'air lourd du milieu de matinée, Da, épuisée, s'endort au milieu de ses compagnes. Le temps s'écoule dans l'écho des karaokés environnants, des bruits de klaxons qui résonnent jusque dans la pièce, dans la rumeur d'éclats de voix, dans les martèlements métalliques du chantier d'en face. Quand la pendule affiche 11 h 30, personne n'a bougé. Les filles allongées côte à côte sont couchées en tenue de soirée, pantalons pattes d'éléphant et tee-shirts moulants, les ongles vernis, une couverture à peine jetée sur elles, comme après une bonne cuite. Leurs paupières gardent quelques traces de fard blanc. L'indolence matinale se fige sous les sourires plastifiés d'une brune à la peau de lait, de bébés kitsch sur fond rose ou bleu et de stars de karaokés qui tapissent le mur. La maison ne s'éveille que vers midi, lorsque la cuisinière de la maquerele apporte d'un pas traînant le repas du jour, « offert » par la patronne. Menu invariable : riz blanc servi dans la bassine rouge, sauce dans un bol et coquillages sautés dans la casserole en aluminium.

– Le déjeuner est prêt !

– Pose là! grommelle une voix pâteuse.

Côté vaisselle, pas d'assiettes, juste des cuillers pour piocher directement dans le plat. La grande Aun Thom déplace la gamelle sur une paire de tongs pour éviter le crissement du métal sur le carrelage. Elle forme à la main des boulettes de riz et avale sa pitance assise sur un oreiller en boudin. « Nourn¹⁰ ! Viens manger sinon tu vas mourir de faim ! », beugle-t-elle le gosier plein avant de plonger sa cuiller dans les coquillages avec ce bruit caractéristique d'un râteau raclant des graviers. Derrière elle, les autres se lèvent doucement. Sinourn la rejoint, suce bruyamment ses coquillages, engloutit sa part à toute vitesse, entassant ses coquilles vides à même le sol. Son repas terminé, elle hurle sur les autres filles pour savoir qui lui a piqué son oreiller. Elle enfle sa casquette, cale la visière bien bas pour ne plus rien voir du monde, met ses écouteurs sur les oreilles, s'assoit dans un coin et chante « *You'd better not come home* ». Sa main tatouée d'un barbelé tape le rythme.

Le repas est vite pris, pour tout le monde. Les filles vaquent alors à leur ennui, à leur sieste ou à leurs occupations personnelles. Da prend son cahier et se met à écrire, près de l'autel aux génies. Aun Thom se lave vigoureusement les dents en puisant l'eau dans le fût de pétrole. A ses côtés sur le sol gris du balcon, Sinourn attaque sa lessive à coups de brosse, elle rince dans un vieux seau de peinture récupéré, claque le linge avant de l'étendre sur la rambarde ou de le faire sécher sur des portemanteaux accrochés à un fil tendu contre le mur.

– Qu'est-ce que tu écris, Da?

– Mon histoire et celle de ma sœur Phirom, je les mélange. Je les écris et les garde pour ma fille pour qu'elle ne me méprise pas quand elle sera grande, pour qu'elle ne rejette pas toutes les fautes sur moi. Parfois je fais des erreurs mais j'essaye de me corriger. Je veux qu'elle sache que je me suis battue pour elle.

Sur ces paroles, l'évacuation d'eau, la seule de l'appartement, se bouche, comme souvent. Sinourn attrape un portemanteau en métal, le déplie et schlop schlop schlop, la voilà qui trifouille à grand renfort de tige dans le trou au bout du balcon.

– Regarde, pourquoi c'est bouché ce putain de trou? Y a un poisson qu'est rentré dans le trou à crabes ? T'as jeté quelque chose dedans ?

Da s'arrête d'écrire sans répondre.

– Moi ça me rappelle mon enfance, enchaîne Sinourn, quand avec mes frères et sœurs on allait chercher des crabes et des escargots à la rizière. Une fois, il y avait un trou, on croyait que c'était celui d'un crabe ou d'une grenouille. En fait non. C'est un serpent qui est sorti ! On a eu une de ces trouilles ! Comme il faisait très chaud et qu'on n'avait rien trouvé de la matinée, nous avons fait une prière aux génies et à nos ancêtres : « Aidez vos petits-enfants à trouver de quoi manger. » Tu sais Da, c'est comme s'ils avaient soudain exaucé notre vœu. J'ai trouvé un trou, j'ai enfoncé le crochet, j'ai tiré, tiré, tiré et aôp aôp aôp, c'était une grenouille énorme ! Nous étions très contents avec mes frères et sœurs. Là-bas, il n'y avait rien Da, que l'étendue des rizières chaudes et quelques bosquets.

– Rien n'est plus facile que dans les camps de réfugiés. Avec 10 bahts ¹¹, tu achètes de quoi te nourrir, des jarrets de poulet ¹², du riz, des œufs, des légumes, du bois brûlé... Je croyais en rentrant au pays que ce serait aussi facile que dans le camp. Mais je ne savais même pas ce qu'était une rizière.

– Tu as eu de la chance Da. Nous on mangeait les fruits du *krassaing* ¹³ avec un peu de sel, du

glutamate et de l'ail. On mangeait ça pour remplir nos estomacs.

Da s'interrompt dans l'écriture et, pensive, gribouille « Marady » sur son jean, le nom qu'elle a donné à sa fille. Coupant leur conversation, une jeune femme passe la tête par la porte. Da l'observe avec un clignement nerveux des yeux et l'alpague.

– Toi t'es une pute du deuxième étage !

La fille se marre et réplique à Da :

– Toi, t'es une fumeuse de *mâ* en série !

– Non, moi je suis plutôt lanceuse de fusée.

– J'étais comme toi, tu sais. Je me suis corrigée, persifle la donneuse de leçon.

Da, sur la défensive, rembarre l'intruse en haussant le ton.

– Et si je te vois acheter du *mâ*, je fais quoi? J'appelle les flics?

Message reçu. L'autre s'éclipse dans un sourire vaincu et un « Moi j'ai pas peur des flics ». Sinourn essore son dernier tee-shirt puis se joint à Dy et Môm pour une partie de cartes dans la chambre. Da reprend la rédaction de son journal intime sous l'œil vigilant d'Aun Tauch, en boule dans le fauteuil noir devant le miroir, et de Phirom, rentrée discrètement. Da réussit à se concentrer malgré les envolées lyriques de Sinourn sur « *You'd better not come home* », le bruit des cartes qu'elles abattent, les cris des perdantes. Aun Tauch, elle, reste silencieuse.

Da s'en rend compte quand elle relève la tête de son cahier. Elle décide de la distraire par une séance de vernis à ongles. Un léger rictus d'Aun Tauch fait office d'approbation. Sur ce, elle ferme son cahier en laissant le stylo à l'intérieur et va le ranger dans le coin de la chambre où les valises s'empilent comme sur un quai de gare, derrière les paniers rouge et bleu vomissant leur linge sale. Da ouvre méthodiquement la fermeture d'une de ces valises et en tire un attirail de maquillage digne d'une artiste de scène. Elle déballe flacons, fards, poudres et vernis dans un entrechoquement doux, semblable au claquement involontaire de castagnettes perdues au fond d'un sac. Da extrait de ces échantillons le vernis le plus tapageur possible, le rouge flamboyant. Elle tapote le flacon dans sa paume. Pendant que Phirom se lime les ongles, Da attrape la main d'Aun Tauch, s'applique à lisser au pinceau ses ongles coupés court, déborde un peu mais la précision n'est pas essentielle à cet instant, ce qui compte c'est que son amie ne marine pas dans ses idées noires, qu'elle exprime ses souffrances et retrouve sa faconde habituelle.

Pendant que Da passe le pinceau avec attention, Aun Tauch mouline.

– Quand j'aurai de l'argent, je finirai de rembourser mes dettes et je rentrerai chez moi, dans mon village. Je veux reconstruire mon avenir. C'est pas les villageois qui manquaient pour m'épouser mais je n'en ai pas voulu et je suis venue traîner ici à Phnom Penh, seule. Mes parents ignorent que je suis une mauvaise fille, pour eux je travaille en usine. Quelle usine! Je n'aurais pas dû me laisser aller comme ça. La famille a coupé les ponts, ils croient que j'entretiens un amant. Un jour, je ne suis pas allée travailler. Je me suis enfermée, on pensait que j'allais me pendre. C'est vrai que je voulais me pendre, j'avais une corde. Ming Eng ¹⁴, la logeuse, m'en a empêchée.

– Il a une autre femme ton mec ?

– Oui. Il fait ce qu'il veut, je m'en fous, nous n'avons plus rien à voir ensemble. Laisse tomber, un mec

pareil, plus tu l'aimes plus il te fait du mal.

– Le mien était pire. Il m'a même frappée avec une chaise, j'ai dû lui planter un couteau pour qu'il cesse de me battre. Il m'avait accusée de lui voler son *mâ*. T'imagines?

– Nous on se disputait comme chien et chat, il me frappait tous les jours jusqu'au jour où il m'a poursuivie avec un sabre.

– Tu as changé depuis que tu as ce mec. Tu as abandonné ton gosse, tu traînes avec ce type, tu n'es même pas mariée avec lui. Je n'aime pas avoir à te dire tout ça mais... Tu as beaucoup changé!

– Je pense encore à mon fils et à ma mère, sinon je me serais déjà pendue.

Da laisse s'installer un long blanc dans la conversation, elle sait les sacrifices d'Aun Tauch. Vendre sa virginité pour tenter de sauver son père gravement malade signa son entrée dans la prostitution. La famille n'avait pas d'argent pour le guérir. Ils avaient tout vendu pour le soigner, les bœufs, la maison. Même les dollars mis de côté pour corrompre les chefs d'usines afin d'obtenir un poste avaient été dépensés. Une tante suggéra en catimini à Aun Tauch : « Tu peux toujours vendre ton corps pour trouver l'argent... » Quel autre moyen a une jeune paysanne pour rapporter plusieurs centaines de dollars en un temps record ? Elle a donc décidé de venir à Phnom Penh vendre sa virginité¹⁵. Arrivée à 13 heures au Building, elle avait un client prêt à déboursier plus de 700 dollars pour la dépuceler à 18 heures. Son père a été soigné jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'argent. Sa maladie s'est aggravée. La somme a été épuisée. Alors Aun Tauch est revenue « faire la putain » pendant trois mois encore contre une centaine de dollars cette fois. L'hôpital, les médicaments ne furent qu'un gouffre financier... On ne réussit pas à le guérir. Avant de trépasser, le père conseilla à ses enfants : « Quel que soit votre travail, trouvez une place honnête mais ne vous vendez jamais. » La recommandation arrivait trop tard. Il décéda, elle revint au Building.

– Je ne comprends pas, relance Da, A'Dy me case toujours avec des clients violents. On voit que ce n'est pas lui qui fait la passe. Hier, il m'a fait coucher avec deux types. Ils me tripotaient sans cesse, ces fils de pute ! *Putain de sexe de ta mère* ¹⁶ ! *Tu me tâtes mais putain si tu veux me sauter, saute-moi ! Fils de pute. Pourquoi tu me sautes pas ?* Je leur ai dit :

– Si vous voulez coucher, couchez, finissons-en et laissez-moi dormir un peu.

– Hé ! *Ngnieng* ! Traînée ! J'ai payé pour la nuit, tu t'en iras quand il fera jour !

– Hé ! Pourquoi m'appeler traînée ?

– Je ne peux pas t'appeler traînée ?

– Taré ! T'es en manque pour me traiter de traînée ! *Hieng* ! Salaud !

Il m'a donné deux gifles. J'ai attrapé le drap pour m'envelopper. Il m'a menacée :

– Si tu sors, je te cogne !

Je suis sortie chercher le réceptionniste, je lui ai dit :

– Va me chercher mes vêtements ! Le client m'a frappée ! Il a voulu m'égorger !

Le client est arrivé en prétendant qu'il n'avait encore rien fait, qu'il n'avait même pas couché avec moi.

– Comment ça pas couché ? ! Il vient d'y passer combien d'heures ? Va me chercher mes vêtements !

Aun Tauch souffle sur ses ongles pour faire sécher son vernis.

– Moi l'autre jour dans les champs de canne à sucre, je n'ai rien dit. Ils étaient près de 20...

– Ah ça ! La première fois de ma vie que ça m'est arrivé, ils étaient six ou sept. J'avais envie de me tuer. Les supplier ne sert à rien, même à deux mains. Ils n'auront pas pitié de nous. J'ai essayé de parlementer mais il n'y avait rien à faire. Je me suis dit : si je meurs, qui nourrira ma fille ?

– Moi, je ne voulais pas aller avec ces mecs ! J'ai discuté, j'ai résisté mais ils m'ont engueulée et sont allés se plaindre auprès du patron que je ne voulais pas les suivre. Heureusement il y avait un petit gros avec une moto rouge qui m'aimait bien, il m'a aidée à m'enfuir à travers les rizières.

Da se souvient avoir été souvent tabassée à ses débuts, surtout quand elle tentait de « lancer la grenade [17](#) » car pour aller chercher un deuxième client il fallait bien se débarrasser du premier. Or le client cède rarement puisqu'il a payé pour la nuit. Une des techniques éprouvées par nombre de prostituées consiste alors à se doucher habillée, car le corps trempé et momifié dans les vêtements humides coupe toute envie de sexe au client, lequel se venge invariablement par quelques coups en traitant la fille de tricheuse.

– Aujourd'hui, si le client ne me laisse pas sortir, je reste et je dors. Je n'ai plus envie de prendre une dérouillée.

– C'est ça, la vie de putain.

– Hier, j'ai croisé le Blanc qui m'a battue, celui qui m'avait emmenée coucher chez lui à Toul Tumpoung [18](#) . Je l'ai suivi parce que je ne croyais pas les filles qui me prévenaient contre lui. Il m'a menottée et il m'a frappée, frappée, frappée en criant qu'il était de la police. Je voudrais arrêter ce travail de femme de mauvaise vie. Même quand ils couchent avec nous, ils nous traitent comme des bêtes. Menotter... Il m'a tellement frappée que je n'avais plus de larmes. J'ai cessé de pleurer, il a arrêté de me battre. Quand il m'a laissée partir, il m'a donné 10 dollars, deux canettes de jus de fruits. Il m'a aussi donné des médicaments et m'a dit : « Ne sois pas fâchée... Ne sois pas fâchée contre moi ! » J'avais des bleus partout. Il m'a caressé la tête [19](#) et m'a expliqué : « Je frappe parce que c'est comme ça que je prends mon pied. » Voilà ! J'étais son objet de plaisir !

– La vie de putain, c'est ça... On nous exploite, on nous écrase comme de l'ail.

– L'autre jour, il a voulu me reprendre en me payant d'avance mais je ne suis pas folle, je n'y suis pas retournée ! Depuis qu'il m'a battue, j'ai peur de tous les Blancs, je suis comme cassée. Maintenant je choisis le client, je le regarde de haut en bas, parce que je n'ai pas envie que ce fils de pute me balance de Pich Nil [20](#) , je refuse d'aller loin, je préfère emprunter à la maquerelle pour la rembourser du client que je lui fais perdre. Si j'ai pas envie de faire de passe je n'y vais pas parce que quand je suis mal, personne ne partage ma douleur.

– Exactement : quand je tombe malade, personne ne m'aide. Quand ils frappent, personne ne prend les coups à notre place.

– Toi tu parles des clients qui frappent, moi je te parle des clients qui nous font mal à l'intérieur [21](#) . Quand les clients t'emmènent, ils ne te frappent pas tous, mais ils te sautent tous.

– Le problème c'est qu'ils nous emmènent dans une salle de classe ou dans un champ de canne à sucre.

– Ils n'ont pas d'argent, ce sont des paysans. T'as de la chance qu'ils t'emmènent dans ces endroits-là. Il ne manquerait plus qu'ils t'emmènent dans une pagode ! se moque Da. On doit supporter notre karma.

– J'ai envie de partir loiiiiiiiiin du regard des autres, sans retour.

– Tu vas mourir?

– Oui.

– Je suis ton amie Aun Tauch, je te conseille juste de bien réfléchir. Avant de « partir loiiiiiiiiin » comme tu dis, réfléchis encore. Nous ne pouvons pas rester dans cet état pour toujours.

– Tu crois qu'on peut continuer encore combien de temps ?

– Six mois maximum.

– C'est sûr, personne ne peut être putain toute sa vie. Les jeunes générations auront besoin de jeunes putains. Quand tu seras vieille, c'est pas avec les jeunes que tu coucheras!

– C'est pour ça que je dis qu'on ne peut pas être putain toute sa vie. Alors réfléchis.

– J'ai déjà beaucoup réfléchi.

– Et tu dis que tu pars sans retour? Tu vas te noyer alors.

– Oui à Kampot ²².

– Kampot c'est loin de ton village, tu vas mourir comme une chienne là-bas.

– J'ai réfléchi, plus que réfléchi. Il ne me reste que la mort. Pourvu que ma prochaine vie ne soit pas aussi triste. J'ai envie d'aller loin loin loin...

¹.C'est au moins le double du tarif normal car ce n'est pas le réseau public d'électricité.

².Au Cambodge l'expression est : « avoir la peau semblable à celle d'un crapaud ».

³.Le *mâ*, raccourci du mot *yama*, est un dérivé de l'amphétamine. Le mot, qui vient du nom d'une entreprise pharmaceutique thaïe, signifie « remède de cheval ». Le *yama* engendre une libération importante de dopamine et de noradrénaline qui crée une sensation de bien-être, d'euphorie, de plaisir. Cette métamphétamine gagne plus vite le cerveau qu'une amphétamine et ses effets durent plus longtemps. Le *yama* provoque une hyperexcitation physique et psychique dont les effets peuvent être : l'anorexie, l'augmentation de l'activité physique, l'hypervigilance, l'anxiété, la tachycardie, l'irritabilité, l'agressivité, l'insomnie... Une overdose est possible avec une consommation à hauteur de 50 mg, soit 50 pilules (source : Irasec).

⁴.Une des provinces les plus pauvres du Cambodge, au sud-est du pays.

⁵.L'expression khmère se traduit littéralement par « mon foie en tombe à terre ».

⁶.Ce qui équivaut à environ 1 euro. A Phnem Penh, cette somme permet d'acheter jusqu'à 2 à 3 kilos de riz.

⁷.500 riels équivalent à environ 10 centimes d'euros.

⁸.Potage de riz à la viande de bœuf, de porc ou au poisson. Plat traditionnel au Cambodge servi le matin en guise de petit déjeuner.

⁹.« A' » ou « K' » placé devant le prénom de la personne est une marque de familiarité ou de mépris, selon le contexte.

¹⁰.Nourn est le diminutif de Sinourn. Au Cambodge, il est très courant d'interpeller quelqu'un par la dernière syllabe du prénom. Ainsi Da est en fait le diminutif de Thida.

¹¹.Monnaie thaïlandaise.

¹².Il s'agit bien de la partie entre la patte et la cuisse sans rien à manger dessus. Les réfugiés appelaient ça du « poulet qui a sauté sur une mine ».

¹³.Un fruit vert acide.

¹⁴.En khmer, les Cambodgiens se nomment par les liens du sang, qu'ils se connaissent ou pas. Tout est fonction de l'âge supposé (ou connu) de l'interlocuteur. Dans ce cas, Aun Tauch parle d'une femme plus âgée, peut-être de l'âge de sa mère, elle l'appelle donc Ming qui signifie « tante ». Ce serait un homme, elle dirait Pou, « oncle ». Pour un homme plus âgé elle dirait Ta, « grand-père », ou Ôm, « grand-oncle ».

». Le terme Bang, « grand frère » ou « grande sœur », serait réservé à quelqu'un d'à peine plus âgé qu'elle.

15. En khmer le mot qu'Aun Tauch utilise pour dire « perdre sa virginité » est le mot *khoy* qui signifie « faire un trou, ouvrir ».

16. Da a l'habitude de raconter ses histoires en jouant les dialogues de manière brute au milieu de son récit. Nous avons choisi de préserver ce style et de le présenter comme un dialogue dans le dialogue. Quant à l'italique, il signale des pensées non formulées au moment des faits qu'elle traduit a posteriori dans sa narration.

17. Cette expression employée par les prostituées signifie abandonner le premier client pour en chercher un deuxième dans la même nuit. Elles partagent l'argent de ces passes supplémentaires avec la maquerelle, tandis que le gain de la première passe lui revient intégralement. Pour sortir faire une deuxième passe, il faut que la fille soit autorisée à quitter la chambre sinon le réceptionniste la retient de peur qu'elle ait volé le client.

18. Un quartier de la capitale Phnom Penh.

19. Un geste jugé irrespectueux au Cambodge où la tête est une partie quasiment sacrée du corps. Ce client étranger semble l'ignorer.

20. Le mont du « Diamant noir » se situe sur la route entre Phnom Penh et Kompong Som.

21. Ici Da évoque crûment les « appareils internes », les organes, notamment l'utérus.

22. Ville située à 140 km au sud de Phnom Penh près de la côte.

« Riz rouge »

– A'Da, pourquoi t'as mis ton pantalon en gage ?

– Et ton sexe ?

– Je sais que tu l'as mis en gage pour deux pilules de *mâ*.

– Ça te dérange dans ta tête ?

– Qu'est-ce que tu vas mettre pour aller bosser ce soir? Je te l'ai racheté, ça m'a coûté deux dollars. Tiens !

Aun Tauch lui balance le futsal à la figure et sort excédée.

Da ne bouge pas, elle se recroqueville en serrant son pantalon contre elle. Ses yeux cillent comme des battements d'ailes de papillons, imprévisibles et irrépessibles. Prostrée tel un fantôme éteint, elle pense tout haut. « Toute chose qu'on invente, qu'on crée, on peut l'oublier. Pourquoi je n'y arrive pas avec le *mâ* ? » Elle chante faux comme d'habitude mais avec émotion. « *Si je veux te garder, nous ne pourrions pas vivre en paix parce que tu veux t'en aller. Il ne me reste qu'à supporter ce cœur qui souffre de plus en plus. Les larmes coulent sans cesse, tous les jours, et deviennent sang et si je dois mourir, ce sera une leçon d'amour. Un amour triste, une séparation. Je n'ai pas de réponse, je ne comprends pas ton cœur. Pourquoi cet amour nous sépare ? Mes larmes coulent mais personne ne les essuie...* »

La voix se brise, une larme glisse en silence.

Da se lève mollement pour aller s'allonger dans la chambre vide, enfouir son visage dans le creux de son bras. Elle se tourne, se retourne, enfin s'engouffre dans l'oreiller qui éponge ses pleurs. A la première accalmie, elle se relève échevelée, attrape une paille qui traîne dans l'arsenal de base de tous les fumeurs de *mâ*, près des paniers à linge, et se renforce nerveusement dans l'oreiller en reprenant son monologue face aux murs indifférents. « Si je réfléchis bien, ce *mâ* est né après moi, pourquoi est-ce que je n'arrive pas à l'oublier? Quand je n'ai rien à fumer, je n'ai aucune envie de travailler, je m'énerve vite, si on me dit quelque chose qui me touche, je deviens colérique. En fait, quand j'y pense, mon cerveau est rempli de fumée. Pourquoi est-ce que je peux tout oublier sauf ce putain de *mâ* ? Au point que parfois je vendrais ma fille pour fumer! Je ne réfléchis vraiment plus à rien... Putain de *mâ*. » Elle suce sa paille, la mord, la fait tourner dans ses doigts avant de se faire craquer les phalanges. Ses mâchoires se crispent. Elle geint.

Sa voix déraile, le corps s'agite, Da se frotte les yeux, arrache sa paille, inspire profondément, soupire, s'enterre dans l'oreiller en se grattant la tête.

Enfin elle craque, se dresse contre le mur comme pour y incruster son empreinte tandis que ses cheveux dans la figure camouflent une nouvelle crise de larmes.

Impuissante à s'endormir avec ses humeurs incontrôlables, incapable de concentrer son esprit sur autre chose que le manque, Da va finalement s'asseoir sur le banc en béton de la cuisine où traînent des cadavres de *mâ* (des bouteilles pleines d'eau et de morceaux de pailles découpées) entourés de bouts de canettes et de pailles. Devant sa bougie rouge, autre élément indispensable de l'attirail du fumeur de *mâ*, Da brandit son briquet en murmurant « le *mâ* est né après moi ». Elle allume fébrilement une bougie, la renverse pour faire couler la cire, la tape contre le banc. *Pourquoi cette foutue cire ne coule pas plus vite ?* Ses paupières clignent. Da fixe la bougie sur la tache de cire molle, sans conviction... L'œil ripe déjà vers un autre objet. « Ça m'énerve ! » Elle tripote en vrac pailles, bouteilles, tente de réutiliser son

briquet à *mâ*²³ mais la flamme est trop petite, elle en change dans un geste brusque et un impérieux « Putain de sa mère ! ». Elle commence à fabriquer sa propre pipe à *mâ* en trouant un bouchon en plastique pour y passer une paille mais abandonne. Elle renifle une bouteille à portée de main. Grimace immédiate. « Ça pue ! » Un autre briquet dont elle règle la puissance de flamme avec la dextérité d'un croupier à une table de jeu valse illico contre le mur. Elle attrape des ciseaux et clac clac clac, découpe tout ce qui lui passe entre les doigts. Les pailles en pièces se retrouvent fourguées par paquets dans les bouteilles en plastique, ça la défoule. Pour fabriquer le tuyau de la pipe à eau en raboutant des pailles, elle mordille un bout de métal afin de le tordre et d'en faire un joint, sans succès. La pointe des ciseaux n'y suffit pas non plus. Décidément, rien ne marche. Brusque et désordonnée, elle se recoiffe en maugréant. « T'as même pas de *mâ* à fumer, pourquoi tu allumes la bougie? T'as couché avec combien de clients ? Des centaines ! C'est pas un par jour, c'est parfois deux ou trois. »

– Tu pleures, tu pleures, le voilà ton *mâ* !

Le calvaire de Da s'achève avec l'entrée de Môm. Justement elle arrive de chez un dealer avec en poche quelques cachets de ce *mâ*²⁴ que les filles appellent « riz rouge » à cause de sa couleur, de sa petite taille puisqu'il faut le concasser grossièrement avant de le fumer, à cause aussi du besoin qu'elles en ont comme d'un bol de riz à tous les repas.

Le rituel des fumeuses de riz rouge commence dans un calme soudain, avec infiniment de précautions. Les jeunes femmes dégagent le banc pour s'installer en tête à tête, chacune face à une bouteille. Da place la sienne sur un reposoir en forme de sablier, un trône pour le *mâ*. D'un paquet de cigarettes, elles extraient le papier métallisé de l'emballage qu'elles se partagent. Elles en décollent délicatement la partie plastifiée pour ne garder que celle à base d'aluminium et s'en faire une fine lamelle résistante au feu qu'elles tiennent en creux, du bout des doigts. Dessus, elles posent un grain de *mâ*. Une paille avec un embout en métal (bricolé à partir d'une canette) se penche sur la lamelle d'un côté et de l'autre plonge dans l'eau de la bouteille hermétiquement fermée. Ce dispositif « maison » est similaire à celui d'une pipe à eau. Leurs bouches impatientes gobent la paille qui s'élève raide comme un « i » à travers le bouchon alors que leur main libre active leur briquet à *mâ* sous la lamelle. Cette fois, pas de problème pour coordonner les gestes, tout est net, précis : elles aspirent fort dès que le *mâ* chauffe. La fumée passe dans les pailles assemblées tel un réseau de gouttières rafistolées, dans l'eau qui fait des bulles, puis s'engouffre dans les poumons. Plongée en apnée.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.

Pendant 16 secondes, Da retient la fumée en fronçant les sourcils avant de se relâcher. Le cachet a fondu à vue d'œil. Elle rallume tout de suite son briquet pour une deuxième respiration euphorisante. 13 secondes. Ses yeux brillent, son corps en éveil transpire à grosses gouttes, elle dégage ses mèches de devant les yeux. Môm suit le même rythme, elles n'échangent pas un mot, tout entières consacrées au *mâ*. Nouvelle étincelle : 11 secondes. Une autre encore, 10 secondes non stop. Encore et encore jusqu'à épuisement des réserves.

Au terme de ce cérémonial, le riz rouge abandonne sur les languettes, côte à côte, des ronds noirs comme des taches d'encre sur un buvard. Les fumeuses accroupies prennent un air illuminé qui détonne dans cette pièce crasseuse et confinée. Da sort sur le toit-terrasse du Building en plaquant sa sinistrose, sa bouteille de *mâ* et Môm.

Assise sur le parapet, elle scrute les baraques agglutinées au pied du bâtiment, elle a une vue plongeante sur les amas de détritrus dans lesquels s'amusent quelques mômes gringalets et torse nu. Da s'allume une cigarette. Elle a une manière inhabituelle de la tenir pour la fumer : entre le pouce et l'index,

la paume de la main tournée vers les cieux. Son regard erre vers le « jardin », un bout de terrain grillé par le soleil où trois arbres crèvent à petit feu, au bout du Building. Une discrète portion de route en coude, en retrait de la circulation, contourne le terre-plein. De là, une ruelle s'enfonce dans les squats. Une voiture arrêtée à la jonction attire l'attention de Da. Elle connaît le scénario. Le conducteur, installé à droite, baisse sa fenêtre. Un jeune homme, casquette à l'envers, sort d'une bicoque où il s'abrutissait devant les derniers karaokés à la mode et se précipite vers l'automobile. Il échange quelques mots avec le chauffeur, un signe de tête, le jeune homme s'éclipse rapidement dans le dédale des baraquements puis réapparaît encadré de deux brunes. Elles semblent au goût du chauffeur puisqu'elles grimpent dans la voiture. Marché conclu, le placeur revient tranquillement sur ses pas. La voiture s'éloigne.

Le Building et les squats environnants ne traînent pas pour rien une réputation de zone de trafics en tous genres, pourtant la majorité de ceux qui y vivent n'ont rien de trafiquants. Da a entendu le sculpteur du rez-de-chaussée raconter à un de ses clients quelques anecdotes sur les années 60 alors qu'il creusait patiemment la gueule d'un Hanuman dans un bois dur et épais. A l'époque le bâtiment, qui ne constituait qu'une partie d'un vaste ensemble architectural construit près du fleuve²⁵, avait été conçu pour y loger des fonctionnaires et leur permettre d'accéder à la propriété sans payer des loyers exorbitants. Qui devinerait aujourd'hui que c'était un modèle de l'architecture moderne khmère? Une résidence recherchée même. Il paraît qu'une chanteuse très connue habitait dans un trois pièces au premier étage... La guerre, l'absence d'entretien, l'humidité ont tout détruit progressivement. Après le régime khmer rouge, plus rien ne fonctionnait mais réparer les immeubles n'était évidemment pas l'urgence. Les artistes rescapés du régime khmer rouge sont revenus s'installer au Building blanc ainsi que les fonctionnaires. A leur manière, ils ont résisté à la dégradation en donnant vie au lieu, ouvrant des cours de musique, de danse, des professeurs arrondissent leurs fins de mois grâce à des cours de langue, du soutien scolaire... Chaque jour les couloirs sombres et frais bruissent de voix chantantes, de battements de tambours, de récitations appliquées et de cavalcades d'enfants.

Da surveille le chantier de l'administration qui progresse de l'autre côté du Building. Des centaines d'états en bois hérissent chacun des étages. *L'étau se resserre*, pense Da en écrasant sa cigarette... *Il y a quatre ans, un incendie détruisait tous les baraquements devant le Building, des milliers de gens se sont retrouvés à la rue et ont été relogés en banlieue de Phnom Penh. Maintenant qu'ils ont récupéré le terrain, ils font pousser un ministère flambant neuf à la place. En quelques semaines ils ont même goudronné la rue qui passe devant chez nous. Bientôt la poubelle Building va être rasée et nous, les habitants, nous allons être dispersés. Je me demande où nous irons...*

Un gris d'acier annonce un orage digne d'une mousson. Le vent gonfle déjà les bâches bleues accrochées aux toits de tôle, roule les sacs plastique dans les ruelles. Aux grondements du tonnerre, les passants pressent le pas, Da se dresse face aux nuages, respire les gouttes de cette première pluie de juin et se douche au ciel. Personne ne la voit là où elle est perchée, ça la fait rire. Une gamine du voisinage la rejoint, surexcitée, munie d'un sachet de shampoing qu'elles se partagent en se frottant le crâne à tour de rôle. Elles sécheront au crépuscule dans un sarong propre.

A l'heure où les chauves-souris partent à la recherche des fruits mûrs, où les grillons frottent joyeusement leurs élytres, à l'heure où les marchands ambulants allument les ampoules de leurs chariots, où les boulevards de Phnom Penh s'embouteillent, où les ouvriers avalent leurs nouilles sautées du soir, les filles rentrées à l'appartement se préparent pour une nuit de travail. Tenue sexy de rigueur, il faut séduire le mâle. Toutes portent ce soir-là un pantalon près du corps, Aun Thom enfile un haut moulant rouge à paillettes dégageant ses épaules, Da son dos-nu jaune noué par une ficelle derrière le cou, Aun Tauch un débardeur blanc. Côté coiffures, chacune son style mais toujours un brin sophistiqué. La mode est aux cheveux attachés en chignon avec autour quelques mèches savamment arrangées qui tombent. Les

visages sont poudrés de blanc pour éclaircir la peau et correspondre aux critères de beauté asiatiques. Pour les yeux, la tendance dominante est un fard vert d'eau peint au bord des cils et un camaïeu de rose ou mauve lissé sur le haut de la paupière. Le blush sur les joues, un peu vulgaire mais tellement poupée. Et ces lèvres relevées d'un rose brillant comme les starlettes à la télé. Le maquillage les transforme, les prostituées de l'appartement 31 sont méconnaissables, tels des artistes avant leur entrée en scène. Rideau. Masque. Sourire.

Un manteau d'étoiles a couvert Phnom Penh, une lune laiteuse se dissout dans la brume, les néons fibrillent. Vers 19 h 30 Da et Aun Tauch montent côte à côte, en amazone, à l'arrière de la moto qui les attend au pied du Building. Direction Chuk Tep, 1 500 riels la course. Elles longent le large boulevard Sihanouk, bordé d'arbres, avec une esplanade centrale connue pour ses gymnastes du petit matin et ses prostituées du soir. La moto contourne ensuite le monument de l'Indépendance illuminé de telle sorte que les nagas ²⁶ placés aux angles de la tour se découpent en élégantes ombres-arabesques. Ici, dans la journée, les amoureux se donnent rendez-vous et les touristes ou les jeunes mariés se font photographier. La moto suit le boulevard plein ouest sans même un coup de frein, pas d'embouteillage de voitures devant le casino Diplomat, et pour une fois, pas de conducteur fou qui déboule à contresens de la rue Trosâ'k Phaem. En revanche, à cette heure, les haut-parleurs du cinéma Kirirom éructent les cris minables d'une goule en mal de vengeance en espérant ainsi attirer des spectateurs. La moto file. Dernier repère avant l'abattoir : les vendeurs de fruits frais qui étagent leurs durians à épines dures sous la lumière blanche et froide des néons. Les amazones passent.

Da et Aun Tauch descendent près de la boîte de nuit Chuk Tep et règlent la course. Dy, le placeur, est déjà là qui les surveille du coin de l'œil. Il attend le client, négocie et retient quelle prostituée disparaît en compagnie d'un homme. Qu'ils soient ensuite un, deux, trois, huit ou vingt à lui passer entre les cuisses, peu lui importe du moment que sa patronne récupère le prix de la passe.

Les prostituées arpentent le trottoir sur un espace bien délimité, tels des animaux dans des cages sans barreaux. Elles discutent, minaudent devant les placeurs, plaisantent. Elles se prennent par la main, se poussent, se taquinent, Aun Tauch crie en se faisant pincer par celle à qui elle vient d'envoyer une remarque cinglante. Certaines restent plantées comme des piquets, indifférentes au monde. Elles sont entre 20 et 25 sous ces deux arbres et se déplacent en bandes pour se présenter au client qui les reluque sans s'attarder. Il en choisit une comme on choisit un bon morceau de viande au marché en tentant d'obtenir un rabais sur le prix annoncé, puis l'embarque après avoir négocié avec le rabatteur.

Un boulevard, deux arbres, un lampadaire, un groupe de jeunes. Des motos qui s'arrêtent, repartent avec une fille en selle. Manège nocturne habituel que seule perturbe l'arrivée d'un flic armé d'un bâton. Là, tout le monde détale en moins de deux.

Les nuits se succèdent. Longues, parfois interminables,

où les âmes sont dépossédées de leur corps.

Des rires, des éclats de joie s'inscrivent en pointillé

sur une trame de souffrance,

la violence aussi.

Une nuit, puis la suivante, puis une autre encore,

des nuits qui durent des semaines, des mois, des

années.

Un matin, Da est réveillée par une mélodie électronique rythmée, et le refrain de la chanson pop « *I'm a Barbie girl* ». Elle se traîne jusqu'à la porte pour voir d'où vient le bruit et découvre Dy devant une poupée aux boucles blondes portant chapeau à plumes et lumières en boucles d'oreilles qui se déhanche vigoureusement sur la musique, un micro en main. Chiffonnée, toujours dans les vapes, Da retourne s'allonger. Dy s'énerve contre Aun Tauch, couchée près de lui à même le carrelage sous une couverture, parce qu'il sent bien que son gadget ne la fait pas rire. Prostrée, elle se claquemure dans un silence morbide. Ses traits tendus, son refus de regarder son interlocuteur dans les yeux trahissent une douleur chevillée au corps. Dy tente de la secouer, sans la moindre délicatesse.

– Aun, il est peut-être temps de te lever pour manger. Il est déjà 13 heures. Tu n'as pas bougé depuis 6 heures.

– Je suis épuisée, je ne sens plus mes bras ni mes jambes. (Elle serre sa jupe, la froisse, la gratte en renflant, son regard est absent, sa voix s'enraye.) Je ne peux rien avaler. Deux *steav*²⁷ m'ont emmenée à Stœung Meanchey où ils avaient donné rendez-vous à leurs copains. Ils m'ont violée à huit. Pendant qu'il y en avait qui couchaient avec moi, les autres buvaient et mangeaient en attendant de prendre le relais.

– Pourquoi tu ne t'es pas barrée ?

– Tu sais très bien que si je m'étais enfuie ils m'auraient cassé la gueule.

Elle édulcore son récit, consciente qu'elle ne recevra aucune compassion de la part du placeur. La figurine qui dandine des hanches rend Dy hilare. Aun Tauch pense que ce soir il faudra retourner sur le trottoir.

Nuits noires comme un puits sans fond.

²³.Un briquet à *mâ* est un briquet trafiqué dont le trou est en partie bouché pour émettre une flamme minuscule qui ne brûle pas la drogue mais la chauffe.

²⁴.Chaque cachet pèse 1 gramme.

²⁵.L'ensemble architectural appelé « Front du Bassac » a été dessiné par le grand architecte cambodgien Vann Molyvann.

²⁶.Les serpents.

²⁷.Le terme « *steav* » signifie adolescent en khmer. Il a en général une connotation très péjorative, évoquant un jeune homme au sang chaud qui s'impose aux autres par sa violence. Il peut être membre d'une bande.

« Qui a mangé n'a plus faim, qui dort n'a plus peur »

29 août 2005 : le prix du *mâ* augmente.

Coup de tonnerre chez les consommateurs, la pilule rouge passe de 5 000 à 6 000 riels. Les dealers prétendent appliquer une prime de risque parce que la multiplication des rafles au Building rend la vente plus dangereuse. Par ailleurs, ils argumentent que toute marchandise a un coût de fabrication et de transport, l'augmentation du prix de l'essence a donc une incidence sur les tarifs. Une différence de 1 000 riels n'est pas négligeable, c'est ce qu'un ouvrier dépense en moyenne par repas pour se nourrir, c'est le prix d'une assiette de nouilles sautées préparées par un marchand ambulant sur le grand wok de son chariot ou celui d'une assiette de riz blanc avec un bol de soupe épicée sur le trottoir.

C'est ce jour que choisit un inconnu pour rendre visite à Aun Thom. Depuis le couloir il la fait appeler. A cette heure, elle est peu élégante. Elle se présente le visage blanc, pas encore démaquillé, et en pyjama comme de nombreuses Cambodgiennes couramment vêtues de la sorte. Celui qu'elle appelle « petit frère » semble pressé. « Quand est-ce que tu rentres à la maison ? Tu dis que tu viens et tu n'arrives jamais », assène-t-il énervé. Elle lui glisse quelques billets dans la main. « Dans trois jours », lui crie-t-elle quand, déjà au fond du couloir, il s'engouffre dans la bouche puante de l'escalier. Aun Thom se dirige droit vers le balcon de l'appartement où elle s'effondre en larmes. Elle n'y reste pas longtemps, trop agitée pour tenir en place. Elle se réfugie dans la chambre, au passage ébranle violemment le miroir de ses poings, se blesse en manquant le briser puis claque la porte, seule au monde. Sinourn sort de la piaule, indifférente à l'état d'Aun Thom. L'air d'un animal qu'on a dérangé elle change de décor, casquette enfoncée sur le crâne. Avec Môm, observatrice silencieuse de la scène, tétanisée, elles se regardent dans le miroir.

– C'est pas son frère, décrète Sinourn. Aun Thom lui doit de l'argent...

– Mais si ! Sa mère est malade alors il est venu chercher l'argent. Elle dit qu'elle va y aller dans trois jours, t'as entendu... Trois jours, trois mois ou trois ans ? Sa mère est sous perfusion. C'est pour ça qu'elle a frappé le miroir et maintenant elle a la main qui enfle.

Aun Thom pleure bruyamment dans la chambre.

– On ne l'a jamais vue triste à crier tout le temps comme ça. Il paraît que sa sœur est aussi venue chercher de l'argent.

– Elle ne peut pas emprunter à la mère maquerelle. C'est pour ça qu'elle pleure. Elle n'a pas d'argent pour lui, chuchote Môm, visiblement ennuyée de ne savoir quoi faire.

Pendant qu'Aun Thom sanglote de plus en plus fort, Môm compte ses riels dans la cuisine, sur le banc à *mâ*. Sinourn vérifie avant de compléter la somme :

– Donne ! Dépêche-toi ! Ça c'est pour les cigarettes : 500 riels, pour le tuyau : 200 riels.

– Combien en tout ?

– 700 riels.

– Tiens, ça c'est pour le *mâ*, insiste Môm, et 100 riels de chewing-gum !

Sinourn sort en tenue de garçon manqué. « Hé ! N'oublie pas le chewing-gum ! » Elle fourre ses billets dans une poche de son pantalon style treillis militaire et descend les quatre étages en traînant des tongs. En bas de l'escalier elle contourne les parieurs qui misent sur le football et file vers le squat comme si

elle se rendait chez une amie. Elle suit un passage étroit et alambiqué entre les parois de bois, franchit un amas de débris, parvient à l'arrière d'une baraque d'un étage d'où jaillissent les cris de joueurs de cartes et la voix criarde de celle qui les houspille en réclamant un peu de discrétion. Sinourn reconnaît Sokha, la propriétaire, une femme impitoyable d'une quarantaine d'années. Quand elle se présente devant la porte, Sinourn est accueillie par un large sourire. Elle est priée de s'asseoir un instant sur le lit au bout duquel siègent la télévision et un petit ventilateur, le temps que Sokha récupère le réchaud à gaz prêté à sa voisine. Au fond de la pièce un durian répand son parfum saisissant devant l'autel de la maison. « Tu sais que les prix ont augmenté Nourn ? », interroge la propriétaire à son retour. « Hmmm. » Sinourn tend l'argent et cache les cachets de riz rouge dans son soutien-gorge avant de rentrer par un chemin différent au long duquel elle achète cigarettes, pailles et chewing-gum et bavarde avec d'autres prostituées qu'elle croise.

Quand elle arrive à l'appartement après une absence d'une demi-heure, elle trouve des voisins ameutés devant l'entrée. Il n'a pas fallu plus longtemps pour que, la crise de manque aidant, Aun Thom dévaste la chambre. Les oreillers et leurs taies sur lesquelles on pouvait lire un écœurant « *Best wishes* » ont valsé par la fenêtre. Les affiches de bébés kitsch ont été arrachées avec hargne. A suivi tout ce qui lui tombait sous la main : l'armoire en tissu blanc à pois bleus et verts dressée dans le fond de la chambre, un panier à linge, des bouteilles qui traînaient, un miroir de poche, des valises vidées de leurs vêtements, le tout dans un fracas de tôle froissée et des halètements rageurs. Un vaste défiloir auquel Môm aurait été bien en peine de s'opposer. Il ne reste rien d'autre qu'un panier à linge et des vêtements éparpillés partout dans la chambre. « Elle est folle », commentent les voisins attirés par le vacarme. Dans un accès de violence incontrôlable, Aun Thom a même déboîté la porte d'entrée. Penchée au balcon, elle pousse des cris de joie. Môm est consternée. Sinourn contemple le champ de bataille, atterrée. Il va falloir expliquer ça aux autres... Par chance, la propriétaire qui habite le même couloir n'était pas chez elle à l'heure de la crise. Néanmoins, la tempête n'est pas finie.

A son arrivée, Da ne veut rien entendre des explications ni des excuses, elle explose.

– Aun Thom ! T'es qui toi ? T'es salariée de la même maquerelle que moi, pour qui tu te prends ?

– Je t'ai dit de ne pas crier.

– Quoi ? Et toi tu peux crier, c'est ça ?

– Allez-y, battez-vous ! suggère Sinourn calée dans le fauteuil noir du salon, seul meuble rescapé de la crise matinale.

– K'Nourn ²⁸ ne dit pas n'importe quoi, je ne vais pas rentrer me cacher dans le sexe de ma mère. Je n'ai pas peur d'elle. Pourquoi elle pourrait s'exprimer et pas moi ? Espèce de sexe déchiré ! Elle se prend pour le *bang thom* ²⁹ de la maison ma parole !

Mise au courant de l'événement par les ragots des voisins, la propriétaire, femme de policier, convoque la maquerelle et lui passe un savon. Elle exige que tout soit réparé à ses frais et menace de récupérer l'appartement si la maquerelle ne remet pas de l'ordre chez ces prostituées au comportement inadmissible. Contre les filles les représailles ne tardent pas non plus, la propriétaire « oublie » de les alimenter en eau. Le remplissage du fût ne peut se faire qu'à certaines heures quand la pression est suffisante et par le seul biais d'un robinet qu'elle daigne ou non ouvrir.

Le lendemain de sa crise, Aun Thom s'échine à remettre la porte dans ses gonds. Seule elle n'y parvient pas et il n'est pas du goût des autres de l'aider dans cette tâche. Elle finit par demander un coup de main à Dy. A deux, ils réussissent péniblement à la replacer. « Aun Thom, viens nous aider, il y a des

posters prêts ! » Après l'ouragan de la veille, la bande au complet entreprend de refaire la décoration de la chambre grâce aux affiches qu'Aun Thom, pitieuse, a achetées au marché : des photos de mannequins en studio, vendues par panneaux de douze. Les filles transforment la natte de la chambre en atelier de découpage, de dessin et de collage, et tapissent un mur de ces photos de mannequins comme une gigantesque revue de mode cambodgienne. Aun Thom attrape les images, les enduit de colle, les plaque contre le mur, les lisse avec le plat de la main, vérifie les jonctions et tapote dessus pour être sûre que ça adhère. Sourires impeccables sur fonds acidulés, robes de princesse en satin brillant, coiffures sophistiquées, triple couche de maquillage, débordements de fleurs et de brillants, du rose sur fond noir, du rouge sur fond bleu ciel : les pseudo-amoureux et les beautés khmères posent, figés tels des papillons colorés épinglés dans les cadres d'un collectionneur. Sinourn chante pendant qu'elle écrit sur les posters. Da a le coup de ciseau plus hésitant qu'Aun Tauch, en revanche elle est une pipelette intarissable. Elle tombe en admiration devant un mannequin avant de se mettre à chanter. Mais dans le cercle des chanteuses la concurrence est rude. « Je chante une chanson et toi t'en chantes une autre ! », râle-t-elle avant de fredonner plus haut :

– *Je suis une fille pure.*

– Toi, une fille pure ?

– Je ne suis pas une pure ! C'est une chanson, espèce de sexe ! J'ai déjà un gosse et un trou large comme une canalisation, tu vas pas me chercher des histoires...

– Ah ! quelle pureté!

– Même vos pauvres mères qui ont accouché de vous ne sont pas pures.

– Ne parle pas de ma mère comme ça.

– Je chante une chanson Aun Thom, pourquoi tu me parles de pureté ? Ça suffit ! Je ne parle pas de TA mère. Je dis que toutes les mères qui ont des gosses ne sont plus pures. Moi aussi je suis née du ventre de ma mère. Pourquoi tu me cherches? rétorque Da.

Môm sent l'électricité dans l'air, elle change prestement de sujet de conversation, la chambre se met à bourdonner comme une ruche, tout le monde parle en même temps.

– Elle a le visage bien pâle celle-ci. Regarde.

– Sur les photos on fait toujours un peu pâle.

– Ce sont ses joues qui sont creuses.

– Une chanteuse si belle, elle doit fumer du *mâ*.

– Pourquoi tu dis qu'elle fume ?

– Je dis ça parce qu'elle est maigre et que les maigres elles fument du *mâ*.

– Non, elle ne bouffe pas n'importe quoi, c'est tout. Le soir elle ne mange rien, elle boit juste un jus d'oranges pressées. A midi, elle mange correctement. Elle ne s'empiffre pas de riz du matin au soir comme nous...

– On lui presse des oranges en fin d'après-midi [30](#) ... T'es sûre qu'on lui presse pas autre chose? ricane Da. Ça m'étonnerait qu'elles aillent jouer les mièvres en faisant « Gniagniagnia, chéri presse-moi mes oranges ». Sinon elles vont se retrouver avec des lolos tout mous.

Les filles éclatent de rire. Da fouille les photos.

– Elle est où celle qui ressemble à un sexe ?

– Aun Tauch aussi elle fume du *mâ*. Avant la photo elle a un peu trop fumé du coup elle a le visage un peu pâle.

Elles se marrent.

– Même si le *mâ* est à 6 000 riels le cachet on continue à fumer. C'est pour ça qu'on reste des putains.

– Et encore, à ce prix-là c'est pas du pur. A Bœung Kâk ³¹ c'est 7 000 riels. Normalement notre argent de poche c'est 5 000 riels par jour alors d'où sortent les 2 000 restants ? Dès qu'on dégage 2 000 riels, on achète du *mâ*. Y a pas de fumée sans *mâ*.

– Pourquoi on n'avance pas quand on est putain ?

– C'est comme ça. C'est comme la maquereille qui nous traite de « sexes contre *mâ* ». Elle dit que bientôt personne ne voudra plus de notre sexe contre un cachet.

L'esprit de Da se focalise sur les propos de la maquereille. Elle imagine un dialogue entre elle et sa patronne :

– Comment ça se fait que tu sais qu'on échange nos sexes contre le *mâ* ?

– Parce que vous autres, bande de traînées, quand vous n'avez pas de *mâ* vous n'allez pas au boulot. Je sais que vous bossez pour le *mâ*.

Les filles gloussent à la manière dont Da joue les propos de la maquereille. Ce n'est pas tant l'imitation de la voix qui déclenche leur rire que les intonations qui sonnent si justes dans leur caricature. Naturellement Da s'accorde le dernier mot sous forme d'un aparté : « Celui qui ne veut pas échanger tant pis pour lui. Je vais écarter les cuisses pour 5 000 riels la passe s'il le faut et je le fumerai mon *mâ* ! C'est mieux que de me faire baiser gratuitement. »

Début septembre. Un après-midi de sieste, Phirom franchit le seuil de l'appartement de toute évidence épuisée par la montée des quatre étages. Son visage défait lui donne l'air d'un bateau au bord de s'échouer, qui tangué en s'attendant à sombrer d'une minute à l'autre. Da sent un haut-le-cœur la saisir. Elle aide sa cadette à s'asseoir devant la porte de la chambre puis descend au rez-de-chaussée acheter des bananes à la vendeuse installée à l'ombre de l'escalier. Phirom a le ventre vide. Môm s'approche, troublée par l'état de fatigue de la jeune femme et lui prend le bras. Phirom la questionne sans détour :

– Les traces noires sur ma peau, ce sont des signes ?

– Non.

– J'ai pris des médicaments antituberculeux mais ça me gratte. Une ONG m'a dit qu'en 2010 on trouvera un médicament pour soigner le sida mais je ne les crois pas. Je serai morte avant qu'ils trouvent quoi que ce soit ³².

– Personne n'a découvert de médicaments contre le sida.

– Ils disent ça pour encourager les malades. Il y a des dizaines de milliers de gens atteints au Cambodge.

– Tu parles qu'ils encouragent les malades ! Des types d'une organisation se sont pointés l'autre jour,

ils ont posé des boîtes de capotes sur le lit et des morceaux de savon et sont repartis aussi sec...

– Quand je mourrai mon seul regret aura été de ne pas voir ma nièce Marady grandir.

Éreintée, Phirom se couche dans la chambre à deux pas de Sinourn, devant les fringues amassées dans les paniers à linge rose et vert. Au-dessus d'elle veillent toutes ces femmes de magazines, alignées comme une tapisserie de fées joyeuses et irréelles, indifférentes au corps malade de la prostituée qui s'étend. Da s'assied près de sa sœur en fouillant dans le sac plastique contenant différents sachets de gélules et de comprimés.

– Prends tes médicaments.

– Non je n'en veux pas.

– Tu veux crever?

– Je souffre quand je prends ça, je n'arrive plus à manger, j'ai chaud, j'ai mal à la tête, j'ai un goût amer dans la bouche. Quand je n'en prends pas au moins ma tête ne tourne pas. Je n'arrive pas à dormir, je suis épuisée et je n'arrive même plus à marcher.

– Moi je travaille jour et nuit et je ne me plains pas. Toi tu restes ici et rien que prendre un médicament ça t'est difficile ? Ce tube-là, le médecin a dit qu'il fallait cracher dedans pour faire des analyses, tu ne l'as même pas fait. Le médecin t'a demandé de revenir le 6. On est le combien ? Tu n'es même pas allée au rendez-vous.

– Je ne veux pas.

– Tu n'as pas envie de vivre?

– J'ai envie de vivre mais quand je prends ça, ça me fait mal.

Da lui coupe la parole :

– Je pars au boulot toute la nuit, qui va s'occuper de toi ? Tu devrais peut-être retourner chez la mère. Tu devrais prendre tes médicaments et t'efforcer de manger pour vivre. Tu ne veux pas voir comment la société évolue?

Da lui tend des comprimés et une petite bouteille d'eau.

– Prends le cachet. Après tu mangeras une banane. Avale... Tu l'as avalé?

Phirom se laisse soigner, elle mâche sans appétit deux morceaux de banane pour faire passer le médicament. Elle se recouche en portant le poids du monde sur ses épaules et pose sa tête sur les cuisses de son aînée. Da lui caresse doucement les cheveux.

– Phirom, tu te souviens quand les parents allaient au lac cueillir des liserons d'eau et qu'ils nous laissaient seules à la maison?

– Oui.

– Tu te souviens de ce que disait la mère ? « Mes filles n'ayez pas peur, qui a mangé n'a plus faim, qui dort n'a plus peur. »

– Je m'en souviens. « Qui a mangé n'a plus faim, qui dort n'a plus peur. »

– On dormait en serrant contre nous nos assiettes de riz et quand le jour se levait on avait tout mangé.

– On avait peur, on était seules.

– Je sais qu'on ne peut pas guérir cette maladie, mais ne jette pas tes médicaments, avale-les et prends soin de toi, ça soulagera. Il ne faut jamais perdre l'espoir dans la vie. Prends des douches, lave-toi pour que les voisins ne médissent pas. Mange bien, ne t'inquiète pas pour l'argent, j'irai le chercher. Ne cause plus de souci à maman.

Bercée par l'affection de sa sœur et l'écho des souvenirs d'enfance, Phirom s'est endormie, Da pleure en silence. Au pied du Building, le crissement strident d'un polissoir à pierre éventre le ciel.

[28](#).Manière familière d'appeler Sinourn.

[29](#).Gangster.

[30](#).Allusion aux prostituées qui s'installent sur les trottoirs ou les esplanades et attendent le client tout en vendant officiellement des oranges. Ce commerce régulier leur évite d'être chassées par la police. La phrase est également une allusion coquine au palper des seins.

[31](#).Nom du grand lac de Phnom Penh situé au nord de la ville, où l'on trouve les guest-houses parmi les moins chères. C'est aussi le quartier des *backpackers*.

[32](#).Même si la lutte contre le sida a enregistré des progrès au Cambodge, le taux de progression est l'un des plus forts d'Asie. Selon le

Pnud (Programme des Nations unies pour le développement) 1,9 % de la population adulte était infectée par le virus en 2005 contre 3 % en 1997 et l'épidémie a reculé parmi les populations à risques. Pour certaines ONG, le chiffre se rapproche plus probablement des 200 000 personnes infectées sur une population totale d'environ 13 millions. La mortalité due au virus, qui a concerné 85 000 personnes au cours des cinq dernières années, s'est stabilisée. En revanche le taux de transmission du mari à sa femme progresse. Aujourd'hui, selon les chiffres officiels, 20 000 personnes bénéficient d'une thérapie antirétrovirale.

« L «'argent n'achète pas la conscience »

Ces derniers temps les clients ne se bousculent pas. Sachant qu'ils viennent plus nombreux en début ou en fin de mois, en fonction du versement de leur salaire, la maquerelle avait d'abord mis sa baisse de revenus sur le compte de « l'effet milieu de mois ». Mais la fin septembre s'annonce et la période de creux se prolonge. Elle imagine que la saison des pluies, qui dure depuis trois mois déjà, démotive les hommes, les rues inondées et impraticables ne les incitant pas à sortir de chez eux. Mais par réflexe et par peur de s'enliser dans cette situation, elle hurle depuis plusieurs jours sur « ses » prostituées pour les pousser à travailler ou les menace sans cesse de les virer. Comme si l'ordre dans les rangs était son unique garantie d'encaissements. Les relations évidemment se dégradent, les filles se rebiffent, certains soirs elles ne se présentent pas près de Chuk Tep. Grèves individuelles sans préavis contre coups de bâton ou retenues sur salaire, le quotidien s'envenime.

Aun Thom reste celle qui rapporte le plus d'argent. Elle est plus chère : en général 15 dollars la nuit, car elle est très demandée. Sa haute taille plaît aux hommes. Elle a les traits d'une enfant, des joues encore rondes, le visage avenant malgré un regard parfois très dur et un port de tête hautain. Elle est aussi plus éduquée que les autres, sa connaissance de différents niveaux de langue en témoigne, les notables l'apprécient. Elle dégoupille plus souvent la grenade, elle se débrouille pour quitter son premier client, enchaîner une autre passe et engranger des dollars supplémentaires dont elle partage les gains avec la patronne. Mais il lui arrive comme aux autres de refuser d'aller travailler. En tirant sur sa pipe à *mâ*, elle savoure cette liberté prise d'autorité la veille au soir, son esprit vagabonde dans les volutes de fumée au souvenir de cette nuit buissonnière, elle décoche un sourire perfide au panier à linge qui lui fait face en imaginant la fureur dans laquelle sa maquerelle devait être...

A côté d'elle, Da bavarde en dessinant et en découpant des lettres dans des pages de magazines, un de ses passe-temps favoris. Dès qu'elle a fini son cachet de *mâ*, Aun Thom s'allonge sur la natte de la chambre, sur le ventre, la poitrine amortie par un coussin, et se met à dessiner au feutre sur un grand cahier. Elle trace une maison sur pilotis, un paysage de rizières, un jardin de fleurs. Partout des couleurs vives, heureuses, des poissons dans la rivière plus gros que les palmiers. Les yeux plongés dans ce décor de rêve, l'air distrait, elle écoute Da pester contre les patrons.

– Ce matin, en rentrant de chez le client en moto, j'ai vu la maquerelle qui m'a vendue quand j'étais vierge. J'étais en colère mais je n'ai pas su quoi faire...

– Tu l'as vue où ?

– En bas ! Elle était en train d'injurier ses filles, elle n'a pas changé! Quand elle m'a amenée ici vierge, je ne sais pas combien elle m'a vendue, elle ne m'a donné que 100 dollars pour rentrer à la maison. Je suis revenue avec ma petite sœur. Et quand ma sœur est partie, je suis restée avec cette femme, elle a exploité ma sueur et mon sang jusqu'au bout. Une fois un client m'a menacée avec une arme, je n'ai pas été payée. A mon retour, la maquerelle m'a battue avec une ceinture. Je lui ai dit :

– Le client n'a pas payé!

– Menteuse, tu as tout dépensé ! Traînée, si tu ne changes pas de comportement, je dirai aux *steav* de te jeter de la falaise de Pich Nil! Autant perdre mon fric.

– Ming Ang, pourquoi vous ne me tuez pas vous-même, maintenant?

– Tu oses me répondre, traînée ?

Elle m’a giflée, j’avais la bouche en sang. Elle m’a enfermée à clé jusqu’au soir en interdisant à son neveu de me donner à manger. Je me suis endormie. Le soir elle a dit à son neveu de me réveiller et de m’envoyer chercher du fric. Quand je me suis levée, j’étais couverte de marques de ceinture, j’avais mal partout. Je me suis dit que si on me frappait comme ça ici, ce devait être pire pour ma sœur en Thaïlande. La maquerele avait décidé de retirer 20 dollars sur mon salaire.

– Je ne comprends pas, si vous coupez mon salaire, pourquoi me frapper?

– Je te bats, ça servira de leçon aux autres et comme ça tu ne déconneras plus !

Le lendemain matin, elle ne voulait pas me donner mon argent de poche.

– 1 500 riels pour le *motodop* ça suffit. Je vais te buter, tu vas voir !

Aun Thom rebouche les feutres et lève le nez de son cahier.

– C'est même pas la peine d’essayer de t’enfuir.

– Comment veux-tu y échapper... On a posé nos empreintes sur le papier³³. Si on se cache, ils n’iront pas nous chercher mais on n’a pas intérêt à les recroiser. J’aurais voulu mourir mais qui aurait nourri ma mère, ma fille ?

– Les gens qui nous font du mal... Ils atterrissent à quel étage de l’enfer?

Da aligne sur la natte les lettres qu’elle a découpées, les place de manière à ce qu’elles forment le nom de sa fille Marady. Une moue d’insatisfaction déforme son visage, il y en a de trop épaisses et de trop minces, elle redessine frénétiquement les lettres sur de nouveaux papiers et les redécoupe.

– Ils ne payent pas forcément dans une autre vie. Ce matin j’ai croisé le frère aîné de ma première maquerele. Il est dans un sale état. Comme lui, elle et son mari ont été malades. Un jour en les voyant dépérir tous les deux, je leur ai offert 4 000 ou 5 000 riels de fruits. Je serai peut-être comme elle plus tard. Son mari est mort depuis. Son gosse aussi, emporté en une semaine. Voilà ce que c’est de faire du mal aux autres.

– Ils sont cruels les patrons. Ils s’en foutent de ce que tu deviens, ce qu’ils veulent c’est l’argent.

– Ils ne savent pas ce que c’est de coucher avec les clients. Un type m’a emmenée au karaoké un soir que j’étais triste. Il m’a dit de boire et de chanter.

– Je ne bois pas.

– Alors chante, chérie !

J’ai chanté. Ma chanson était triste, j’ai pleuré.

– Hé ! Je t’amène ici pour qu’on rigole, pas pour que tu chiales ! Je sors pour m’amuser, j’ai pas besoin de tes chagrins, tu peux te les garder !

Il m’a ramenée en voiture. Il m’a échangée contre une copine qui avait le sourire. J’étais à peine assise que la patronne attrape sa ceinture et me fouette.

– A’Da, espèce de traînée! Ta mère, ta sœur, ton père peuvent crever, quand tu sors chercher du fric, tu es joyeuse parce que tu me dois un paquet d’argent ! Tes peines tu les mets de côté! Le travail, c’est trouver du fric ! Sale putain! Essuie tes larmes, lave ton visage, maquille-toi et retourne chercher des

clients, sale pute, ou je t'éclate la gueule !

J'ai laissé tomber, j'ai renoncé à répondre. J'ai lavé mon visage en pleurant. Quelle souffrance... Parfois, des clients me demandent :

– Comment es-tu devenue putain, chérie ?

Pourquoi tu fais ce travail?

– Parce que je suis pauvre, je n'ai pas d'argent.

Après les questions, c'est : « On baise encore? » Ils nous consolent pour pouvoir baiser. C'est tout ce qui les intéresse. Ils ne savent que *baiser, baiser, baiser. Baiser sans réfléchir*. Alors pourquoi ils se tuent à me questionner? Je pensais qu'en leur racontant mon histoire, ils me laisseraient partir, mais non ! Ils me gardent jusqu'au matin. Surtout ceux qui ont des armes.

– « Quoi ? Rentrer à la maison ? ! Je te prends pour la nuit, je fais ce que je veux ! » Voilà ce qu'ils disent ces brutes, comme si notre vie valait dix ou vingt dollars.

– Beaucoup de femmes sont mortes tuées par des hommes pris de rage quand on ne leur obéit pas. Parfois ils frappent juste pour s'amuser et ça va trop loin.

– Je connais une fille qu'était montée avec des types en Tico ³⁴ rouge comme ça. Elle est morte mais pas les trois gars. Pourquoi?

– Parce que c'est son destin.

– Soi-disant ils avaient fait des tonneaux avec la voiture. Pourquoi pas un seul n'était blessé? Pourquoi la voiture n'avait pas une égratignure?

– Ça se trouve ils ont roulé sur la fille.

– Son corps a été laissé à la pagode. C'est pas le patron qu'est allé chercher les parents, non non non, ce sont les rabatteurs qui ont prétendu qu'elle était indépendante et qu'elle se prostituait pour nourrir son gosse.

– Certains clients sont particulièrement méchants. L'un d'eux m'avait emmenée à Kep Thmey. Il m'a fait tomber dans le lac à coups de pied. Je l'ai engueulé :

– *Bang ! Aîné!* Tu me fais mal! T'as pas une sœur, une mère?

– Si c'est pour penser à ma sœur ou à ma mère, pourquoi je t'emmènerais baiser ? Putain !

– « Je te paye pas pour être ma mère, ne me fais pas la morale ! » Voilà ce que disent ces hommes sans pitié. Ils ne pensent pas que la fille d'un autre est comme la leur. Ils sont pourtant nés de leur mère ces types ! Sinon ils sont nés d'où? S'ils font du mal à une femme, c'est qu'ils sont nés d'un arbre creux ³⁵. Il y a des clients gentils, qui nous laissent dormir, mais ils ne sont pas tous comme ça. Les vieux nous font rarement mal, ce sont les jeunes, les *steav*, qui sont sans pitié. Pourquoi sommes-nous tombées si bas ?

– Pour quelle raison? Réfléchis! Parce qu'on n'a pas de fric.

– On vend notre corps chaque jour parce qu'on n'a pas d'autre issue.

– Quand tu dis ça aux gens, ils te répondent qu'il y a plein de travail comme lanceuse de bière ³⁶ ou serveuse au karaoké.

– Plus j’y pense et moins je comprends comment ils peuvent coucher avec nous alors qu’on ne se connaît pas.

– C'est notre boulot.

– L'un vient de Kompong Speu, l'autre de Battambang ³⁷ et on couche ensemble. Comment c'est possible ?

– L'argent...

– Ce qui m'énerve le plus, c'est les types qui s'imaginent que t'es devenue une putain parce que ton fiancé t'a brisé le cœur.

– Mais non ! C'est parce que je suis pauvre !

– Avec une peau comme la tienne, comment tu peux être pauvre³⁸ ?

– Sale type ! La pauvreté, c'est pas lié à la chair ou au sang.

– J'ai pas envie de discuter dans ces cas-là. Qu'il me baise et qu'on en finisse, que je puisse rentrer vite. Celui qui ne veut pas comprendre ne comprend pas. Les gens pensent qu'on a de l'argent, qu'on passe notre vie dans des hôtels. Ils ne savent pas à quel point c'est pénible de baiser avec les clients.

– Chaque fois qu'on s'étend sur un lit, c'est comme si on s'étendait sur une planche à découper. On supporte tout pour l'argent. Même à quatre ou cinq, on y va, on n'a pas le choix. Peu importe à combien. Pour l'argent on accepte. Certains disent : Quelles belles tenues sexy ! Ils ne savent pas quelle souffrance on endure. L'argent est très important, c'est vrai, mais il ne peut pas acheter la conscience.

– Celui qui vend sa conscience n'a pas un cerveau humain, il a un cerveau de crevette. Avec de l'argent, on peut faire moudre de la farine à un fantôme. C'est ce qu'on dit... Si on a de l'argent, on possède tout.

Aun Thom enrage contre la pauvreté qui l'étouffe. Chaque jour qui passe, elle part en quête d'argent en rêvant comme toutes ses compagnes de galère de devenir riche. Qui sait? Peut-être qu'un homme plein aux as s'attachera à elle... Dans ce cas, qu'importe l'amour. L'amour est un luxe en situation de survie.

Da se moque :

– Tu as beau te plaindre sans cesse, tu restes pauvre. Même en usant de toute ta salive, tu restes pauvre. Moi, je me couche, je me dis que je serai peut-être riche...

– Oh! si tu te couches, c'est fini!

– Peut-être que je serai riche, je fais des projets, je rêve. Comme Chao Chak Smok!

L'allusion fait sourire Aun Thom. Cette histoire de Chao Chak Smok (« l'enfant qui tresse des paniers en feuilles de palmier ³⁹ »), connue de tous au Cambodge, raconte comment un jeune paysan vivant de la fabrication de paniers en feuilles de palmier grimpe un matin à son arbre pour y récolter sa matière première. Tout en coupant les feuilles, il s' imagine vendant ses paniers avec succès et réfléchit à l'usage qu'il fera de son argent. « Si j'en vends 100 je pourrai acheter du riz et manger à ma faim, quand j'en aurai vendu 500, j'achèterai des canards, quand j'en vendrai 1 000, je me paierai un cochon, quand j'en vendrai 10 000, je m'offrirai une vache et je me marierai, quand j'en vendrai 100 000, je vivrai dans une haute maison sur pilotis avec servantes et servants. » Pris dans son rêve, le voilà qui s' imagine surveiller de près la conduite de sa femme. « Si elle ne m'obéit pas, je la corrigerai à coups de pied! » Sur ce, il

balance un grand coup de pied dans le vide qui le déséquilibre, l'étourdi tombe de haut et se retrouve à manger la terre rouge au lieu du riz blanc dont il se pouléçait les babines avant sa chute.

Leur discussion donne une idée à Aun Thom. Elle range son cahier, laisse quelques feutres à Da, vérifie ses billets en poche et sort acheter des fruits au Psar Kap Kô, ce marché populaire niché dans une rue parallèle, à 5 minutes à pied. Dehors le soleil cogne, les commerçants s'abritent sous leurs parasols, collés à leur chaise en plastique. Elle prend la rue 294 et presse le pas. Première à droite, elle longe la rue 19 et son enfilade de bijoutiers-bureaux de change assis derrière leur petite vitrine où s'accumulent bracelets, colliers dorés, billets en riels, en dollars, en euros... Plus loin Aun Thom se fraye un chemin entre un épicier et un coiffeur pour pénétrer à l'intérieur du marché. Sur les étals des maraîchers, elle n'aperçoit que des oranges ou des bananes, des vertes, des jaunes, des petites, des longues. Or elle estime ces fruits trop communs pour l'usage qu'elle compte en faire. Il lui faut des fruits plus chers, symboliques d'une offrande généreuse. Elle repère soudain une paysanne enturbannée d'un krama ⁴⁰ portant sur la tête un grand panier rond et plat garni d'un mont de longanes ⁴¹. Voilà ce qu'elle cherche ! Après avoir âprement négocié le prix elle lui en achète un demi-kilo. La marchande pose son panier par terre, fourgue une poignée de branches de longanes dans un plastique, sort de sa poche une aiguille reliée à un crochet, y pend le sac. Aun Thom vérifie d'abord que l'aiguille se fige bien sur un demi-kilo puis règle le prix convenu. Un peu plus loin elle achète un autre demi-kilo de ramboutans, ces fruits ronds à l'écorce rougeâtre et aux épines semblables à d'épais cheveux. Toutes ces dépenses la priveront d'une pilule de *mâ*. Lotie de ses deux sacs, elle rentre à l'appartement.

Dans le coin du salon déserté, sur l'autel en bois peint, l'attendent deux figurines en terre cuite. Ces personnages chinois colorés en jaune et rouge, symboles de prospérité, trônent confortablement dans leurs fauteuils, tous deux coiffés d'un chapeau, l'un avec sa longue barbe blanche de sage, l'autre avec son ventre rose et rebondi et un large sourire. Ils traînaient dans un coin-poubelle de l'immeuble quand une des filles les avait rapportés et placés sur l'autel en les recyclant génies de cette maison. Aun Thom déchire un journal, plie une page et la place devant eux. Elle y dépose ramboutans et longanes en offrande, brûle trois bâtons d'encens avant de prononcer sa prière. « Ô grands-pères au gros ventre, maîtres de cette terre et de cette eau⁴², venez consommer les fruits que vos petits-enfants vous offrent. N'avez-vous pas pitié de nous ? Etes-vous contents de ce qui nous arrive ? Faites en sorte que les gens nous aiment. Je vous en prie, protégez-nous. Vos petits-enfants ne trouvent pas d'argent. Si vous nous aidez à en trouver, nous vous ferons des offrandes de fruits tous les jours. »

Les murmures de sa prière parviennent à peine dans la chambre où les filles achèvent une partie de cartes sous la fenêtre. Da les mélange rapidement avant de les jeter sur un carré de tissu faisant office de tapis de jeu. Sinourn, calée contre un mur, se coupe les pointes des cheveux, un miroir sur les genoux. Aun Tauch, assise sous la série de mannequins murale, raconte comment la veille elle a « récupéré » un client qui lui échappait par quelques mots : « Hier t'as pris une soupe acide et aujourd'hui tu veux une soupe au poisson⁴³ ? » Le sous-entendu a beaucoup plu... Les autres éclatent de rire. Par l'humour elle désamorce la nostalgie amère qui l'envahit lorsqu'elle se penche sur les photos d'elle plus jeune, sur lesquelles elle est méconnaissable. Da et Sinourn qui admirent par-dessus son épaule les images de ce passé révolu, en conviennent. Son sarong vert et son tee-shirt rose du jour font pâle figure à côté de la robe bleue de princesse qu'Aun Tauch a revêtue pour le premier cliché. Sur le second elle est parée de rouge et de blanc avec une couronne et un voile rouge. Sur le troisième, elle porte l'habit traditionnel des grands événements. Et surtout elle est grosse. Douce et dodue.

– J'ai pris ces photos à 18 ans. Je vivais en liberté dans ma famille. J'avais la peau claire, j'étais jolie, j'étais bien en chair. Aujourd'hui j'ai 22 ans, un visage vieilli et j'ai beaucoup maigri à cause du

mâ. Je regrette ma chair et mon sang, je ne voulais pas être putain à Phnom Penh. Je mange comme un cochon, je dors comme un chien. A chaque fois que je suis malade, je n'ai pas de médicaments pour me soigner. Je vis à Phnom Penh, mais je n'y suis pas citoyenne, j'y suis prisonnière.

Aun Thom sort elle aussi une photo d'elle plus jeune. Tout en écoutant Aun Tauch, elle examine sa tenue digne d'une jeune mariée. Et les bijoux, et son haut chignon.

– Depuis que je suis devenue putain, j'ai un visage de pétasse, une sale gueule de putain.

Elle met l'image en pièces, méthodiquement, en lui parlant comme s'il s'agissait d'une autre fille :

– Pourquoi tu es plus belle que moi ? Tu es belle, hein? Ah t'es belle ?... Voilà, il n'en reste rien!

Da en est estomaquée.

– Tu aurais pu la garder pour quand tu seras vieille. T'es folle Aun Thom !

La photo finit en confettis par la fenêtre.

Sinourn attrape un sarong qui traîne, s'allonge, tire le tissu sur son visage pour se cacher de la lumière du jour et s'endort. Da, la main caressant son ventre, lève les yeux au ciel avant de poser sa tête sur les genoux d'Aun Tauch qui se décrotte les doigts. Elle somnole en pensant au *mâ* qui a encore augmenté. Combien de temps tiendra-t-elle à ce tarif? Elle se lève finalement en chantonnant l'air favori de Sinourn « *You'd better not come home...* » et va sur le balcon remplir la grande bassine rose d'eau claire. Elle y jette les deux génies, prend de l'eau dans le creux de sa main, les débarbouille vigoureusement comme des marmots désobéissants et les avertit d'un ton ferme : « Vous dormez, vous dormez et moi je n'arrive pas à trouver d'argent. Vous rigolez mais je n'ai plus de clients depuis trois-quatre jours. Réveillez-vous ! Je vous lave mais je vous préviens... Si vous m'envoyez un vieux riche qui me donne plein de tunc je vous offrirai des bananes mais si rien ne se passe, je vous laisse tremper là et je mettrai des glaçons pour que vous soyez congelés ! »

[33](#).Au Cambodge les gens signent souvent en apposant leur empreinte digitale sur la page.

[34](#).Marque de petite voiture.

[35](#).Littéralement « ils sont nés du trou d'un tronc d'arbre ».

[36](#).Les lanceuses de bière vendent dans les restaurants et bars la bière de la marque qui les emploie, dans des tenues toujours sexy.

[37](#).Kompong Speu est la province située immédiatement à l'ouest de Phnom Penh, celle de Battambang est plus éloignée, au nord-ouest du pays.

[38](#).Le client sous-entend qu'une fille à la peau claire donc belle, ne peut pas être pauvre.

[39](#).La trame de cette histoire est la même que celle de la fable « La laitière et le pot au lait » de Jean de La Fontaine.

[40](#).Le foulard traditionnel khmer à petits carreaux souvent rouge et blanc ou bleu et blanc qui fait penser à un vichy.

[41](#).Fruit exotique dont la chair ressemble à celle du litchi mais sa peau est lisse et marron.

[42](#).Cette formule invoque les propriétaires des lieux. Elle s'explique par l'origine paysanne d'une majorité de Cambodgiens, cultivateurs de rizières, qui expriment ainsi leur lien très fort avec la terre et l'eau.

[43](#).Sous-entendu : « Tu m'as eue hier, aujourd'hui tu changes de fille ? »

« Rong cham », attendre

Da entre en short court et en coup de vent. Elle alpague Aun Thom assise dans la chambre.

– Je suis lessivée ! Tes 18 000 riels de lancer de grenade, la maquerele ne veut pas me les confier. Je suis crevée et en plus elle m’engueule !

– Moi, si elle m’insulte, je l’insulte. Elle ne me fait pas peur ! Si elle me traite de sexe déchiré, je le lui rends. Pourquoi elle t’a engueulée ?

– Parce que je lui ai demandé ton fric.

– Qu’est-ce qui lui prend? Cet argent m’appartient !

Da a beau être fatiguée, elle redescend voir la maquerele pour tenter de régler le problème. Elle prend mal ce qu’elle croit être un manque de confiance de sa patronne. Trois étages aller-retour plus tard, elle réapparaît les poches toujours vides. Enervée, Aun Thom sort réclamer elle-même son argent à la maquerele. Depuis qu’elle a dégoupillé la grenade hier soir, elle n’a qu’une idée en tête, récupérer le collier qu’elle a mis au clou l’autre jour pour se payer son *mâ*. Son premier collier, celui de sa photo de jeunesse, celui qu’elle a conservé par elle ne sait quel miracle. Or la patronne n’est pas d’humeur, Aun Thom revient aussi bredouille que sa compagne. De rage elle brandit la photo coincée dans le miroir sur laquelle elle pose sur une plage de Kompong Som ⁴⁴ en nymphette alanguie au bord de l’eau, les pieds chatouillés par les vagues, et découpe scrupuleusement le pourtour de son corps. Pendant que Da récupère les ciseaux et s’acharne à dessiner sur du papier magazine les lettres qu’elle arrangera ensuite en phrase-frise murale, Aun Thom va coller sa silhouette dans l’horloge de l’appartement et son paysage de bord de mer troué sur le mur de la chambre. A la place de son corps patauge une forme bleu clair, fantomatique, drôle et funeste à la fois. Elle s’allonge, et cachée sous des serviettes, elle baragouine comme une momie râleuse que cette vie l’étouffe, qu’elle ira bientôt mendier dans les rues de Phnom Penh.

Sur le balcon, Aun Tauch, enveloppée dans un sarong noué entre les seins, s’asperge d’eau avec un pot en plastique. Elle se frotte sans savon les bras, les mollets, les joues, enfin le ventre à travers le tissu, et se rince de nouveau. Elle se sèche avec une serviette puis se change à l’abri des regards, dans la cuisine. En sortant, elle s’accoude à la rambarde, observe un long moment le bâtiment parallèle situé de l’autre côté des toits de tôle avec sa façade blanche percée de fenêtres teintées noires qui lui donnent l’air froid d’un damier neuf. D’énormes lettres rouges courent tout du long annonçant Build Bright University.

« Maudit Build Bright », marmonne Aun Tauch.

Autrefois, à la place de ce bloc sans identité s’élevait le Building gris, usé par le temps et l’histoire. Le propriétaire malaisien à qui l’immeuble fut cédé dans les années 90 avait promis de transformer le lieu en un hôtel de grande classe remettant en valeur ses qualités architecturales. Du vent... Une fois l’accord signé, les promesses vaquèrent aux oubliettes : effacée l’harmonie des claustras, disparus les balcons en alternance tous les deux étages, supprimée l’élégante ligne de crête, le caractère du bâtiment a été englouti sous un bloc sans style. L’incendie du théâtre Preah Suramarit (situé à quelques encablures), le 22 mars 1994, avait déjà bien entamé l’unité du « Front du Bassac ». L’immonde rénovation du Building gris fut une nouvelle morsure, fatale. Aujourd’hui les vautours planent en réduisant leur cercle autour de la charogne, les habitants du Building blanc se demandent quand viendra le coup de grâce.

« Maudit Build Bright, répète inlassablement Aun Tauch, maudit Build Bright. »

L'entrée impromptue de la cuisinière avec son sempiternel riz aux coquillages interrompt le fil des malédictions au balcon. Aun Tauch la suit du regard. *Encore une qui va passer de la cuisine au trottoir dès que la maquerelle l'en aura convaincue.* Assise face au miroir, l'air exténué, elle avale quelques boulettes de riz sans appétit avant de porter la bassine à Da et Aun Thom en grande conversation dans la chambre. Ksav, une prostituée du premier étage sous la coupe de la même mère maquerelle, entre, essoufflée, le ventre gros de plusieurs mois. Elle s'appuie dos au mur et s'évente avec un miroir de poche qui gît à portée de sa main. Ksav se confie brutalement à Aun Tauch : elle n'en peut plus des dissensions avec la patronne, elle veut la quitter, faire racheter ses dettes par un autre patron.

– J'hésite à aller travailler à Sorya.

– Moi, Sorya, je n'y arriverais pas. C'est dur. T'as pas de salaire, tu fais des passes jour et nuit, tu vas crever là-bas.

– Là-bas il faut que tu gagnes 10 dollars par jour et quand tu les as, tu peux t'arrêter. Le jour, tu trouves plus de clients que la nuit. A Sorya, il n'y a qu'une chose qui me fait peur, c'est les flics qui te chassent. Pour l'instant j'attends mon salaire. Ça fait deux mois que la maquerelle me le coupe. Là, elle a dit qu'elle allait me payer à la fin du mois mais j'ai le ventre qui gonfle.

– Combien?

– Quatre mois.

– T'as qu'à te faire piquer pour accoucher. Mais tu vas voir, tu vas être cassée par l'avortement. A chaque fois qu'on sort un gosse, on vieillit⁴⁵.

– Je m'en fous. Je continue à marcher tant que je peux. Quand ça s'arrêtera, ça s'arrêtera. Deux jours après l'avortement, je retournerai au tapin et je rembourserai petit à petit. Ça fait deux ou trois fois que j'avorte.

– Pourquoi tu l'as gardé si longtemps?

– La maquerelle m'avait déjà prêté 100 dollars, j'ai tout donné à ma mère parce que je ne lui avais rien laissé depuis le Nouvel An⁴⁶. Elle est vieille ma mère, mon frère n'a pas de travail, mes cadets vont à l'école, la maison est petite et à la fin du mois il ne me reste plus rien en poche. Quand j'ai voulu emprunter encore pour l'avortement : « Attends lundi, attends lundi... » Ça fait presque un mois maintenant. Elle a préféré prêter à une autre qui s'est tirée avec le fric.

– Il paraît qu'elle n'a toujours pas confiance en nous, les plus anciennes.

– Je pourrais aussi me faire arrêter exprès pour être envoyée en centre de rééducation⁴⁷, histoire d'accoucher là-bas...

Môm débarque négligemment dans l'appartement et s'affale dans le fauteuil noir du salon. Souvent elle rentre tard, profitant d'une grasse matinée à l'hôtel plutôt qu'au Building. Ksav lui glisse que sa disparition la veille a rendu la maquerelle furibonde. Dans son emportement Ksav dépeint un tableau de ses échanges avec la patronne très éloigné de la réalité en se valorisant comme une forte tête qu'elle n'est pas.

– Ce matin son mari te cherchait armé d'un bâton, annonce-t-elle à Môm. Il a voulu me frapper aussi mais je suis devenue folle de colère, je lui ai balancé toutes les affaires de A'Dy à la figure. Qu'ils essayent un peu de me frapper ! Ils ne devraient pas faire ça, c'est pas étonnant que les filles les quittent.

– Ils t’ont dit quoi? De quel droit me frapperaient-ils ? Ils peuvent me couper le salaire mais pas me frapper ! J’appellerai demain son mari, quand il sera à son travail.

Môm s’enfonce dans le fauteuil en essayant de se faire oublier. Aun Tauch leur raconte qu’il a battu Rosann à Chuk Tep l’autre jour parce qu’elle n’avait pas remboursé sa dette. Remontée, Ksav parle à toute vitesse, elle fulmine :

– Le patron m’a dit l’autre jour : « J’tu cogne, va donc porter plainte si tu veux ! »

– Si tu portes plainte, c’est sûr, il va en prison.

– En plus s’il bat une femme enceinte, ça fait lourd pour lui.

– Les patrons supplient les filles de mettre des capotes aux clients pour qu’elles ne tombent pas en cloque. Mais si le client refuse d’en mettre, qui m’aide ?

– Personne. Il paraît que certains patrons payent l’avortement.

– Tu parles, ils ne t’achètent même pas une poche de sérum si tu en as besoin... Etre une putain c’est difficile.

– Si c’était si difficile, personne ne le serait...

– Quand on ne rapportera plus un rond, le patron nous jettera. Les putains ne peuvent pas s’enrichir en faisant commerce de leur corps.

– On ne peut pas faire pire que nous, pour un mois de salaire gagné, on en dépense deux. La maquerelle, je lui ai demandé du fric pour payer les frais pour sortir l’enfant.

– Quel patron te paierait les frais d’un avortement ?

– J’ai pas dit que c’est elle qui doit payer les frais, c’est elle qui prête l’argent. Mais là, elle ne veut pas, même pour ça. J’ai besoin de 50 dollars pour l’avortement. Mais prêter 50 dollars, ils refusent tous, 30 dollars, même cirque, alors que 150 dollars ils acceptent !

– C’est différent de mon patron, reconnaît Aun Tauch. Quand je lui demande, il me prête. Chez nous une fille enceinte, ça porte malheur à toutes les autres, on n’a plus de clients.

– D’habitude je lance la grenade, je me fais deux clients par soir, sauf quand la patronne m’énervé. Dans ce cas je fais tout pour ne pas en avoir. Mais hier... Un jeune très beau m’a emmenée coucher, il prenait du *mâ tœuk kâk*⁴⁸. Il a fumé, il avait l’air explosé, j’ai eu peur de lui parce qu’il disait n’importe quoi :

– Il me reste très peu de temps.

– T’es pressé? Tu vas où ?

– Non je me dépêche avant de mourir.

– Qu’est-ce qui t’arrive ?

Je l’ai laissé pour aller prendre une douche, en sortant il m’a dit :

– Viens on baise sans capote.

– Moi, sans capote je couche pas. T’as qu’à aller en acheter.

– Il ne me reste que 2 000 riels.

– C'est seulement 1 000 riels la capote, va en acheter !

A minuit, j'en avais marre de négocier.

– Reprends ton argent, on arrête là.

A'Dy ne voulait pas lui rendre son argent, il voulait m'éclater la gueule. Ensuite deux autres clients sont arrivés. J'avais eu ma dose de trouille, je ne voulais pas y aller, je suis rentrée. A'Dy est allé rapporter à la maquerele que je refusais de suivre les clients. Alors je me suis disputée avec elle quand elle cherchait A'Môm ce matin.

Ksav n'épargne à Aun Tauch et Môm aucun détail des insultes de leur patronne, ni des éternels rappels criards sur le montant de ses dettes, ni des tentatives de coups, ni des remarques perfides : « T'as la trouille de dormir sans capote ? Mais pourquoi t'es enceinte alors ? », lui a lancé la maquerele. En racontant sa dispute à Aun Tauch, elle prend conscience qu'elle a fermement décidé de changer de patron. Elle ne se doute pas que dans quelques mois elle fuira Sorya pour revenir dans cette même maison et qu'elle y acceptera les règles de base : un « salaire » de 80 dollars pour 33 nuits de travail d'affilée. Elles sont logées, même si elles payent parfois leur eau, et reçoivent de quoi régler le *motodop* qui les emmène à Chuk Tep, et leur repas du soir. Combien de temps s'arrêtent-elles quand elles ont leurs règles ? Ça, la maquerele le détermine en fonction de la fille mais trois jours d'arrêt relèvent du privilège.

Da et Aun Thom rejoignent la bande dans le salon. Ventre vide et angoisses accrochées aux tripes, Môm grogne sa faim.

– Où est le repas ?

– Il n'y en a plus, répond Aun Thom impassible.

– Qu'est-ce qu'elle fout la maquerele ?

Môm plie nerveusement ses vêtements propres dans la cuisine, sous les affiches des mannequins asiatiques, puis les range dans une valise qu'elle cale dans un coin d'un geste brusque avant d'en dépoussiérer le cuir à coups de torchon fébriles. *C'est vulgaire d'être une putain. C'est un mauvais karma sans fin. Tout ça à cause du père. Jusqu'à quand cela va-t-il durer ? Ça m'exaspère. En plus, la patronne me donne rien à bouffer.*

Sinourn réjouit tout le monde en entrant avec un sac de coquillages sur lequel Da est la seule à ne pas se jeter.

– Il n'y a pas de soupe ? insiste Môm.

– Non. Tout le monde a mangé, il ne reste qu'un peu de riz blanc.

Dans l'autre aile du Building des haut-parleurs assourdissants accompagnent en musiques populaires la fête du Kather. Cette cérémonie annuelle d'offrande aux bonzes est organisée par un groupe de villageois de Prey Veng. Ils ont préparé un grand repas pour collecter les cadeaux des fidèles, dans quelques heures ils partiront en un cortège de voitures rejoindre la pagode de leur village où ils déposeront leurs dons : des robes safran pour les bonzes, des médicaments et tous objets utiles à la vie quotidienne. Les paysans devenus citadins prieront en bouddhistes fervents, retrouveront leurs rizières et l'ombre des palmiers. Sinourn leur envie ce retour au village, cela lui rappelle comment elle allait chercher les coquillages dans la rivière et les faisait sécher avec ses neveux et nièces.

– Ma sœur avait sept enfants, une autre quatre, une autre encore... Hmm... Oh, on était bien une vingtaine en tout. C'est pour ça que quand elles viennent chercher de l'argent je leur en donne. Je nourris ma mère, mon enfant et mes sœurs.

– Ça m'étouffe, s'énerve Môm en se curant les oreilles avec un bâtonnet en plastique.

Aun Tauch prend un malin plaisir à faussement s'apitoyer sur la plaignante.

– Les larmes coulent toutes seules.

– Y a plus rien à manger ! Qu'est-ce que je peux faire ?

– Les larmes de Môm coulent sur sa poitrine.

– La patronne ne manque pas d'argent, elle aurait dû m'en garder, je lui en avais demandé. Elle m'avait promis 5 dollars l'autre jour, elle ne m'a donné que 7 000 riels ⁴⁹. C'est impossible qu'un patron n'ait pas de fric !

Aun Tauch sourit et la raille de sa voix traînante.

– Après les pleurs viennent les rires, après les rires viennent les pleurs...

– J'ai eu envie de déchirer le fric.

– T'es folle ! Même si tu te disputes avec elle, garde l'argent! conseille Sinourn.

– En plus elle m'a demandé de la rembourser... Pourquoi c'est si dur au Cambodge ?

– Souris chérie ! l'encourage Aun Tauch.

– Il me reste 50 riels. Je ne peux rien faire avec ça. Je n'ai même pas de quoi payer le *motodop* pour aller à la prison. Mon père va être transféré de Takmao à Kompong Cham⁵⁰. Je ne pourrai jamais aller le voir là-bas. Qu'est-ce que je peux faire ?

Môm, irritée, de toute évidence en manque de *mâ*, manipule une boîte d'allumettes.

– J'en peux plus de courir après le fric. Je vais brûler ce Building ! Depuis ce matin j'ai l'impression de me consumer.

A deux doigts de la crise d'hystérie, elle lance la boîte à travers la pièce.

– Ça m'énerve ! Non seulement je n'ai pas d'argent, mais je n'arrive pas à en trouver. C'est pour ça qu'on dit que les Khmers bouffent d'autres Khmers. Moi je tiens parole, je déteste les menteurs.

– Appelle la police, suggère Sinourn.

– Pour quoi faire ?

– Pour coucher avec nous ? blague Aun Tauch.

Sinourn glousse. Môm se lève et continue à pester, seule dans sa bulle.

– J'ai même couché pour 5 ou 6 dollars. J'offre ma chair au tigre. Merde putain ! Plutôt crever !

– Moi je sais pourquoi j'en suis là..., susurre Sinourn.

Assise à son tour dans le fauteuil noir au bout de la pièce, cette dernière fixe le mur. Pendant que les autres, à l'exception d'Aun Tauch, vont s'allonger pour une sieste, elle rumine longuement. *Vaurien de*

père ! Tu buvais, tu as vendu la terre et tu t'es suicidé en nous laissant dans la merde. Vaurien de père. La mère travaille aujourd'hui en faisant du désherbage, elle gagne 2 000 riels par jour et elle a à peine un toit sur sa cabane. Sinourn shoote un grand coup dans le mur et décampe dans la chambre. Aun Tauch passe un œil inquiet par la porte. Sinourn se cache des rayons du soleil qui passent à travers le rideau à fleurs de la fenêtre, elle tente de somnoler. Curieusement, son explosion n'a réveillé personne. Pas une paupière agacée ne s'est ouverte pour contrôler si cela allait encore durer longtemps. Les prostituées ont toutes plongé dans l'oubli du sommeil, amnésie salutaire. Au-dessus d'elles courent les lettres de couleurs, découpées et collées par Da sur le mur, qui chuchotent « Attendre une vie nouvelle » à leur oreille rêveuse.

Quelques jours plus tard, alors que Dy et Aun Thom se gavent d'un exceptionnel menu riz blanc-pâte de poisson en saumure-liserons d'eau, la cuisinière de la maquerelle, qui a monté les plats, annonce à la maisonnée que Thœun ne reviendra plus.

– Il paraît qu'elle a rencontré un Japonais qui l'entretient. Il lui donne 300 dollars par mois. Paraît aussi que quand il a eu la typhoïde, il a fait une prise de sang, il a découvert qu'il avait le sida. Il a interdit à Thœun de le dire à ses amis. Il dit que s'il n'arrive pas à se soigner ici, il ira mourir chez lui, dans son putain de pays.

– Il a le sida alors ? fait semblant de s'intéresser Aun Thom.

– Je crois qu'il l'a attrapé avec Thœun. Pour l'instant, il prend des médicaments, explique la gamine.

Dy, qui avale son poisson en levant le petit doigt précieusement, reste totalement indifférent à la nouvelle, il préfère commenter une de ses récentes bagarres la bouche pleine.

– Le type qui m'a frappé, de toute façon je vais le frapper à mon tour et puis un autre jour il me frappera encore. C'est comme ça.

La cuisinière annonce que la maquerelle a déjà trouvé une remplaçante à Thœun. Srey Mav ⁵¹ alias Mab est une débutante à côté des filles du 31, mais elle fait preuve d'un caractère bien trempé. Elle détonne dans la bande par son teint un peu plus cuivré de paysanne venue des rizières, sa silhouette ronde, sa propension à la plaisanterie et son refus de fumer du mâ parce que ça la rend malade. Dans l'après-midi elle s'installera, passant du premier étage, où elle était davantage sous le contrôle de la maquerelle, au dernier étage, réputé être celui des furies. L'annonce de son arrivée n'émeut personne, le « turn-over » fait partie de la routine. En revanche le départ de Thœun restera dans tous les esprits comme l'événement de ce début du mois d'octobre parce qu'il contribue à alimenter ce rêve d'une autre vie, dans un autre monde, sans plus aucun souci d'argent, ce fantasme de l'ex-prostituée entretenue voire épousée par un homme riche. Si elle a eu cette chance, pourquoi pas une autre?

Après le repas, Da digère, engoncée dans le fauteuil du salon. Ses cernes profonds témoignent d'une nuit éprouvante. Un zombi n'aurait pas meilleure allure. Les deux clients qui l'ont emmenée l'ont obligée à fumer des dizaines et des dizaines de pilules de mâ. Au feutre, elle est en train d'écrire sur sa main ce mot obsessionnel, « rong cham », attendre, quand elle aperçoit dans le miroir le reflet de sa fille et de sa mère au seuil de l'appartement. Elle lève les yeux, heureuse. Elle n'a pas vu Marady depuis si longtemps !

– A'Dy ! Viens ma chérie, viens avec maman. Tu ne viens pas avec moi ? Marady ! Petite chérie. Viens avec maman mon bébé. Viens mon cœur !

La gamine couine et geint.

– Plus de dix jours que tu n’es pas passée la voir et tu veux qu’elle vienne à toi? Va voir ta mère, ma petite fille, va!

– Oh ! fille de pute. Tu ne veux plus venir voir ta mère ? Viens, on va aller acheter une glace. Viens voir maman !

Marady reste collée à sa grand-mère qui la pousse.

– Va voir ta mère, va, oui ! Va lui demander de l’argent pour la glace... Da, ta fille te voit seulement de temps en temps et t’as pas d’argent pour elle? Moi non plus ! Retourne en demander à ta mère Marady...

– Tu veux combien ma fille ? Oh ! Mais tu n’es intéressée que par l’argent toi, t’es une folle! Cherche où maman a caché l’argent!

Da blottie dans le fauteuil attrape sa moufflette sur les genoux et l’embrasse avec calme et tendresse mais la gamine n’apprécie guère, elle pleurniche bruyamment et retourne dans les bras de sa grand-mère où elle trouve beaucoup plus passionnant de lui touiller un bâtonnet dans la bouche. Da pâlit devant le rejet de sa fille.

– Qu’est-ce que tu viens faire ici? demande-t-elle sèchement à sa mère.

– Je viens au Building pour chercher de l’argent, sinon je n’aurais pas mis les pieds ici.

– Pas de chance, tu tombes mal, je n’ai pas un dollar. Et je suis endettée tu sais. La patronne ne veut pas me prêter, j’étais malade hier, voilà deux ou trois jours que je ne suis pas allée travailler.

– Chance ou malchance, peu m’importe, mais je sais que le loyer on me le demande à la fin du mois, et l’eau, et l’électricité, et tout le reste. La propriétaire dit que si elle a construit la maison, c’est pour la louer, pas pour nous loger gratuitement. Comment je lui explique qu’on ne peut pas payer ? Elle va finir par nous chasser.

– Que veux-tu que je fasse? Je n’ai même pas pu emprunter de l’argent à la patronne.

– Je suis vieille, je ne peux pas sans cesse mentir aux autres. Avant je gagnais ma vie en lavant les vêtements des autres. Mais là je garde ton enfant, comment veux-tu que je fasse ? La gosse, elle gueule quand elle a faim. Comment je vais la nourrir ? Si tu ne trouves pas d’argent, qu’est-ce que nous allons devenir ?

Marady arrache allègrement la mousse du fauteuil pendant que ses aînées règlent leurs affaires. Da fuit le regard de sa mère pour dissimuler sa colère et son impuissance.

– Je n’ai rien. Rentre à la maison maman. Attends cet après-midi. Quand j’aurai de l’argent, je te l’apporterai.

– Plusieurs fois tu m’as menti. Essaie de tenir parole.

– Rentre!

Le visage de Da s’assombrit quand elle voit que sa fille se détourne encore d’elle.

– Pourquoi ma fille ne vient pas vers moi ?

– Elle ne te connaît pas sinon elle viendrait. Tu ne t’es jamais occupée d’elle.

– Ne dis pas n’importe quoi maman. C’est moi qui l’ai élevée.

– Ton mec t’a plaquée et il a abandonné sa fille. La fille et le père ne se reconnaissent plus. Personne n’a réfléchi à l’avenir de Marady. Vous n’avez pensé qu’à vous amuser. Quand vous serez vieux, vous vous rendrez compte.

– Tu penses qu’on va vieillir?

– Personne ne meurt facilement... Marady viens ! Rentrons à la maison ! Dépêche-toi ma petite fille, vite ! Regarde, tu es toute sale.

Marady observe sa grand-mère qui l’appelle et se précipite dans ses bras. Da reste seule au milieu de la pièce avec son chagrin.

Quelques jours plus tard, elle encaisse un nouveau coup dur lorsque sa sœur Phirom tombe malade. Extrêmement faible, minée par deux jours de diarrhée, elle ne mange plus, boit à peine, couchée en chien de fusil à même le carrelage, elle ne trouve de force que pour changer de côté. L’infirmière que Da est allée chercher dans les étages inférieurs du Building conseille du repos, des repas complets et rédige une liste de médicaments à prendre sans expliquer leur fonction, ni leur effet. Elle pique Phirom pour lui poser l’inévitable perfusion, cette poche de sérum qui donne aux ignorants l’illusion d’être soignés, à tel point qu’au moindre problème de santé la plupart le réclament comme un gage de sérieux, persuadés qu’un traitement par piqûre se révèle plus efficace que des cachets. L’effet est renforcé par les quelques dollars dont ils s’allègent au passage⁵².

Les filles de l’appartement encerclent solennellement Phirom sous perfusion ; dans le silence, Da sanglote en caressant le visage de sa cadette.

Quand l’orage du soir craque, elle s’assied près d’Aun Thom au bout du couloir. Ensemble elles regardent les déchirements du ciel, sans un mot.

[44](#). Ville balnéaire dans le sud du pays.

[45](#). L’avortement est légal au Cambodge durant les douze premières semaines (soit trois mois) de grossesse depuis octobre 1997, bien que le décret n’ait été publié qu’en 2002. D’après une étude démographique réalisée par le ministère du Plan en 2000, publiée en 2001, 5 % des Cambodgiennes âgées de 15 à 49 ans affirment avoir recouru, une ou plusieurs fois, à l’avortement, qu’elles soient citadines ou villageoises. Souvent elles y ont recours car elles n’utilisent pas de moyen de contraception. Un avortement coûte 20 à 30 dollars à l’hôpital selon l’avancée de la grossesse mais moins d’un tiers des avortements sont pratiqués au sein de l’institution publique. Selon une estimation de l’Organisation mondiale de la santé, 13 % des cas de mortalité maternelle sur la planète sont dus à des avortements qui se sont mal déroulés. Dans le cas du Cambodge, ce chiffre atteindrait les 25 %. La méthode d’avortement par dilatation et curetage, considérée comme la plus risquée, est la plus répandue dans le pays. Au regard de la société, l’avortement reste un sujet tabou dont les femmes parlent rarement, y compris à leurs intimes, d’autant qu’un des principes du bouddhisme est de “ ne pas attenter à la vie ”. Chaque femme est alors renvoyée à sa conscience (source : *Cambodge Soir*).

[46](#). Le Nouvel An khmer a lieu chaque année les 13, 14 et 15 avril.

[47](#). Les centres de rééducation sont des centres où sont envoyés essentiellement les drogués.

[48](#). Du « mâ glacé », nom donné à l’héroïne qui se présente sous forme de cristaux transparents. Cette drogue est de plus en plus consommée au Cambodge.

[49](#). A peine plus d’1,5 dollar.

[50](#). Takmao se situe à 12 km au sud de Phnom Penh et Kompong Cham à 120 km au nord-est de la capitale.

[51](#). De nombreuses prostituées sont appelées Srey Mav, « la fille à la peau noire », car souvent quand elles viennent de la campagne elles ont un teint de peau plus foncé, plus cuivré. Ce prénom courant leur permet également de rester anonymes.

[52](#). 30 000 riels la poche de sérum, soit autour de 6 dollars.

« La fleur des sacs de jute »

Pour payer le loyer de sa mère, subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de sa famille, Da décide d'aller travailler dans la journée, pour son propre compte. Chaque après-midi elle se rend dans le quartier de l'hôtel Bun Phav. Parce qu'il est un repère géographique facile dans la ville, cet hôtel du centre de Phnom Penh encadré de rues où les filles font le tapin sur les trottoirs ou dans des bordels à néons roses, a donné son nom au quartier des prostituées. A ces heures du jour, Da n'est pas assujettie à sa maquerelle. Elle se rend dans une maison de passe où le patron encaisse la moitié du prix contre la mise à disposition d'une chambre. Par crainte d'être reconnue et pour se sentir davantage en sécurité, elle évite d'attendre le client sur le trottoir. Ici les filles viennent quand elles veulent, le jour, la nuit : c'est 50-50. Le tarif de la passe, évidemment négociable, est nettement inférieur à celui fixé par sa maquerelle. Entre 5 000 et 10 000 riels. Parfois plus. A ce rythme infernal, Da ne fait qu'arrondir son salaire et s'en sort tout juste. Le soir venu, elle retourne arpenter le boulevard près de Chuk Tep. Elle n'a aucune marge de manœuvre lorsque le quotidien déraile...

Assise devant le miroir du salon, elle tâte sa paupière gauche auréolée de bleu et de mauve, entourée par ses compagnes de galère, toutes tirées du sommeil par la nouvelle de l'œil au beurre noir. Elles savent que Da est condamnée à chômer plusieurs jours, aucun client ne voudra d'elle dans cet état. Elles savent aussi que la maquerelle ne lui fera pas de cadeau. Line, la sœur de Sinourn, l'interroge sur ce qui s'est passé.

– Un client m'a frappée la nuit dernière, il m'a emmenée à la guest-house Dara. Il m'a demandé :

– Chérie, fais-moi une gâterie.

– Je ne sais pas faire ça.

– Hé, traînée, ne me complique pas la vie, ne m'oblige pas à t'échanger contre une autre !

Il a essayé de m'impressionner.

– Mais je ne sais pas faire !

– Fais-moi une gâterie !

– Je ne sais pas faire. Si tu veux, échange-moi.

– Espèce de traînée, tu ne vas pas me faire d'histoire quand même ?

– Non, si tu ne veux pas coucher avec moi, tu peux te faire rembourser.

– Rhabille-toi ! Je te ramène.

Une fois en bas, il m'a balancé un direct. Bing ! J'ai pensé qu'il ne fallait pas lui rendre son fric. Mais il gueulait sur les rabatteurs :

– Vous me rendez pas mon fric? Je vous bute fils de pute !

– Ne le remboursez pas, il m'a frappée !

– Quoi? Il a un flingue, il va nous péter les orteils !

Alors les racoleurs lui ont rendu vite fait. Tous des dégonflés ces fils de putain de rabatteurs. Il était bourré en plus.

– Un client soûl n’a plus sa tête.

– Mais pourquoi m’avoir choisie moi? J’étais tranquillement assise, je ne voulais pas monter mais le rabatteur m’a dit d’y aller sinon la maquerelle allait m’injurier. Un client soûl, ce n’est plus que le masque de l’ivrogne. Tarés de clients ! Ils croient qu’on en veut qu’à leur fric, alors on les supplie parce qu’ils font peur. On se donne entièrement. On leur confie notre corps. Ils peuvent nous pendre, nous étrangler, nous égorger, nous tuer dans la guest-house, si on meurt, ça n’intéresse personne. Si une fille veut partir, on l’en empêche de peur qu’elle ait volé son client. Elle ne sort que quand ils ont vérifié qu’il ne lui manque rien. Mais s’il vient de tuer quelqu’un, personne ne l’empêche de sortir, lui. Ma meilleure amie, c’est comme ça qu’ils lui ont brisé la nuque, dans une guest-house à Bœung Kâk.

– Il n’y aura rien d’écrit dans les journaux. Les hôtels tiennent à leur réputation. Quand quelqu’un meurt, on efface son nom du registre, le cadavre de la fille est incinéré et c’est fini.

– Ton amie est morte dans la guest-house rouge ?

– Oui, chambre numéro 8.

Da continue à se tâter la paupière.

– En rentrant ça allait mais pendant la nuit ça a enflé. Maintenant je n’ai plus de visage. Il m’a frappée là et ça enfle ici. Ça fait mal.

– Et encore, c’est rien ça, tu verras ce soir ce sera noir.

– Ça enfle déjà moins, mais ça devient bleu.

– Oui, comme un maquillage.

– Hé ! C’est fini pour moi... J’ai dit à la maquerelle quand j’étais furieuse contre elle : « Ne me frappez pas au visage! J’en ai besoin pour aller travailler », et voilà qu’un client me file un pain ! Maintenant je n’ai plus de visage ! Je n’ai plus qu’un œil... Ah! Ça fait mal.

L’assistance ricane. Avec le talent d’une conteuse chevronnée, Da poursuit le récit de différentes mésaventures personnelles. Outre les situations parfois rocambolesques qu’elle rapporte, elle refait les dialogues sans se départir de son humour et use d’un langage cru qui régale son auditoire. Il y a l’histoire de ce vieux vicelard qui puait l’alcool et qui l’a accusée de l’avoir volé pour l’empêcher de quitter la chambre. Si elle le recroise, elle lui fracasse sa tête, jure-t-elle... Il y a aussi ce client parti sans payer en prétextant qu’il allait chercher quelque chose à manger. Dix dollars de perdus ! Mais le souvenir d’un retour de Kep Thmey reste le plus épique :

– On était deux filles. Les clients nous avaient plantées là-bas. Alors qu’on passait devant la pagode, un type m’a tirée par le collier en toc que je portais et nous a dit :

– Si vous allez plus loin, vous allez rencontrer des *steav*.

– Il est fêlé ce mec ! Il a dû fumer du *mâ* pour raconter des conneries pareilles !

Les filles gloussent autour de Da.

Je voyais bien qu’il essayait de nous emmener vers la forêt.

– Mais où tu nous emmènes là?

– Traînées, je vous montre le bon chemin et vous ne voulez pas suivre. Vous voulez rencontrer les *steav*

?
– Mais y a personne ! On ne va quand même pas te suivre !

On l'a poussé, il a sorti un couteau, on s'est enfuies la peur au ventre. Dans notre course, j'ai trébuché et je suis tombée. Il essayait de nous rattraper. Et puis on a entendu trettrettrettrettrettrettrettrettrettrett (elle roule les r). Un vieux à moto arrivait alors je l'ai appelé à l'aide :

– Ôm ! Ôm ! Grand-oncle !

Mais quand il nous a vues, il a accéléré pour se tirer !

Les copines rient à gorge déployée.

– L'autre fille s'est aperçue que j'étais à terre. Elle a fait demi-tour, m'a aidée à me relever et on a filé en laissant nos chaussures sur place. Finalement on est montées dans une remorque pleine de légumes où il n'y avait pas de place pour s'asseoir. C'était très dur. Je ne veux plus aller à Kep Thmey, j'ai trop peur. En plus, les clients, eux, ils remontent dans leur voiture à toute vitesse, verrouillent les portières et ils se cassent !

Voyant l'œil de Da qui gonfle, Mab et Sinourn entreprennent de le soigner par un remède maison. Elles cassent du charbon pour faire cuire un œuf. Mab se poste devant le fourneau, ce récipient en terre cuite sous lequel on enfourne du charbon ou du bois et sur lequel repose la casserole avec un fond d'eau. Elle l'évente pour attiser le feu jusqu'à ce que l'eau boue.

– Tu sais Nourn, au village on ne trouve pas ce genre de charbon. A la campagne, quand il n'y a plus de bois à brûler, on brûle du chaume à la place mais avant que le repas soit prêt, on a le visage tout noir.

– Chez moi c'était tellement sec qu'il n'y avait pas de bois. On faisait cuire le riz avec des sacs en plastique qu'on enroulait et qu'on tressait entre eux. Et quand on n'en avait plus, on brûlait des bidons. On avait aussi le visage tout noir tellement ça faisait de fumée.

– Tu les ramassais sur la route les plastiques ?

– Non, mes neveux les ramassaient ici et là. Y en avait plein les bosquets.

– Quand je préparais du riz, ça enfumait partout, ma mère se plaignait : « Quelle bonne à rien ! Voilà une fille qui ne sait même pas faire cuire le riz. » Même les vêtements je ne savais pas les laver.

– Ici on cuit au charbon, c'est différent. Parfois c'est cramé ou trop collé, parfois pas assez.

– C'est bien quand même le charbon...

– Combien coûte un œuf ?

– 400 riels.

Mab le plonge dans la casserole et couvre. Quand il est bien cuit, elle le laisse refroidir un peu pour que la température soit supportable au toucher avant de le rouler patiemment sur l'œil poché de Da, de l'intérieur vers l'extérieur, sans appuyer.

– Da, tu sais, samedi dernier un vieux m'a emmenée coucher à la guest-house Stœung Meas. Il voulait qu'on fasse ça sans rien. Je lui ai dit que je ne le ferais pas. Il a insisté :

– Allez, accepte de baiser sans capote ! Si tu acceptes, je t'achète un téléphone et je te donne 100

dollars en plus.

– Non. Je ne veux pas le faire.

Alors il a sorti un flingue et a menacé de me tirer dessus.

– Vas-y, tire ! Je préfère mourir d'une seule balle que du sida!

Da, j'ai plein de problèmes comme ça tout le temps.

– Est-ce que tu as fait un test?

– Oui mais je n'ose pas aller le chercher. J'ai peur d'un mauvais résultat.

– Peur de quoi ? Il faut faire face à la vérité! Ceux qui ont le sida meurent, ceux qui n'ont pas le sida meurent aussi. On a dû faire la putain pour trouver de l'argent. Si on meurt du sida, tant pis si le village se moque de nous, on a dû se prostituer parce qu'on est pauvres, pour aider notre famille. Depuis combien de temps tu fais la putain?

– Ça fait cinq mois. Depuis, j'ai couché au moins quinze fois sans capote. Il y en a bien un sur les quinze qui est porteur du virus. Je suis sûre que j'ai été contaminée. Mais peu importe, je ne serai pas seule à mourir, on sera deux. Et je mourrai dignement, j'ai nourri ma famille, ma mère épileptique à la maison. Ce qui compte c'est que je travaille pour les aider. C'est ça la dignité.

– Deux-trois fois j'avais fait des tests moi aussi. Avant la naissance de ma fille, tout allait bien. Quand elle est née, elle était malade. Le médecin a demandé une prise de sang, c'est comme ça que j'ai appris que j'étais séropositive. Je n'ai pas peur, je regarde la vérité en face.

– Tu couches sans capote avec des étrangers ?

– C'est arrivé deux, trois fois. Ces salauds de Blancs n'ont pas peur de mourir. Coucher sans capote ! Les deux qui ont couché avec Môm et avec toi ont aussi couché avec moi, ceux qui vont au Chrystal à 10 dollars la piaule. Je l'ai fait avec eux sans capote. Je les ai prévenus mais ils m'ont dit qu'ils avaient des médicaments pour bloquer le virus.

– Ils ont dit ça ?

– Oui.

– Ils ont des médicaments pour eux, s'insurge Mab, ils ont de l'argent pour les acheter, pas nous. Regarde Phirom, elle n'a que des médicaments pour retarder, ça n'arrête rien. Toi avec quel argent t'en achèterais, t'as même pas de quoi nourrir ta fille !

– Avant de prendre une fille, ils demandent d'abord si elle accepte de coucher sans capote.

– J'ai entendu dire que le sida vient des singes. Et aussi qu'il a été transmis par les soldats de l'Untac ⁵³. Nos femmes khmères cuisinaient pour eux, ils ont couché avec elles, ils leur ont transmis le sida puis ils sont rentrés chez eux.

– J'ai entendu parler des hommes de l'Untac dans le camp de réfugiés mais je n'en ai jamais vus.

– Pour l'argent nous sommes prêtes à souffrir et à nous abaisser.

– Tu as raison. Avec l'argent on peut ordonner à ta tête ce qu'on veut.

– Il y a des choses qu'on ne devrait pas faire et qu'on fait quand même parce qu'on est des femmes de

mauvaise vie. Si on réfléchit bien, les pauvres s'appauvrissent et les riches s'enrichissent. Les hommes sont mauvais à cause de l'argent.

– C'est parce que notre société est corrompue.

Compte tenu de son état, Da n'envisage pas d'aller faire les cent pas sur les trottoirs de Phnom Penh. Elle se prépare donc à passer quelques jours derrière la gare, auprès de sa mère et de sa fille. Elle emmène sa sœur Phirom afin qu'elle se repose et se soigne elle aussi. Malgré des moments de tension et des repas frugaux, la famille se ressoude, Da se rapproche de sa fille et sent une douce complicité partagée avec Phirom. Sa mère continue à pester contre le manque d'argent et à en rendre son aînée responsable mais ces réprimandes inutiles n'ont pas prise sur Da.

En quelques jours, le bleu de l'œil s'estompe. Dès qu'il passe au jaune et que Da sait pouvoir le cacher sous le maquillage, elle se prépare à rentrer au Building. Dans l'étroit cabanon de sa mère, elle s'installe pour un dernier repassage avant le départ. Le linge propre a séché toute la matinée au soleil, il ne reste qu'à passer un coup dessus. Elle prépare le fer à repasser, un fer à l'ancienne qu'il faut fourrer de braises. Elle le pose en attente sur une assiette retournée, étend un tissu sur le plancher puis attaque le linge entassé à sa gauche. Elle lisse l'un de ses tee-shirts, trempe la main dans une bassine derrière elle pour jeter quelques gouttes d'eau sur le vêtement et glisse le fer.

Quand Phirom s'éveille, Da lui demande ce qu'elle a fait pendant les six années où elle a disparu. Phirom lui résume brièvement sa vie de prostituée à Svay Sisophon ⁵⁴. Ses yeux se ferment comme si elle allait s'endormir pendant son propre récit, comme si son corps n'avait pas l'énergie de suivre son propre débit de paroles. Là-bas, les habitants l'appelaient « la fleur des sacs de jute », comme toutes les prostituées qui couchaient entre quatre piquets reliés par des sacs de jute. Au sol, pas de natte ni de couverture, encore et toujours un sac de jute et une bougie vacillante indiquant que la fille est libre.

– Mais ça faisait des « chambres » tout près les unes des autres ! Comment vous faisiez la passe ?

– On demandait au client d'éteindre la bougie parce que s'il n'éteignait pas, les gens regardaient par-dessus les sacs, raconte Phirom en imitant à deux mains le geste de leur indiscretion.

Les clients baisaient les prostituées à ciel ouvert. Leur hantise à elles, c'étaient surtout les pluies qui les empêchaient de travailler et les obligeaient à s'abriter dans la pagode voisine : au tarif de 1 000 à 2 000 riels la passe, elles ne mangeaient pas si elles n'avaient pas de clients. Les hommes qu'elles contentaient étaient pour la plupart des Cambodgiens de la région. Parfois des passeurs chargés d'une « commande » venaient les chercher pour les conduire à Aranya Prathet ⁵⁵, de l'autre côté de la frontière, auprès de clients thaïlandais qui eux payaient autour de 300 bahts ⁵⁶ la passe.

– C'est à Aragn que j'ai appris à fumer le *mâ* et que j'ai attrapé le sida.

– Moi, je te croyais morte, tu avais disparu depuis tant d'années. C'est parce que tu étais presque morte que tu es rentrée, pour que la mère et moi t'aidions...

Phirom acquiesce en silence. Da la trouve si fatiguée, si fragile.

⁵³.L'Untac est le sigle anglais qui correspond en français à l'Autorité provisoire des Nations unies au Cambodge, nom de la mission des Nations unies imposée par les accords signés en 1991 à Paris pour un règlement politique global du conflit cambodgien. Plus de 20 000 étrangers assistés par 67 000 Cambodgiens ont eu pour fonction pendant deux ans de superviser le cessez-le-feu, de vérifier le retrait des forces étrangères du territoire cambodgien, de démilitariser le pays, de créer un environnement politique neutre, de reconstruire des infrastructures et des équipements de base, d'organiser le rapatriement et la réintégration des réfugiés, d'organiser des élections libres, de veiller à l'intégrité territoriale du Cambodge et au respect de sa souveraineté.

⁵⁴.Ville du nord-ouest du pays située à une cinquantaine de kilomètres de la frontière thaïlandaise et de la ville de Poïpet, important poste de

passage entre les deux pays.

[55](#). La ville d'Aranya Prathet, dite « Aragn », se situe au niveau de Poïpet côté thaïlandais.

[56](#). Aujourd'hui ça ferait autour de 7 dollars.

« La chair et le sang donnés aux tigres »

Assises par terre dans le couloir, Da et Aun Tauch partagent un sachet de fruits, une variété de raisin nain acide et pimenté. Da cogite et questionne tout haut parce qu'elle ne trouve pas de réponse simple.

– Comment en est-on arrivées là? Est-ce que c'est la société ? La pauvreté ? La guerre ? La faute à qui? J'emprunte 100 dollars à la patronne, je dois rembourser 200 ou 300, intérêts compris.

– Si tu ne comprends pas... demande à la patronne d'éclairer tout ça devant un tribunal !

– Quel tribunal ? Même les chefs khmers rouges n'ont pas encore été jugés. Ils marchent à gauche, à droite, libres comme l'air, ils habitent des villas, ils ont le dernier modèle de voiture, ils ont des millions à dépenser ! Regarde, aujourd'hui, il y a des ONG de toutes sortes, par centaines, mais les putains sont de plus en plus jeunes, de plus en plus nombreuses. Je ne sais pas comment, ni d'où elles arrivent, mais elles viennent!

– Ça, des filles, il y en a un paquet! réagit Dy depuis le salon.

Fuuuuit, fuuuuit. La liasse de dollars et de riels file entre ses mains comme les cartes dans celles d'un joueur : les billets glissent et claquent, Dy compte et recompte.

– Au Building, hof ! Elles sont peut-être 300. Le soir, rien qu'à Chuk Tep elles sont presque 100 déjà. Et il y a celles qui travaillent sur place au Building ou dans les autres endroits que je ne connais pas. C'est sûr, elles sont vraiment nombreuses.

Les doigts habiles et souples plient la liasse et la tapotent sur la paume de la main comme s'il s'apprêtait à placer des jetons sur le tapis de la roulette.

Dy est l'homme de main de la maquerelle : il surveille les filles, les engueule, les remet à leur place, les propose aux clients, encaisse l'argent parfois directement, recense les passes, prend ses commissions. Il connaît sur le bout des doigts l'économie de la maison. Il tient d'ailleurs les comptes dans un petit carnet qu'il cache dans la cuisine, dans un recoin noir de suie de la fausse cheminée. Il n'ose pas garder sur lui ce précieux registre parce que si des policiers l'arrêtent avec ces comptes-là, « c'est du lourd » comme il dit.

Da s'est endormie sur un sac Alain Delon, lequel n'est pas connu comme acteur au Cambodge mais simplement comme marque de cigarettes. Aun Tauch s'est volatilisée après le grignotage. Dy profite de ce moment de solitude pour remplir les tableaux de son carnet à partir des notes prises la veille à Chuk Tep sur des bouts de papier. Sur chaque page, il inscrit quotidiennement la date, le nom des prostituées, leur nombre de passes et leurs « gains ». Il tient avec application des lignes, des colonnes, des totaux. « Hier soir Srey Mav a fait deux passes. Première passe : 10 dollars. Je lui donne 5 000 riels pour ses frais. Deuxième passe, 9 dollars. Aun Thom, deux passes. Première passe, 10 dollars. Je lui rends 5 000 pour ses frais. Deuxième passe, 10 dollars. Phoan, un coup, 5 dollars. J'en retiens 2,5. Nourn, deux passes. Première passe, 10 dollars. Je lui rends aussi 5 000. Deuxième passe, 8 dollars. Da, un coup, 8 dollars. Je retiens 3,5 dollars. Môm, invendue. » Dy vérifie une dernière fois ses calculs avant de fermer son carnet. Il brûle ses papiers annotés et repose le registre dans son abri secret en cuisine. En sortant, il porte dans ses bras un vieux carton.

« 2, 4, 6, 8, 10, 12, 13. Actuellement la maquerelle a treize filles qui travaillent pour elle. » Dy étale devant lui, bien en ligne, ses poupées cassées tout en jambes roses, bras perdus, minijupe et chevelures sauvages blonde, orange ou brune qu'il vient d'exhumer de la boîte. « Si elles sortent toutes, en une nuit

elles rapportent 130 dollars. Certains jours dix filles seulement sont prises et trois restent invendues. Elle ne gagne que 100 dollars. En un mois, ça peut lui rapporter 3 000 dollars. Les salaires des filles, je les estime à environ 1 000 dollars en tout par mois. Les dépenses comme... la protection policière, l'eau, l'électricité, la nourriture et le reste, ça revient à environ 500 dollars. Un patron qui connaît son métier, en un mois il peut gagner 1 500 dollars. C'est vraiment le métier le plus facile au monde maquereau ! Même quelqu'un qui n'a pas de capital peut se lancer. Il suffit d'emprunter l'argent au prêteur pour payer les salaires des filles : pour 100 dollars, on paye 10 dollars d'intérêts ⁵⁷. En onze jours l'emprunt est remboursé. Chaque nuit, le prêteur vient chercher l'argent des remboursements sur place, en face de Chuk Tep, c'est facile. Sur le mois, il t'en reste encore 19 à encaisser...

Rabatteur, c'est autre chose. »

Da s'éveille aux rires d'Aun Tauch et Mab qui entrent en trombes virevoltantes dans l'appartement. La lumière tombe, il est temps de se préparer : les filles se sapent comme des reines de la nuit, entament leur maquillage et se coiffent en abreuvant Dy de sarcasmes envieux parce qu'il n'est pas contraint à s'apprêter.

– Tous les soirs le travail est très difficile, plaide-t-il.

Elles ricanent mais ne répliquent pas.

– J'ai peur que les flics m'arrêtent alors je dois avoir l'œil vif. Pour trouver les clients aussi. Quand les clients s'arrêtent je me précipite pour mettre mes filles en valeur en disant qu'il y en a des nouvelles tout juste arrivées de la rizière.

– Ah ! Les crabes noirs des rizières..., ironise Aun Tauch.

– C'est pour les convaincre... Chaque fille c'est 10 dollars. Je prends une commission d'1 dollar. Actuellement je gère quatre ou cinq filles. Si elles couchent toutes, ça me rapporte 4-5 dollars. Parfois elles se disputent avec les patrons et refusent d'aller coucher alors je n'en place qu'une ou deux, c'est tout. Un ou deux dollars de commission. Juste de quoi manger et prendre un *motodop* aller-retour. Au petit déjeuner je n'ai rien dans l'assiette.

Dy entame alors un long monologue que les filles écoutent, l'air de rien.

– Les filles couchent une fois par nuit, elles ne travaillent que la nuit. Mais y a d'autres patrons qui font travailler leurs filles jour et nuit. Celles-ci, même pour la nuit parfois elles ne veulent pas travailler. Mon ancien patron, Oooooohh ! Il était très cruel. Il nourrissait plus de garçons que de filles pour qu'ils les aplatissent, pour qu'ils les matent. Si une fille osait prendre rendez-vous avec son fiancé ou refusait de suivre un client, les mecs la passaient à tabac. Même si elle reconnaissait avoir commis une faute, ils continuaient à la frapper. Quand elle refusait d'admettre, ils la battaient jusqu'à l'évanouissement, avec tout ce qui leur tombait sous la main : un bâton, du fil électrique... Par exemple une barre de bois aux angles bien carrés parce que ça fait plus mal. Ils tapaient partout, même au visage. Parfois ils électrocutaient. Quand elles prenaient un coup de jus, elles pouvaient bondir jusqu'à trois mètres ! Après, ils l'emmenaient à l'hôpital, payaient les frais médicaux, allaient la rechercher soignée et la tabassait de nouveau une fois sortie jusqu'à ce qu'elle reconnaisse ses torts. C'est très cruel. Mais le fait que les maquereaux imposent une loi si dure c'est pas si mal, ça met fin à toute corruption dans la maison. Ça sert de leçon. On ne peut pas trahir dans ce milieu-là. Si la fille vole, on la bat. Du coup tout le monde marche droit. Si tu laisses 100 dollars sur la table, personne n'y touche parce qu'on trouve toujours qui a volé.

« Autrefois, je battais les filles mais maintenant je ne sais plus les frapper. Pourtant parfois elles me poussent à bout, elles veulent même me défoncer la tête. Avant de quitter ma maison, je pensais que le

plus fort, le plus terrible, était forcément celui qui avait le pouvoir. Je suis parti à 18 ans. Je m'apprêtais à entrer à l'université. J'avais beaucoup d'amis, on sortait la nuit. Je suis devenu mauvais petit à petit. Mon père m'a engueulé. Un général, ça aime l'ordre. J'ai volé 10 000 dollars à ma mère et une bagnole et je me suis barré en Thaïlande quatre ou cinq mois. Je suis revenu à Phnom Penh mais au bout de deux, trois mois, je n'avais plus un rond. Mon père a envoyé ses gardes du corps à ma recherche. Quand ils ont tenté de me choper, je me suis réfugié dans le dédale du Building, ils n'ont pas pris le risque de m'y poursuivre.

« Alors j'ai fait tous les métiers pour gagner de l'argent, j'ai même travaillé sur des chantiers. Je n'ai rien demandé à mes amis, j'avais peur qu'ils me traitent de vaurien. Avant j'avais des paquets de fric, aujourd'hui je vis avec ce que j'ai. Je sais ce qu'est la rue, la vie des pauvres. Quand je vivais chez mes parents, je ne savais pas combien les pauvres souffraient. Maintenant je sais que quand on est pauvre, on est l'objet de tous les mépris, on nous traite de vagabond. Je n'en veux à personne parce que je ne vauds rien. C'est moi qui ai commis des erreurs. Je continue à ne pas vouloir rentrer, j'ai honte. La vie va bien quand on a de l'argent. Quand on n'en a pas, c'est dur. Quand j'avais de l'argent, personne n'osait me mépriser, maintenant que je n'en ai plus, même les prostituées me méprisent.

« Je n'ose pas les frapper, je ne veux pas. Finalement nous sommes tous des pauvres, des misérables, ça ne sert à rien qu'on se bagarre, qu'on s'entre-tue. Ça n'a pas de sens. Si je leur fais du mal, moi aussi je souffre. Si elles pensent qu'en m'insultant elles gagnent, elles n'ont qu'à le faire. Quand j'étais dans les *bang thom*⁵⁸, je chopais les filles, je tirais sur les gens. Je suis jeune mais je crois que j'ai traversé beaucoup de choses.

Aun Tauch n'y tient plus :

– A'Dy, où il est ce patron qui tabasse les filles ? Pourquoi est-il si cruel?

– Il a arrêté.

– Pourquoi tu mens ? Les patrons des *bang thom* n'ont pas changé! Ils ont sale réputation mais ils sévissent toujours.

– Toi, t'es comme ton patron, crie Da, tu n'as aucun respect pour les droits des autres !

– Celui qui a la main qui traîne, on l'attrape, on le frappe. Le patron n'abolit pas tes droits. Il te laisse te promener mais tu dois travailler et rapporter de l'argent. Si tu ne rapportes pas d'argent parce que tu vas te promener et si tu ne rembourses pas, il te bat. Mais on ne frappe jamais les gens qui n'ont pas commis de faute⁵⁹.

Aun Tauch s'insurge :

– Mais si on aime vraiment un mec, on ne peut même pas demander à sortir de temps en temps?

– Je ne sais pas. Si ton copain est sincère, pourquoi il ne paye pas? S'il n'a pas d'argent, l'amour sincère bouffera des coups de bâton. Tu manges des choux au vinaigre toi ! Vous autres, vous empruntez 400-500 dollars, c'est facile, mais quand il faut rembourser vous rechignez à travailler !

– Quand on est endettées, c'est sûr, on doit travailler pour rembourser, personne n'a jamais dit le contraire. Mais si tu nous forces, c'est difficile. C'est pas les patrons qui vont coucher avec les clients.

Dy reste inébranlable :

– On me donne des ordres, je les exécute.

– Mais on travaille tous les soirs !

– Si tu veux savoir pourquoi le patron réagit comme ça, va lui demander.

– Pourquoi tu soutiens le patron?

– Que je le soutienne ou pas, c'est pas la question. Moi je surveille les filles. C'est les règles. On me demande de frapper, je frappe. Moi aussi je mange le riz du patron. Je suis un esclave comme vous autres.

– Tu ne peux plus frapper les gens comme avant, maintenant il y a des organisations de défense des droits de l'homme. Les filles ont le droit de porter plainte.

– Dès qu'on discute, vous parlez de défense des droits de l'homme !

– Ben oui !

– Ben oui mais elles sont pas là les organisations quand vous empruntez de l'argent. Chaque fois que vous empruntez, vous vous engagez à rembourser mais là vous faites des manières. Vous êtes des perverses.

– Je ne suis pas une perverse !

– Si t'es pas perverse, je ne sais pas qui l'est ! C'est ce que j'observe tous les jours. Espèce de mort subite ! Personne ne vous prêtera 400 ou 500 dollars sans intérêts surtout que c'est les intérêts qui rapportent.

– Même si on emprunte, on emprunte pour nos parents.

– Tu empruntes pour qui tu veux mais tu rembourses, c'est tout. C'est ça le contrat.

Aun Tauch a vite fait ses calculs. Agacée, elle tresse les cheveux de Da à toute vitesse. Dy s'efforce de la rendre seule responsable de l'engrenage dans lequel elle a été entraînée. Pour lui l'équation est simple, si elle travaillait suffisamment elle n'aurait plus de dettes. Il s'embarque dans une vaste démonstration défendant bec et ongles la logique du patron maquereau, quitte à argumenter que la politique du passage à tabac n'est destinée qu'au bien de la prostituée, pour lui éviter de s'endetter démesurément.

– Maintenant que vous avez une gentille patronne, il faut vous efforcer de travailler.

Sans se concerter, les filles font front commun face au rabatteur.

– Quoi ? ! T'as déjà vu une maquerelle avec du cœur ? Je lui dois 100 dollars mais elle m'en réclame 500. Elle veut que je sois pute à vie !

– Les patrons sucent ton sang et ta sueur, constate calmement Aun Tauch.

– T'inquiète pas, il y aura bien un jour où ils le paieront..., prédit Da.

– Vous voulez toutes la quitter alors qu'au pire elle vous injurie et c'est terminé. De temps en temps quand elle ne peut plus se retenir, elle frappe, ça déborde. Mais vous croyez que les autres patrons du Building sont gentils? Regardez leurs filles en bas, vous croyez qu'elles travaillent jour et nuit sans qu'on les frappe ?

– Ça, confirme Aun Thom, les patrons en bas frappent avec tout ce qui leur tombe sous la main, même avec leurs pompes ! Et faut pas qu'une larme coule sinon c'est pire!

Da les contredit en ajustant ses tresses, d'une voix froide, tranchante comme une lame :

– Maintenant les patrons ne frappent plus, ils nous appâtent avec du *mâ*. Toutes les filles qui font le tapin fument du *mâ*. Si une fille commence à fumer, il...

– C'est ton fric, pas le sien ! s'emporte Dy sur la défensive.

– On travaille dur pour du *mâ*...

– Ça veut dire que tu l'as déjà fait. Tu sais que c'est facile d'être droguée.

– Etre droguée n'est pas « facile ». Mais quand tu es en manque, même la passe à 5 000 riels tu la fais.

– Là t'es vraiment pas chère ! Tu vau moins que rien. Tout ça pour une pilule de *mâ*... Quand il s'agit d'aller coucher pour 10 dollars vous voulez pas y aller, mais une passe à 5 000 riels pour une pilule de *mâ*, là vous travaillez ! Pourquoi on est obligé de verser des flots d'injures sur votre tête pour que vous y alliez? Avec les patrons d'en bas, faut être à 16 heures dehors.

– Les filles d'en bas, elles ont de plus gros salaires, proteste Mab. Elles gagnent 100 dollars, nous c'est 80.

– Tu parles, 100 dollars, c'est rien!

– En plus elles sont toutes droguées au *mâ*, ajoute Da. Mais avec quel argent elles se le payent?

Dy baisse les yeux et se concentre sur ses mains. Acculé, il se rend compte qu'il va contredire les propos qu'il tenait quelques minutes plus tôt.

– C'est le patron qui fournit le *mâ*... L'astuce des patrons c'est de prêter l'argent à chaque fille pour qu'elle se noie. Elle reste le temps qu'il faut pour rembourser, cinq ou six mois. Si elle sort avec un mec, c'est encore plus long. Et si elle emprunte encore, il lui devient impossible de quitter le patron. Parfois il faut toute une vie pour rembourser.

La voix de Da vibre d'amertume :

– Quand tu fumes du *mâ*, qui en tire les intérêts ? C'est toujours le patron.

– C'est parce que la fille est droguée, rétorque Dy. Toutes ici sont des droguées.

Aun Tauch se rebiffe contre le rabatteur dans l'indifférence générale. Elle refuse de s'entendre traiter de droguée mais ses compagnes estiment le combat inutile. Mab essaye de mettre fin à leur dispute en rangeant le fard à joues pour manifester son désir de partir. Dy continue à s'offusquer, Aun Tauch se rebelle encore, les deux langues de vipère s'emportent dans une scène digne d'un match de ping-pong. Mab s'impatiente, elle s'apprête à intervenir quand Da la coupe dans son élan d'une manière aussi radicale que spontanée. Elle se lève brusquement et lance à la cantonade comme un Khmer rouge à ceux qu'il veut rééduquer :

– Vous manquez d'être forgés⁶⁰ !

Et elle sort dans un éclat de rire.

Nuit « planche à découper ». Une de plus.

⁵⁷.Les prêts sont pratiqués à des taux usuriers, les prêteurs attendent le plus souvent que les prêts leur soient remboursés au jour le jour. La durée du remboursement dépend évidemment du taux.

⁵⁸.Une bande de voyous, un gang.

⁵⁹.Les bourreaux du régime khmer rouge tiennent souvent ce raisonnement (« Je ne sais pas pourquoi on te frappe mais si on te frappe

c'est que tu as commis une faute »). Dy n'a pas vécu cette période, il est trop jeune, pourtant il adopte le même type d'argument, lequel entre aussi en résonance avec l'idée du karma dans le bouddhisme (on a pu commettre une faute dans une vie antérieure). L'expression participe de l'entreprise de culpabilisation des prostituées.

[60](#).L'expression, employée sous le régime des Khmers rouges, fait allusion à leurs méthodes pour « forger » la population à leur idéologie, par exemple en imposant un travail pénible dans des conditions de vie très dures (rythme de travail insoutenable, repas insuffisants, épuisement).

« *Le poisson chdaor mange ses propres petits* »

Line, la sœur de Sinourn, elle aussi prostituée, arrive à l'appartement en quête de *mâ*. Elle cherche sa cadette pour lui emprunter de quoi s'acheter un cachet. Or Sinourn est absente. Line s'installe alors un petit feu de cuisson sur le balcon, récupère deux bouteilles-filtres à *mâ* encore pleines d'eau et de bouts de pailles et se lance dans une longue et patiente opération de petit chimiste. Elle découpe un fond de canette qu'elle utilise comme une casserole, le pose sur le feu puis y verse, par petites doses, l'eau restant dans les bouteilles. Elle récupère « la merde » du *mâ*. L'évaporation de l'eau lui permet de recueillir quelques poussières rouges, des cendres de *mâ*, qu'elle réserve, fond de canette après fond de canette, pour ensuite les fumer. Elle passe ainsi plusieurs heures, accroupie à son fourneau de fortune, asservie à cette poudre de riz rouge. Da la contemple en chantant sur l'air d'un karaoké voisin « *L'amour sans fin* ».

Ta poitrine qui me réchauffe,

où est-elle passée ?

Ton bras sur lequel j'ai l'habitude de poser ma tête,

qu'il me revienne vite.

Mon amour n'oublie pas tes promesses...

A chaque battement de cœur je t'attends amour,

je ne veux rien d'autre que te voir revenir,

revoir ton visage avant que mes yeux se ferment.

Les battements de mon cœur appellent ton retour,

ces larmes qui coulent sur mes joues appellent ton

retour,

cet amour qui ne devrait pas finir.

Mon cœur m'entends-tu ?

Ces larmes sur mes joues appellent ton retour,

revoir ton visage avant de partir au loin.

J'ai besoin de toi mon amour.

« Le *mâ* coûte maintenant 7 000 riels la pilule, maugrée Line. Je n'ai plus de quoi l'acheter. Je raffine les déchets de *mâ* pour fumer. Je suis tombée si bas, vaurienne ! » Da ne supporte plus de la regarder, elle décampe pour s'isoler dans la chambre sombre.

Dans le couloir, pendant que Dy dort, Mab installée à son côté glisse ses jambes par-dessus celles du racoleur et lui caresse les cheveux délicatement. Elle se retient de rigoler pendant que sa main s'approche prudemment de la poche du pantalon et qu'elle s'amuse à piquer le portefeuille de son rabatteur. Doucement, la jeune femme se retire dans une pièce tranquille de l'appartement pour fouiller son trésor. Elle est plutôt déçue par ses découvertes.

– Y a 100 riels, c'est tout?

– C'est le portefeuille d'A'Dy? interroge Aun Tauch.

– Oui, je l'ai volé mais il n'y a que des photos de Yourn.

Aun Tauch ne cache pas sa surprise. Celle dont Dy se proclamait amoureux il n'y a pas si longtemps c'était Ksav, bien que ses sentiments n'aient jamais paru réciproques. Heureusement qu'il a renoncé, Aun Tauch trouvait cette fille changeante. « Il lui lavait même ses culottes à cette vulgaire ! », persifle-t-elle auprès de Mab. Toutes deux lui préfèrent Yourn la Viet, elle travaille elle aussi pour la maquerele mais habite un étage inférieur. De la même façon que la majorité des prostituées cambodgiennes venant de la campagne sont appelées Srey Mav, la majorité des filles d'origine vietnamienne sont appelées Yourn. Celle-ci dont parlent Mab et Aun Tauch est orpheline. Sa mère, une ancienne prostituée contaminée par le sida, est morte. Son père, lui, s'est pendu. Elle s'occupe désormais de sa petite sœur en passe de devenir elle aussi une fille des trottoirs.

Dy entre en trombe.

– Mais c'est mon portefeuille ! T'as pas à le fouiller !

– Qu'est-ce qui te dérange ? Que j'ai vu les photos de Yourn ?

Yourn sur une balançoire, Yourn dans une boutique, Yourn au studio photo... Dy récupère son bien, agacé. Mab qui ne se prive jamais d'un commentaire lui dit qu'elle la trouve pas mal sa nouvelle petite amie.

– Tu n'as plus qu'à la présenter à tes parents, Dy !

Le rabatteur, flatté, sourit.

Dans l'obscurité de la chambre-refuge, à la manière d'une adolescente qui s'isole dans ses rêves, Da écoute la radio d'où s'échappe une voix de femme romantique. Elle se laisse porter par la mélancolie des paroles, fourre son visage dans ses mains. Elle a conscience que le manque de *mâ* la rend amorphe, l'excitation chimique qui la dopait s'est évanouie mais il lui est impossible de faire autrement, le prix de la pilule a explosé, elle n'a plus les moyens de se la payer. Se ressaisissant, elle zappe sur les informations pour oublier sa tristesse puis tourne, fascinée, le bouton. Elle s'arrête sur un rap khmer au rythme mou dont les paroles l'amuse. « *C'que j'suis soûl... C'que j'suis soûl... Je chante parc' que j'suis saoul, parc' que j'suis soûl. D'où viens-je ?* », interroge le chanteur. « Du Cambodge ! », l'informe Da comme s'il se tenait devant elle. La chanson n'en finit pas et plus elle se concentre sur le son, plus elle se renfrogne. Un grésillement lui chatouille l'oreille. Elle zappe de nouveau pour vérifier qu'elle ne rêve pas. Non, décidément, il est bien là ce grésillement... Pour réparer, elle ne voit qu'une solution : tout démonter.

Môm rentre à ce moment-là, en réclamant à Aun Tauch un « grattage », *kaos khial* ⁶¹, avec le baume du tigre qu'elle a emprunté. Aun Tauch la suit sous la fenêtre, dans une reposante lumière blanc-bleu. Môm s'allonge sur le ventre, relève son haut pour que son amie puisse étaler la pommade sur le dos. Aun Tauch passe et repasse avec le capuchon en métal du baume qui fait sur la peau le bruit d'une spatule à enduit contre un mur. Après le dos, le haut des épaules. Cette technique est réputée évacuer certains types de fièvres. Elle gratte en arêtes le long de la colonne vertébrale. Môm gémit des « Ouille ! Ouille ! ». Imperturbable, Aun Tauch continue à la racler vigoureusement jusqu'à obtenir des traces rouges semblables à de longs suçons. Môm plaisante en grimaçant durant tout le frottement.

Pendant ce temps, Da ouvre le poste, démantibule sa carcasse et l'inspecte, tournevis en main, assise en tailleur contre le mur avec quelques restes de radio étalés à ses pieds. Elle observe le circuit intégré et guide un visiteur imaginaire dans les méandres de fils et de bobines. « On dirait une ville. Ça c'est le marché central, indique-t-elle en pointant la partie la plus grosse et ronde de la radio. Ça c'est la chaîne de télévision TV3. Ce qui est haut, là, les cylindres bleus et noirs, ce sont les maisons des riches, les plus petits, ce sont les cabanes des pauvres. Ça c'est la gare, les trains rentrent ici. Ça c'est le lac Bœung Kâk », assure-t-elle en désignant un trou de haut-parleur. Du squat au pied du Building blanc monte l'écho de l'arrestation d'un voleur qui la laisse impassible. « Ma maison est tout près, sur le lac, je la loue 8 dollars par mois. Quand je n'arrive pas à dormir chez la patronne parce qu'on se dispute, je vais dormir chez moi. Mon mec venait de temps en temps, se souvient-elle en fronçant les sourcils. Chaque fois qu'il était en manque de *mâ*, il me frappait. Un jour, il m'a trop battue, je ne pouvais plus le supporter, je lui ai donné un coup de couteau. Il valait mieux qu'il s'en aille. »

Ne pense plus à ça, Da, se dit-elle. Ne pense plus à l'amour. Aujourd'hui, ce qu'il faut c'est juste travailler pour payer le loyer. Je voudrais travailler à l'usine mais comment travailler à l'usine quand rien que pour une radio je ne suis pas foutue de faire autre chose que de la démonter? J'ai réparé jusqu'à ce que ça ne remarque plus. En me prostituant aujourd'hui, j'ai un salaire. C'est pas mal 80 dollars, un instituteur n'en gagne que 30. Chaque soir quand je vais au boulot je rêve qu'un riche ait pitié de moi, qu'il fasse de moi une grande dame avec des bonnes de droite et de gauche. Ne te projette pas si loin Da, essaye de survivre au jour le jour. On se bat juste pour survivre.

Sur ce, Da va fouiller dans la cuisine pour y dégouter un sac dans lequel elle fourre les pièces éparses de sa radio en se promettant de bientôt la réparer vraiment. Aun Tauch la rejoint sur le balcon, s'accroche à la rambarde comme une détenue aux grilles de sa geôle. Elle a vécu les mêmes déceptions sentimentales que Da, la même solitude.

– L'amour te fait vomir du sang, constate Aun Tauch, il brise le cœur, il rend les gens fous.

– Quand tu as faim, tout est bon, quand tu aimes, tout est beau. Au début quand on aime on se susurre des « chéri » moelleux jusqu'à l'os. Je ne comprends pas l'être humain. Pour aimer, il met du temps mais pour détester, ça lui prend une fraction de seconde. Quand on a un seul enfant, ça va encore. Quand on a un deuxième enfant, on demande :

– Chéri, pourquoi le ciel est si gris ?

– Idiote! répond le mari, t'as déjà deux enfants. Tu ne sais pas que le ciel annonce l'orage ?

Quand un mari dit des choses pareilles, ça veut dire qu'il en a marre. Il part chercher une femme plus jeune. Quand les hommes nous aiment, ils passent beaucoup de temps auprès de nous, quand ils nous quittent, c'est en un clin d'œil.

– Il y a des hommes bons et des hommes mauvais, ils sont nés comme ça. Si on pouvait remonter le temps, je voudrais qu'il avance très doucement. Si ce soleil qui se couche pouvait revenir en arrière et rayonner encore, ça me ferait le plus grand bien : je pourrais peut-être me reconstruire.

– Un tissu noir, tu ne peux pas le teindre en blanc. L'or qui tombe dans la boue, quand tu le ramasses c'est toujours de l'or pur. Toi si tu tombes dans la merde, personne ne te ramasse, l'eau ne te lavera pas. Moi aussi j'ai envie de construire une histoire d'amour mais je n'y arrive pas. En fait je n'ai jamais su ce qu'était l'amour.

Aun Tauch sourit. Elle, depuis peu, ressent ces picotements du cœur et du ventre, ces frissons de fièvre à l'arrivée de l'être aimé, l'espoir qui fortifie. Ce soir elle a rendez-vous avec Khœun, il l'emmène

dîner. L'ancien dealer de *mâ* qui prétend s'être reconverti dans le transport routier passe à son offensive de séducteur, elle est déjà conquise... Elle se lève pour aller se préparer.

Mab poudre avec soin le visage de Da pendant qu'Aun Thom se lime les ongles et que Môm s'habille.

– En vérité, quand on se maquille, quand on se fait belles tous les jours, on se ment à soi-même, c'est nous qui aimons la poudre et non la poudre qui nous aime.

– C'est juste, Mab, si on se fait belles pour aller chercher de l'argent tous les soirs, qu'on se retrouve noyées au milieu de la foule, on doit affronter les regards, on doit assumer la vérité, on peut mentir aux autres, mais pas à soi-même.

Da coupe la parole à Aun Thom :

– Assez parlé! Allons mentir pour l'argent. Dépêchons ! Les clients m'attendent.

L'orage du soir force le ciel puis s'exile.

Nuit trottoir.

Le lendemain après-midi, Da dort encore sous le miroir du salon lorsqu'au seuil de l'appartement apparaissent sa sœur Phirom et sa fille Marady, main dans la main. Phirom, habillée d'un haut de pyjama à manches longues et d'un sarong qui cachent mal sa maigreur, le regard éteint, s'assied en serrant entre ses jambes Marady, bouille ronde encore humide de larmes. Elles attendent. Quand Da s'éveille et les aperçoit, elle pressent la crise familiale, elle interroge Phirom avec un air de louve protégeant ses petits du prédateur qui rôde :

– Est-ce que la mère est encore soûle?

– Oui, elle a encore bu avec Pou Sor et une fois bourrée, elle m'a chassée de la maison.

– Quand?

– Ce matin. Après elle m'a interdit de rentrer. Elle ne m'a pas donné à manger. Alors j'ai pris Marady et je suis venue ici.

– Pourquoi est-ce qu'à chaque fois qu'elle est soûle elle chasse les enfants de la maison?

Même voûtée par la fatigue, Phirom garde une petite flamme de colère dans les yeux qui lui redonne vie, une colère dirigée contre sa mère. Pour se calmer elle va arroser la plante verte porte-bonheur abandonnée sur le balcon. D'un geste sec elle répartit l'eau qu'elle déverse d'une casserole en plastique puis lisse les feuilles une à une avant d'allumer de l'encens. Elle lève trois fois au-dessus de sa tête les trois bâtons qu'elle plante ensuite dans le pot puis monte ses mains en signe de prière trois fois encore à hauteur du front.

Il reste un peu de riz du jour dans la bassine rouge. Da emmène sa fille sur le toit du Building. « Miam miam ! » La cuiller en plastique s'engouffre dans la bouche de l'enfant dont les joues sont déjà constellées de grains. Marady avale sans se faire prier et boit une gorgée d'eau entre deux cuillerées. Elles s'offrent toutes les deux un tête-à-tête tendre. La gamine se régale. Rapidement, comme tous les enfants qui ont mangé à leur faim, Marady ne tient plus en place. Elle se réfugie dans le couloir pour jouer avec d'autres gosses qui font cramer tout ce qui leur tombe sous la main et s'émerveillent des hautes flammes produites. Une voisine les surveille. Un chien incrédule passe en rasant le mur.

Alors que Phirom se repose, Da ouvre son cahier en réfléchissant à ce qu'elle doit faire. Elle dessine

une maison en bois sur pilotis encadrée de cocotiers, elle copie de mémoire une photo qu'elle avait repérée pendant une séance de découpage de magazines, un bouquet de roses. Premier trait au crayon, deuxième trait au feutre. Marady l'observe discrètement depuis le couloir et entend sa mère monologuer : « Une fleur, quand on l'arrose, elle éclôt et s'épanouit, comme moi il y a plus de cinq ans. Aujourd'hui, tout a été emporté par le temps... »

Elle estime après réflexion que le mieux est de renvoyer Phirom et Marady à la gare, la mère aura cuvé son alcool, le Building n'est pas un endroit adéquat ni pour sa fille si jeune, ni pour sa sœur malade. En fin d'après-midi, elle lave Marady à grande eau sur le balcon et au premier coup de tonnerre, s'assied dans l'embrasure du couloir en la prévenant de l'arrivée de l'orage. Marady vient se fourrer tout contre elle, ensemble elles regardent les nuages rouler des mécaniques puis la pluie arroser le toit. Da chante :

On reçoit l'argent mais on a le dos en sueur,

Oh! Il y a des vies chères et des vies bon marché

les unes ont de la peine, les autres de la joie...

*Dans la vie des putains qui vivent sous les lumières
colorées,*

*on tremble, on craint des actes immoraux, barbares,
contraires à nos traditions. Mais je n'ai pas de
travail*

*je suis orpheline, je souffre sans que personne
m'aide.*

On nous méprise,

on nous injurie, je ne vau plus rien.

Dans cette vie, quel espoir me reste-t-il ?

Une fleur éclôt, puis elle pourrit,

elle n'a plus d'avenir.

Même si je fais du bien, personne ne le comprend.

On continue à me traiter de fille impure,

comme un déchet, une flaque d'eau croupie.

Sous les feux follets, je tremble de peur,

mais il faut se battre pour remplir son estomac.

Sur ces paroles tristes, Da tend la main sous le ciel pour récupérer quelques gouttes qui éclaboussent sa paume. Elle embrasse sa fille, lui caresse doucement la tête en lui murmurant « Recueille la pluie, recueille la pluie » et en lui expliquant que c'est peut-être le dernier orage de la saison car en novembre il ne tombera probablement plus une goutte. Marady se laisse porter par le souffle du vent, la pluie fraîche et la tendresse de sa mère. « Dis-moi où sont les yeux ? Ça c'est la bouche. Ça c'est le nez. Ça ce

sont les oreilles, le ventre, les genoux, et ça les jambes... Mais où sont les yeux? »

L'orage passé, Da donne à sa sœur de quoi prendre un *motodop* pour rentrer chez la mère, derrière la gare, avec Marady.

Après leur départ, une inquiétude sourde l'envahit, un pincement maternel qui la turlupine durant plusieurs jours avant qu'elle partage le fond de ses pensées. Surlignant ses sourcils au crayon devant le miroir, elle s'en remet un soir aux conseils d'Aun Thom.

– Aun Thom, aide-moi à réfléchir ! Une dame qui travaille pour une ONG m'a dit que si j'accepte de lui confier ma fille et de poser mon empreinte en bas d'un document je recevrai 300 dollars. Et cette dame m'a dit : « Si tu gardes ta fille avec toi, elle n'aura pas d'avenir, regarde-toi aujourd'hui, tu n'as pas d'appui, ton boulot n'en est pas un et tu es une droguée. »

– D'où elle sort tout ce fric cette femme?

– Elle travaille dans une ONG.

– Quelle ONG ? Pour 300 dollars elle achète ta fille ? !

– Elle ne l'achète pas, elle veut me donner cet argent pour que je fasse un autre métier, parce que moi... J'ai des dettes partout!

– Ta fille est petite, tu ne l'as pas encore envoyée à l'école, comment peux-tu dire qu'elle n'a pas d'avenir ? Et quand elle sera grande, si elle a étudié, si elle a des connaissances, elle deviendra docteur, elle deviendra une femme respectée, tu ne peux pas savoir ça maintenant, ne donne pas ta fille à n'importe qui.

– Une fille, dans le pire des cas, elle fera la putain pour aider sa mère, tu ne crois pas ?

Cette question n'a rien de cynique, sa formulation maladroite révèle combien Da est désespérée. Aun Thom s'empresse de la remettre sur de bons rails, Da prend conscience de son erreur, qu'elle tourne en dérision pour reprendre pied. Aun Thom joue le jeu.

– Tu veux que ta fille suive ton chemin?

– Non ! J'ai dit qu'une fille, dans le pire des cas, elle fera la putain pour nourrir sa mère... C'est pourquoi je m'efforce de l'élever. Mais à force d'y réfléchir, je me dis que personne n'a plus de chance qu'une putain. Tu ne crois pas ?

– Sûr ! Des hommes, elle connaît toutes sortes de visages, les moches et les beaux, elle monte dans tous les modèles de voiture : des Land Cruiser, des Chevrolet, des « requins » Camry, des Lexus ! L'argent, elle le dépense comme l'eau qui coule.

– Oui, toutes sortes de marques de voiture... Elle dort dans tous les hôtels et guest-houses mais le lendemain matin, elle rentre en *motodop*.

– Toi tu prends un *motodop* ! Moi, je rentre en voiture.

– Seulement avec les clients que tu connais, sinon tu prends le *motodop* comme nous autres.

– Je ne peux pas t'aider, tu n'es qu'un chou si tu prends un *motodop*, moi je ne suis pas une idiote. La vie d'une putain, quelle joie! Aucune femme au monde, même une riche, même une grande dame, ne connaît les choses comme une putain. Une putain connaît toutes les bites !

– Grosses ou petites !

– Les hommes aux vieux visages, aux yeux qui s'enfoncent dans leurs orbites, les boutonneux, les grands-pères aux cheveux blancs partout sur la tête, on les connaît tous ! Mais les vieux ont plus de fric que les jeunes. On mène les vieux en bateau pour leur prendre leur tune, les jeunes *steav* aussi on peut les bluffer s'ils tombent amoureux de nous.

Da conseille à Aun Thom de se trouver un homme jeune. Mais Aun Thom a déjà fait son choix, jeune ou vieux, mieux vaut accompagner le plus fortuné...

– Pourquoi ne pas espérer? questionne Aun Thom. J'espère chaque jour. Je vais coucher avec un vieux grand-père, il va m'acheter une maison, une énorme villa merveilleuse, comme la maison dont j'ai rêvé. Si ce n'est pas une villa, je me contenterai de trois compartiments⁶² ... Je pourrai ouvrir un commerce... Celui qui sème le bien, reçoit le bien, celui qui sème le mal, reçoit l'argent.

Da se détourne de la discussion, laissant son interlocutrice moulée dans le fauteuil feuilleter un livret de chansons et s'imaginer nantie... Da chante fort pour brouiller la voix d'Aun Thom, oublier cette fichue ONG, sa représentante, et effacer de sa mémoire le temps passé à cogiter sur une proposition malhonnête.

Alors que la maisonnée dort d'un sommeil de plomb, Da, remuée par un cauchemar, frémit en fronçant le nez. En flash lui apparaît Phirom, fraîche comme à ses 15 ans, vêtue d'une longue robe rose pâle à décolleté rond et manches courtes, les cheveux relevés en chignon et en bouclettes. Elle tient un bouquet de roses et tend une main gantée. Da s'approche, lève les yeux vers sa sœur qui cligne les paupières sans fin en lui réclamant les 1 000 riels qu'elle lui a prêtés plusieurs semaines auparavant. Soudain, une force insaisissable happe Phirom par l'arrière, la tire. Phirom hurle au secours : « Da! On m'emmène ! Da ! Da ! Aide-moi ! On vient me chercher ! Rattrape-moi ! Da ! Rattrape-moi ! » Ahurie, Da n'a pas le temps de réagir que la maquerele, petite femme trapue à la voix puissante, fond sur elle à son tour. « Allez ma fille, change-toi et retourne chercher de l'argent! Demain maman te prêtera 10 dollars. » Da s'agite. Où est sa sœur ? Son esprit se sépare de son enveloppe corporelle et se poste en observateur de la scène. Il aperçoit son corps cherchant aveuglément Phirom d'un côté; de l'autre, un double de Da, son propre sosie, trempé, avec deux bleus sur la cuisse et l'angoisse de la mort aux tripes, supplie sa patronne de la laisser dormir, elle est si fatiguée. « Non ! File ! Maman t'avancera 10 dollars. » Son esprit qui flottait réintègre le corps de la prostituée. Elle retourne sur le trottoir, sous la contrainte, pour ne pas manger de la ceinture après les paroles sucrées de la mère maquerele. Soudain le cri de Phirom retentit en écho. « Da ! Ne m'abandonne pas ! » Le désespoir la submerge en un électrochoc salvateur, elle s'éveille en sursaut et en sueur au milieu de ses compagnes.

Da commence alors sa journée en exhumant ses carcasses de radio, impatiente de dissoudre les restes de son cauchemar dans le bricolage. Aun Tauch s'installe près d'elle avec son assiette de fruits acidulés. Môm, assise dans le fauteuil du salon, rumine avec amertume devant le miroir.

– Mon cœur me tourmente, comment faire pour mourir ?

– Qu'est-ce qui te tourmente à ce point? compatit Da. Il faut se battre dans la vie, si tu veux mourir, c'est simple, ne respire plus pendant vingt minutes ou avale des médicaments.

– Prends de l'Andrine comme celle qui s'appelait Lok Khae, Lune. Elle a descendu deux marches d'escalier, arrivée en bas, de la bave lui sortait par la bouche, elle était déjà morte !

– Putain de père, putain de père, marmonne Môm.

– Ne regarde pas la mort en face. Ne crois pas qu'en mourant la souffrance soit terminée. Et ceux qui te

survivent? Réfléchis.

– Je déteste ces animaux d’hommes.

– Ils ne sont pas tous pareils.

Aun Thom qui s’applique à laver ses lacets de baskets sur le balcon s’agace de la morale et des conseils d’Aun Tauch.

– T’es mariée toi ? Toi, tu prends un mec comme ça de temps en temps, c’est pas un mari. Tu baisses pour te marrer.

Elle reçoit illico une réponse des plus mielleuses.

– Ah bon ? Baiser pour se marrer ça existe ? Je tombe enceinte pour me marrer peut-être ?

– Ne te mêle pas des histoires des autres si tu n’as pas de solution. T’es pas mieux lotie. A quoi ça sert ? Fais des choses utiles. Comme disent les vieux, tu n’as pas mangé la viande que déjà t’accroches l’os autour du cou.

Môm répond néanmoins à Aun Tauch.

– Qui ne connaît pas le Bouddha? Comment croire au bien ou au mal, puisque le poisson *chdaor* mange ses propres petits ?

– Il ne faut plus penser à ça Môm ! lance Da qui comprend mieux que les autres ce dont son amie parle. Qu’il soit mauvais ou bon, ton père reste ton père.

– Chaque jour, je souffre de deux maux : mon père est en prison et c’est lui qui m’a violée. Une ONG m’a aidée à l’envoyer devant un tribunal et à le faire mettre en taule. J’ai réagi selon la loi pour que ça lui serve de leçon ⁶³. Ça pourra en aider d’autres après moi. S’il avait été mon mari, je lui aurais coupé la bite. Après le procès, ils m’ont emmenée au Programme alimentaire mondial où ils m’ont donné 1 000 dollars. J’étais tellement rongée par cette histoire que j’ai tout claqué en buvant, en bouffant, en fumant du *mâ*. L’ONG est restée dans son coin, moi dans le mien, et puis je suis devenue une femme de mauvaise vie.

– Tu devrais rentrer chez toi.

– Comment veux-tu que je rentre chez moi? J’ai peur de la famille de mon père, de mon oncle. Ils peuvent me tuer... Je ne pense qu’à une chose : le faire libérer. Une fois libre, il vivra sa vie, moi la mienne. On ne se croisera plus jamais. Entre le père et la fille, c’est F.I.N.I. Putain de karma. Ras-le-bol. Ça ne manque pas de putes dans ce pays, il aurait pu s’en payer une à 1 dollar!

Môm s’écroule avec cette conviction qu’elle est à jamais une moins-que-rien. Ses amies l’entourent de leur affection mais acculées aux mêmes certitudes, elles sont incapables de réconfort.

Aun Tauch et Da s’exilent impuissantes dans la chambre. Da découpe de manière effrénée des lettres dans des posters, dans les courbes et les boucles de sa calligraphie apparaissent des visages de mannequins. Aun Tauch, plus calme, les colle au mur en écoutant son amie se lamenter.

– Les gens s’imitent aveuglément les uns les autres et s’enfoncent comme on se noie dans l’eau. Les pauvres imitent les riches. Les riches, eux, ont de quoi acheter des centaines d’hectares de terre, des voitures du dernier modèle pour frimer sur les routes. Les pauvres se noient dans les dollars. Ils vendent leur fille vierge. Combien ? De quoi manger quelques semaines puis il ne reste plus rien.

– La langue remue, ordonne que tu meurs, tu meurs. La langue remue, ordonne que tu vives, tu vis.

– Tu peux dire ça comme ça. Les hommes meurent à cause de leurs paroles. Et alors, tu veux faire de la politique ?

– La langue remue, tu meurs. La langue remue, tu vis.

– La langue n'a pas d'os, alors elle remue. Les morts sont tranquilles, les vivants, eux, souffrent.

– La langue remue et tu meurs.

– Mieux vaut un cœur brisé qu'être trompée. Si on te trompe, si on te ment, tu en souffres toute ta vie.

– Le papier ne peut pas envelopper la braise.

Sans l'avoir prémédité, Sinourn remonte le moral de la chambrée grâce aux crabes des rizières qu'elle a achetées à une vendeuse ambulante. Aun Tauch se jette dessus et voilà les deux accroupies dans le couloir, chacune devant un sac. Sinourn trie les mâles et les femelles en fouillant dans le plastique. Aun Tauch dépèce, croque, avale toutes les entrailles, même les plus craquantes, avec appétit. « Certains n'ont même pas de corail, celui-ci est pourri. » Constat similaire trois mètres plus loin : ils n'ont pas de chair ces crabes. Pourtant l'en-cas improvisé est une fête. Il a le parfum des rizières de l'enfance et des joies simples.

[61](#). Littéralement « gratter, faire sortir le vent ».

[62](#). Type d'habitat urbain très courant au Cambodge, pas très large en façade mais tout en profondeur. Ici elle fait allusion à un appartement en rez-de-chaussée avec deux étages. Le rez-de-chaussée est souvent la partie la plus chère car il peut facilement être converti en commerce ou loué comme boutique.

[63](#). Môm rapporte qu'il a été condamné à vingt ans de prison. La présence de l'ONG à l'audience aura sans doute appuyé une peine lourde pour l'exemple alors qu'au Cambodge la majorité des cas de viol ne parviennent même pas jusqu'à la cour. Quand ils sont connus, ils se règlent en général au sein du village, le violeur versant un dédommagement à la famille de la victime... Là évidemment, il s'agit d'un cas d'inceste.

« Radio Phnom Penh »

A la pleine lune de novembre, le centre-ville de Phnom Penh se transforme en une gigantesque kermesse, les stands de brochettes se serrent contre les chariots à jus de canne pressée, les enfants réclament des poissons en feuilles de palmier peints de toutes les couleurs, les vendeurs de babioles côtoient les vendeuses de pamplemousses, le parfum de gourmandises sucrées chatouille les narines, une foule de milliers et milliers de personnes envahit les rues, défile devant les podiums publicitaires où des filles sexy font la promotion de shampooings, se masse près des stands de jeu admirant les clients qui gagnent une peluche en lançant un lot d'anneaux autour de canettes. Venus des campagnes, ils découvrent les rues goudronnées de la capitale, ses centres commerciaux modernes équipés d'escalators où rien n'est à un prix abordable, ses maisons majestueuses, rutilantes, signes de la démesure et de l'arrogance des riches. En famille ou entre amis, les Cambodgiens s'agglutinent sur les rives du fleuve pour assister aux courses de pirogues de la Fête des eaux, la plus populaire des fêtes cambodgiennes marquant la fin de la mousson, l'inversion du courant du Tonlé Sap et le mûrissement des récoltes. Cette vaste foire est une bénédiction pour les maquereaux, c'est le pic annuel de fréquentation des prostituées, les bordels tournent à plein régime, les clients se font plaisir, ils dépensent sans compter. Les filles de l'appartement 31 savent qu'elles ne fermeront pas l'œil pendant trois jours et qu'elles recevront probablement leurs plus gros pourboires de l'année. Les jours qui suivent la frénésie et la bonne humeur de la Fête des eaux leur paraissent d'une platitude reposante.

Mab rentre tardivement à l'appartement avec un avant-bras égratigné du poignet jusqu'au coude qui n'échappe à personne. Elle sort d'une antenne de la Croix-Rouge où une infirmière lui a désinfecté sa blessure. Elle raconte en riant qu'elle a eu un accident de moto la veille au soir avec un client. Eux roulaient plutôt prudemment mais un type a déboulé sur leur droite en prenant leur voie en sens inverse. La pratique, bien que fort dangereuse, est courante au Cambodge, certains y parent avec talent mais là, c'était sans compter que dans son virage, l'énergumène était plus absorbé par la faune féminine du trottoir que par sa route. Malgré des coups de klaxon affolés, il s'est rendu compte trop tard qu'il leur fonçait dessus. Pour s'éviter, les conducteurs freinèrent, braquèrent. En vain. Ils s'emboîtèrent dans un claquement sec et la respiration coupée des témoins de l'accident. Mab n'a rien vu venir, éjectée au sol, elle n'eut que le temps d'amortir la chute avec le bras. Elle s'en est sortie avec une grosse éraflure, les conducteurs avec quelques contusions mais les motos, tôles chiffonnées, phares explosés, moteurs cassés, ne redémarrèrent pas. Dans l'attroupement de badauds qui encercla immédiatement les accidentés, on regardait, on commentait, on aidait tout le monde à se relever, on écoutait les protagonistes, on attendait le résultat de la négociation pour savoir qui indemniserait qui. Mab, un peu sonnée, assistait à la scène avec l'air circonspect d'un fantôme à l'enterrement de son propre corps. Elle sortit de la foule pour attendre en retrait que son client règle l'affaire. C'était raté pour le lancer de grenade.

Peut-être ce soir aura-t-elle plus de chance... Sur le conseil d'Aun Tauch, elle enfle un haut à manches longues qui couvre sa blessure, afin de ne pas dégoûter le client. Mab s'inquiète depuis quelques jours, elle a entendu à la radio qu'une fille avait été retrouvée morte dans une guest-house. Elle ressasse la nouvelle sans parvenir à se débarrasser de ses tourments, de son angoisse d'une mort inutile. Elle imite à Aun Tauch le bulletin d'informations.

– « Ici radio Phnom Penh. Hier soir, vers trois heures du matin, une fille nommée Sophea, dite Srey Mav, a été violée puis tuée et découpée en petits morceaux cachés sous le matelas dans la guest-house Li Meng. »

Tu imagines si ça m'arrive à moi et que mes parents entendent un truc pareil? Que les voisins

l'apprennent par la radio? Ils vont s'interroger au village. C'est la honte pour mes parents. En plus, tuée sans raison. Et avant qu'on me découvre je vais être toute pourrie et toute enflée. Mourir de mort naturelle est plus facile. Si on meurt de cette manière, personne n'a pitié de nous. Je pense que je sentirai toujours la honte. Si une femme fait perdre la face à sa famille, sa mort n'a pas de sens.

– Si tu es morte, pourquoi tu aurais honte ?

– Et toi, tu réagiras comment? Les parents comme les villageois pensent que nous sommes des filles bien qui travaillons à l'usine, ils ne savent pas qu'on fait ce boulot-là. Alors aller mourir sous un matelas dans une guest-house... Est-ce que t'es morte à cause d'un fiancé ou parce que t'es une putain? Il n'y a que ces deux possibilités là, il n'y en a pas d'autres. T'imagines...

– Nous allons continuer à sortir la nuit alors n'aie plus peur. Tôt ou tard, on meurt tous.

– Une femme qui meurt sous un matelas c'est une pute qu'on a emmenée coucher.

Mab part dans un éclat de rire sinistre.

– Mais ils ne savent pas que tu es une putain ! De toute manière tu es morte. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent. Pas la peine de réfléchir à tout ça. Ne te tourmente pas, ça fait vieillir trop vite.

– Ha ha! C'est vrai ça! C'est à cause de cette nouvelle qui ressemble tellement à notre histoire. Quand je l'ai entendue, ça m'a perturbée.

– Ouuh ! N'y pense plus. Te fais pas de mouron, contente-toi de trouver de l'argent pour les parents. Tu ne peux pas prévoir le destin.

– Si on travaille de nuit comme ça, on ne...

– Mais la radio a dit que tu as été violée et massacrée ! Elle n'a pas dit que t'étais une putain!

– Alors pourquoi il m'a violée dans une guest-house ?

– Il t'a attrapée et il t'a violée, voilà.

– Si tu vas dans une guest-house, le type de l'entrée il demande qui va dormir. Personne ne te bâillonne, pourquoi tu ne cries pas ? Et pourquoi tu sors la nuit? Il est déjà deux heures du matin, qu'est-ce que tu fous dehors à cette heure?

– Je ne sais pas. Tu sors avec ton fiancé...

– Et c'est pas grave ça de sortir avec son fiancé à des heures pareilles ?

– Ton fiancé te fait des avances, tu refuses, il te tue. T'es un fantôme après, tu n'as plus à avoir honte.

– Ça me soulage un peu ce que tu me dis. Plus je réfléchissais, plus je m'enfonçais. Même si je suis morte, ça a encore un peu de sens.

– Personne ne dira à la radio que t'es une putain. On va dire que t'es une ouvrière, avec un fiancé.

– En pleine nuit comme ça, un type qui déconne, qui fait sa crise, ça me file les jetons. On fait ce boulot tous les jours. C'est rare qu'on rencontre un client comme ça n'est-ce pas ?

– On va tous mourir les uns après les autres, répond Aun Tauch pour désamorcer la crise de panique. Si tu ne penses qu'à avoir peur, avoir peur, avoir peur... Personne ne peut vivre ainsi !

Da les a rejointes, cahier en main. Elle s'apprêtait à dessiner mais en entendant l'histoire de Mab, elle

décide d'en garder une trace écrite et s'assied dans la position la plus confortable possible pour rédiger le récit en évitant de l'interrompre.

– Quelqu'un qui marche dans la rue et meurt, ça arrive. Quelqu'un qui tombe de son lit et meurt, ça arrive aussi. Mais ceux-là ne meurent pas comme nous. Nous on meurt avec tout ce malheur, sans que personne le sache, le corps caché sous un matelas. Quel est le résultat de tout ça? Oui... Un peu d'argent pour nourrir la famille... Peut-être qu'on doit chercher un autre boulot? Je dois avoir un cerveau de crevette à force de faire la putain puisque je reste une putain.

– Si tu ne fais pas la pute, qu'est-ce que tu fais ?

– Je pourrais travailler dans un karaoké mais si je couche avec un client par mois au karaoké, avec quel argent je paye les frais médicaux de mon petit frère? Quand je n'ai pas d'argent, personne ne daigne regarder ma gueule. Ma grande sœur ne monte les quatre étages du Building que pour demander du fric. Hier elle voulait emprunter 100 dollars à la patronne. Je lui ai demandé :

– Pourquoi emprunter? Je suis sur le point de partir.

– Mais pourquoi tu veux quitter ce boulot? Tu gagnes bien, reste là!

– Si je fais un sale boulot, tu oseras encore emprunter ?

– Quel sale boulot? J'emprunte seulement, je vais rembourser !

Elle ne sait pas combien de mecs j'ai dû me taper pour pouvoir lui prêter cette somme. *K'tchey men cheh toum* ⁶⁴. Ma sœur n'a jamais su comment rembourser ses dettes. Peu importe le montant... Même quand je suis allée l'accompagner accoucher à l'hôpital, elle n'a jamais manifesté la moindre reconnaissance. En fait ma famille ne connaît qu'une chose : l'argent. Je n'ai pitié de personne sauf de ma mère. C'est très dur pour elle. Mon père a vendu la terre pour donner de l'argent à sa deuxième femme, y compris les cocotiers qu'il a coupés pour les monnayer. Il a récupéré des dizaines de milliers de riels. S'il avait été correct il aurait donné de l'argent à ma mère. Par téléphone elle m'a dit qu'il avait tout vendu et qu'il lui avait seulement laissé 30 000 riels ⁶⁵ pour le riz. J'avais envie de hurler. Quand je pense qu'elle me recommande de ne pas faire n'importe quel travail, de ne pas aguicher. Elle croit que je suis couturière à l'usine. Ça me rend folle de lui dire une chose et d'en faire une autre. Mais si je ne fais pas ce travail, avec quel riz mangent-ils à la maison? J'ai aussi dû prendre mon petit frère avec moi ici. Hier je l'ai emmené à l'hôpital Kantha Bopha ⁶⁶ pour avoir des médicaments, ils m'ont dit de le leur ramener parce que sa blessure s'aggrave. Si je dois l'emmener nettoyer ses brûlures tous les deux jours, avec quel fric je vais payer les *motodops* ? Si je vais travailler pour gagner un peu d'argent, je suis obligée de le laisser à l'hôpital : qui s'occupera de lui? Alors je le laisse ici, au Building, avec la chair qui part en lambeaux. Personne ne prend soin de lui, les gens sont dégoûtés en le voyant. Si je dois louer un appartement ça coûte au moins 30 dollars par mois, avec quel argent je paye ? Il y a aussi l'électricité, l'eau, la nourriture... Je me disais si je meurs ça sera plus facile pour ma famille.

– Si tu meurs, qui va les aider?

L'entrée de Dy trouble à peine leur conversation, elles l'ignorent malgré le boucan qu'il produit en s'engageant dans une utopique entreprise de réparation de ses poupées démembrées. Il étale devant lui une tête, des bustiers, des paires de jambes, des vêtements épars, sa pince et son tournevis. Da en profite pour demander à Mab de ralentir afin qu'elle note correctement.

– Dans la difficulté on se met à réfléchir, poursuit Mab. Si je meurs, c'en sera peut-être fini de ce karma. Sans moi, ils s'organiseront autrement. Tant que je suis là, toute ma famille compte sur moi. Y en a

un qui fait le chauffeur pendant deux mois, quand il s'arrête, il vient direct m'emprunter de l'argent! Le fric de deux jours de lancer de grenade s'envole... Et quand je suis mal, j'emmerde le client. L'autre jour j'ai quitté un client « lancer de grenade » après m'être engueulée avec lui. Dans toute la guest-house, on n'entendait que moi. Il a eu pitié de moi. D'autres à sa place m'auraient frappée. A mort.

– Attention à l'insolence ! Généralement le mec prend des pilules, se drogue, tu sais ça. Si tu le mets en colère il peut te tuer ou t'éclater le visage.

– Ce soir-là, le type avait une moto pleine de terre, je pensais qu'il voulait emmener une fille pour le *bôk* ⁶⁷. Il m'a conduite dans une guest-house à Stœung Meanchey, il n'y avait personne, la route était déserte. C'était très loin. En plus sur la porte de cette guest-house, c'était écrit « Interdit de louer aux êtres humains ». Quelle trouille ! Ce coup-ci j'ai eu de la chance, c'était du un contre un. S'ils avaient été nombreux, qu'est-ce que j'aurais fait? Je ne peux rien faire face à ce putain de merde de sa bite. C'est comme les placeurs. Ils m'énervent. L'autre jour je demande à A'Dy où le client m'emmène dormir, il me répond à Sorya. Espèce de mort subite ! Sorya, tu parles ! On est allés coucher à Kep Thmey ! Ça, c'est à cause de ce bandit des forêts !

Sur ces mots, Mab se précipite sur Dy et lui décoche une baffe. Il rit de surprise.

– Espèce de tête coupée ! Je le voyais bien chuchoter avec le client. Je venais d'arriver de la rizière, je ne comprenais rien, j'étais un pantin.

– C'est déjà pas mal qu'il t'emmène à Kep Thmey. Et s'il t'avait emmenée à Battambang, qu'est-ce que tu aurais fait? lui rétorque Dy.

– Merde ! Si on me tue, personne n'en saura rien. En cas de problème, le patron donne sa version. Il n'y a pas d'enquête, tout est terminé.

– Stop stop, ça suffit, coupe Da. Attends un peu.

Mab ralentit son récit. Da propose de relire ses dernières notes à voix haute pour en vérifier l'exactitude, Mab l'écoute tristement : « Je rapporte dix dollars, est-ce que je peux racheter ma vie à ce prix-là? Jusqu'à maintenant, combien mes parents ont-ils dépensé pour m'élever? Ils ont souffert pour ça. Aujourd'hui je fais la putain sans penser à l'avenir mais je n'ai pas envie de mourir sous un matelas. Sinon mon existence n'a plus de sens. »

Mab acquiesce d'un signe de tête résigné.

– Même si je me bats pour nourrir ma famille, je resterai la putain.

Elle voit défiler devant elle les bordels de Stœung Meanchey, ces sinistres baraques construites entre les ateliers des vendeurs de bois. Elles grouillent de monde, les panneaux plantés devant annoncent 5 000 riels le « massage ». Même de jour le quartier porte les stigmates de ses nuits blanches.

Le tragique de la discussion aurait-il déteint sur leur moral? Toujours est-il que ce soir les couleurs sobres sont de rigueur, le pantalon aussi et les coiffures sont simples et discrètes : une longue natte dans le dos pour Aun Tauch, les cheveux lâchés pour Mab. Fin prêtes, elles appellent Da depuis la chambre pour savoir si elles l'attendent. « Plus tard, plus tard... Allez-y sans moi ! » Les demoiselles chaussent leurs escarpins à petits talons et s'évanouissent dans les ténèbres du couloir en abandonnant derrière elles l'écho de leur clap clap clap. Da, affalée dans le fauteuil, leur jette à peine un regard mais tend l'oreille pour vérifier qu'elles s'éloignent. Elle reste seule, éclairée par la lumière glauque du néon blanc où viennent se coller les insectes avec une obstination déconcertante. Dans l'angle de la cuisine, Da

aperçoit une bouteille en plastique et son bouchon percé d'une paille. Elle se lève brusquement, replace ses mèches devant le miroir, tire sur son tee-shirt, encore une mèche et disparaît dans un tour de clé. Elle dévale les quatre étages comme si elle avait une armée de rats à ses trousses, saute sur un *motodop* direction le quartier de Bun Phav et ses maisons rouges⁶⁸. Da entre dans sa maison de passe habituelle, salue le patron pour qui elle travaillait autrefois et qui ne refuse jamais de lui ouvrir sa porte. Elle s'installe sur une chaise en plastique pour attendre le client. En fixant le bataillon de *motodops* aux aguets côté rue, elle se demande si elle ira plus tard à Chuk Tep. Sous cette pluie fine aussi interminable qu'inattendue, il n'y a rien de pire que le trottoir...

Quand Da s'éveille en fin de matinée, Mab est déjà toute pimpante dans le salon, d'humeur taquine. Assise dos au mur, elle mord la queue d'une goyave, titille Da en souriant et balance son fruit selon le degré d'énervement que suscitent ses provocations.

– Je suis fatiguée ! soupire Da.

– Tu couches avec dix mecs et tu n'as plus de force ?

– Hou ! Sexe puant, pourquoi tu dis ça ? Dans cette maison, nous vendons toutes notre sexe pour bouffer alors il n'y a personne qui vaille mieux que l'autre. Je déteste cette maison.

– Tu détestes cette maison mais tu y rentres quand même...

– J'y reviens parce que c'est nécessaire, sinon je resterais à dormir chez moiiii.

– Tu dis que tu n'as pas de forces, mais tu dors jusqu'à ce que ton sexe enfle. Tu ne veux pas travailler.

– J'y vais pas, et alors ? Qu'est-ce que tu vas me faire ?

– Hiiiiiiii !

– Quoi « Hiiiiiiii » ? La patronne a le droit de m'engueuler. Pas toi. Si j'y vais pas le soir, c'est mon problème, t'as rien à me dire. Tu veux un coup de pied dans la gueule ?

– Hou! Je parle c'est tout.

– Tu parles de quoi ?

– De cette histoire.

– De quelle histoire ? J'ai une dette envers toi ? C'est toi qui me payes la bouffe ? Tu vas louer la maison pour me loger ? T'es ma patronne ?

– Non je ne suis pas ta patronne. Je te demande seulement pourquoi t'es pas allée travailler !

– Parce que je ne vais pas bien !

– Qu'est-ce que tu as ?

– J'ai mal au sexe. On ne peut pas me baiser.

– De quoi tu souffres au sexe ?

– D'une blessure !

– Si tu veux, on va à l'hôpital toutes les deux pour voir ce qui ne va pas.

– Je te déteste.

– T’as le sida?

– Oui.

– Tu baisses sans capote alors t’as le sida...

– C’est vrai, je baise sans capote. Heureusement que je ne baise pas à quatre ou cinq, contrairement à certaines...

– Hou !

– ... sinon ça ferait un paquet de morts.

Da fusille Mab du regard, lui crache ses réponses à la figure. Plus elle s’emporte, plus ses intonations virent aux aigus et la voilà qui débite ses réprimandes en mode accéléré. Une vraie querelle de poissonnières au matin frais.

– Hou ! Ce que je te dis c’est qu’en n’allant pas travailler, la patronne te méprise.

– Je suis pute depuis 2000 ! J’ai tout traversé K’Mav ! Voilà ce que j’ai à te dire ! Tu n’as pas de leçon à me donner. Aujourd’hui tu arrives à coucher avec quatre ou cinq clients, quand tu tomberas malade, qui t’aidera?

– T’es pas malade, tu fumes du *mâ* et tu dors... Quand je couche, c’est pas pour l’intérêt de la maquerele, c’est pour nourrir ma famille. J’élève mes frères et sœurs. C’est pas comme certaines qui dorment quand elles n’ont pas un rond.

– Tu nourris ta famille, je comprends. Moi, avant, j’étais pleine de force comme toi. Mais tu verras quand tu seras malade, la patronne ne viendra pas te soulager.

– Quand je serai malade, je mourrai. Je m’en fous. Je ne regrette rien. Pourquoi veux-tu que la patronne prenne soin de moi? La patronne c’est la patronne, non? Tu n’es même pas malade de toute façon. T’es allée faire le sexe dans le quartier de Bun Phav et la patronne t’a cherchée partout...

– Tu n’as pas le droit de me dire ça. Si je vais coucher au quartier de Bun Phav c’est mon problème, si je ne vais pas travailler le soir c’est mon problème ! Je vais dans le coin de Bun Phav en plus pour acheter mon *mâ*. Vas-y toi aussi si t’es jalouse !

– Je ne suis pas jalouse, je dis simplement que si tu ne vas pas au boulot la maquerele va retenir 20 dollars d’amende par jour. Et elle t’enlèvera aussi les 5 000 riels d’argent de poche.

– Personne t’a demandé de t’inquiéter pour moi ! Ce sont mes affaires.

– Au moins si tu y allais, même sans coucher avec les clients, elle ne te couperait pas le salaire.

– Si je suis malade et qu’elle me coupe mon salaire, qu’est-ce que j’y peux? Je ne suis ni une pierre ni un morceau de bois.

– Si t’es malade, pourquoi tu fais le tapin?

– Je fais le tapin depuis des années. Toi tu n’es pas encore tombée malade comme moi.

– Sinourn, elle fait la pute depuis plus longtemps que toi, pourquoi elle n’est pas malade ?

– Je te dis que t’as pas le droit de me parler comme ça ! T’as pas le droit ! T’as pas le droit ! Si tu continues, tu vas goûter de la machette !

– Hé! Je ne fais que discuter !

– Je vais te dire, dans cette maison de putes, on est toutes putes pareilles, je n'ai aucun droit de dire quoi que ce soit à personne, et quand c'est moi qui ne vais pas au travail, personne n'a le droit de me dire quoi que ce soit non plus. Va donc déterrer les cadavres pour leur demander si les putes qui vivent sous le même toit ont droit de se dire des choses pareilles !

Excédée, Da se tourne vers la fenêtre pour s'échapper vers les nuages, or le ciel est d'un bleu azur lisse...

– Il faut que tu ailles travailler sinon tu vas t'endetter de plus en plus...

Mab sent qu'elle dépasse les bornes du supportable pour Da. Elle n'est là que depuis quelques mois, elle n'a pas le privilège de l'ancienneté... Elle plaide coupable auprès de Da. Celle-ci se lève brusquement en répétant « T'avais pas le droit de me dire tout ça ! » et sort sur la terrasse du Building écumer sa rage sous le soleil. Mab, satisfaite, croque sa goyave à pleines dents.

Assise sur le bord du toit-terrasse, Da observe le fourmillement du Building. Juste pour vérifier qu'elle ne se trompe pas et pour laisser libre cours à ses élans de concierge, elle se lève et va s'installer au-dessus de l'escalier où elle a une vue imprenable sur le devant du bâtiment. Elle affiche un sourire narquois. Une voiture pénètre dans l'enceinte de Come On Guest-house. Un nom pareil pour un hôtel de passe, ça ne s'invente pas. « *Kham aun* », « mords-moi », disent les prostituées pour se moquer du nom de cette guest-house. Le conducteur se gare puis sort en donnant quelques consignes rapides aux gardiens du parking abrité derrière de hauts murs. Le premier gardien accompagne le client à l'accueil. Le second s'empresse de couvrir la voiture d'une bâche. Une jeune femme du Building, contactée par téléphone par le standardiste, arrive quelques minutes plus tard. Le manège est bien rodé, la discrétion la plus totale est assurée : pour le client, les apparences sont sauvées.

« Hmm, hmm, hmm, *not come* hhhhhh... Hmm, *better not come*, hhhhhh. » Des ténèbres du couloir s'échappent ces mots hachés, Sinourn rôde dans les parages. Devant l'entrée de l'appartement, elle hèle Da qui se retourne, elle lui mime une partie de *mâ*, la main gauche tenant une paille imaginaire, l'autre allumant un briquet invisible. Pour Da, un petit remontant de ce genre ne se refuse pas. Elle sait qu'elle n'aura pas de deuxième invitation, elle file dans la chambre rejoindre Sinourn. Elles entament leur fumerie par terre devant la fenêtre. Sinourn colle une haute bougie au sol et s'en sert d'allume-briquet. L'aspiration profonde dilate le moindre recoin d'alvéole pulmonaire, elles gardent la fumée le plus longtemps possible. Quand elles se relâchent, le *mâ* semble avoir déjà monté au cerveau tellement elles transpirent à grosses gouttes. Le plaisir de la griserie s'avère de courte durée car la mère maquereille surgit à l'improviste et, ne trouvant qu'elles deux dans l'appartement, les engueule d'une voix tonitruante :

– Vous êtes des salopes ! Vous n'allez pas travailler, c'est pas vous qui êtes endettées ! Remboursez-moi au moins une partie. Le reste je vous en fais cadeau et disparaissiez ! A'Da, même sans client tu devais m'attendre là-bas ! Je t'ai cherchée jusqu'à quatre heures du matin! Qui t'a dit de rentrer? Putain, depuis combien de jours tu n'as pas travaillé? Putain, sans chair, tu ne vauds plus rien ! Tu m'obliges à t'insulter! J'ai tout supporté de toi jusqu'à avaler des pierres ! Tu méprises mon argent? Tu crois que c'est juste du papier? Je vais te démolir la figure, je ne peux plus te supporter. Si ce soir tu ne me rapportes rien, gare à toi ! Je t'aurai prévenue. Si tu restes invendue, tu dois m'attendre ! A peine descendue de *motodop*, tu es déjà repartie ! Et si tu ne rapportes rien, qu'est-ce qu'on va faire? Ne nous prends pas pour des imbéciles, c'est nous qui te plaçons avec les clients !

– Ce soir, j’y retourne... Hier, il pleuvait. Je n’allais pas bien. Je ne peux pas te demander d’arrêter deux ou trois jours ? Je ne suis pas comme les autres, j’ai la maladie dans mon corps. Si je retombe malade, je mourrai. Ce soir, si je ne vais pas au boulot, bats-moi.

– J’en ai marre d’avoir un mauvais karma. Sinourn, elle, elle va travailler même avec une rage de dents !

– Oui, elle a mal aux dents, elle n’a pas mal au sexe ! réplique Da, énervée.

Sinourn en prend malgré tout pour son grade.

– Toi, je ne veux plus te voir. Tu te fais engrosser par tous les types qui passent.

La maquerelle sort en furie, braillant aux oreilles des voisins qu’elle n’en peut plus de ces filles, elle jure qu’après le Nouvel An elle arrêtera tout. Un air de lambada électronique retentit dans la poche de sa chemise, coupant court à sa fureur. Elle décroche son téléphone et presse le pas vers l’escalier. Imperturbable, Sinourn lâche une bouffée de *mâ* dans un soupir satisfait. Quand son dernier grain s’évapore, elle aboie à la manière de la maquerelle : « Y en a plus, y en a plus ! » Da éclate de rire.

En fin d’après-midi, Mab réapparaît. Elle s’installe dos au mur et entame son cérémonial quotidien : elle ouvre précautionneusement une boîte en carton blanc posée à ses pieds. Da l’observe en sortir son quatre-heures, un hamburger, et l’engouffrer à grands bruits de bouche, le visage illuminé de bonheur.

– Tu me donnes un bout pour goûter?

Mab la voit grimacer à la première bouchée.

– C'est un peu acide.

– Oh ! Toi tu viens de la rizière, tu ne sais pas manger un hamburger ! Paysanne ! se moque Mab en rappelant les règles d’or d’une telle dégustation. Il faut le manger doucement, tranquillement, et... laisser flotter ses sentiments. On appelle ça le « hamburger de l’amoureux ». Si t’as un mec, tu penses à lui. C’est vachement bon !

Da réclame un autre bout avec de la viande. Méfiante et intriguée, elle attrape le morceau entre ses doigts, le lève et le scrute de près. Finalement elle le gobe puis rigole en mangeant sa part; cette découverte enfantine du hamburger la ravit même si, au goût, elle n’est pas vraiment convaincue.

– T’en manges combien?

– Un le matin, deux le midi et encore un ou deux avant d’aller au boulot.

– C'est pour ça que tu ne maigris pas.

– C'est plein de gras là-dedans. J’ai honte vis-à-vis de la nature, plaisante Mab d’un air entendu, je ne devrais pas le manger mais j’ai faim.

Et elle croque à pleines dents dans le sandwich. Après avoir tout avalé, Mab claque ses mains sur son ventre et se tâte les poignées d’amour : « Voilà cinq hamburgers par jour ! Je grossis à vue d’œil et ça ne sert à rien. » Elle forme deux bourrelets qu’elle plisse avec ses doigts autour du nombril comme deux tranches de pain en commentant : « Ça ressemble même à un hamburger ce ventre ! »

Une heure plus tard, elle réclame à la maisonnée un cours de gymnastique. Aun Thom lui propose une séance sur le toit du Building. Elle joue l’entraîneur de sport professionnel avec une serviette autour du cou, l’air chic et dégagé. L’expérience est cependant de courte durée. Mab danse le ventre à l’air sur la

terrasse puis, guidée par Aun Thom, elle tente des exercices variés : elles sautillent, s'échauffent les poignets en les tournant, moulinent des bras, balancent des hanches, s'étirent en essayant de toucher le sol avec les mains puis en se cambrant sous le regard amusé des non-sportives. La séance s'arrête après que Mab manque se vautrer sur le sol quatre ou cinq fois dans l'hilarité générale.

[64.](#) « Le fruit reste vert sans jamais mûrir », c'est-à-dire qu'on emprunte sans jamais rembourser : jeu de mots sur *k tchey* qui veut dire à la fois « un fruit vert » et « emprunter ».

[65.](#) Entre sept et huit dollars.

[66.](#) La mère de Mab a renversé de l'eau bouillante sur son fils pendant une crise d'épilepsie. Il est admis à l'hôpital pour enfants Kantha Bopha qui n'accueille que des Cambodgiens de 5 à 15 ans, lesquels y sont soignés gratuitement. L'hôpital est très réputé, beaucoup de provinciaux font le déplacement jusqu'à Phnom Penh pour y faire soigner leurs enfants.

[67.](#) Un mot inventé dont la prononciation se situe entre bok (enfonce) et baûk (nombreux, additionné), qui fait référence à la tournante.

[68.](#) Les « Red Light houses », les maisons éclairées au néon rouge ou rose qui sont des maisons de passe.

« Les heures ne t'attendent pas »

Selon les périodes, Da s'occupe en noircissant les pages de son cahier, en dessinant ou en réalisant des collages. Depuis deux jours, elle consacre son temps libre à tracer sur de grandes feuilles blanches des quadrillages de routes perpendiculaires le long desquelles se serrent de nombreuses maisons organisées en îlots distincts. Tout y est coloré au pastel orange, couleur de la terre, couleur de la poussière balayée par le vent. Site 2. Le pays de son enfance fut ce camp ouvert à la frontière khméro-thaïlandaise, côté thaïlandais, pour ceux qui fuyaient la guerre au Cambodge. Il y avait d'autres camps bien sûr, Site 8 par exemple, contrôlé par les Khmers rouges, ou Site B, contrôlé par les partisans du prince Sihanouk. Les soldats des différentes factions cambodgiennes se servaient en partie de ces camps de réfugiés comme bases arrière. A Site 2, le plus grand des camps frontaliers, on trouvait de tout, notamment des combattants de groupes nationalistes « désorganisés ⁶⁹ ». Ses 5,6 km⁷⁰ administrés par les Nations unies via l'Unbro ⁷⁰ accueillait 180 000 personnes, ce qui en faisait la deuxième ville cambodgienne par sa population alors même qu'elle se situait hors du territoire.

A leur arrivée à Site 2, les réfugiés devaient passer par un bureau de contrôle et de sélection pour établir la carte de famille qui leur permettrait d'obtenir leurs rations de nourriture. Les moins de 5 ans avaient double ration. Les garçons qui mesuraient plus d'un mètre trente n'étaient pas inscrits sur les livrets de famille car ils étaient considérés comme des soldats potentiels, or l'Unbro n'était pas là pour nourrir des soldats. Toutes les fraudes avaient cours pour tenter de décrocher une ration supplémentaire : les garçons déguisés en filles, les fausses femmes enceintes... L'enregistrement par l'administration cambodgienne du camp permettait d'obtenir un équipement rudimentaire : une jarre, un fourneau, une gamelle, du bambou et des feuilles de palmier pour construire la maison, des moustiquaires. Aucun risque d'oublier qu'il s'agissait d'un camp de réfugiés, tous les produits étaient étiquetés au nom des donateurs : le savon, le riz, le sel, les boîtes de sardines... Les enfants qui n'avaient jamais rien connu d'autre que le camp finissaient par croire que le poisson grandissait dans les boîtes et que le riz poussait dans les sacs.

Da se souvient avec précision de ces années. Munie de différents jouets en plastique, des barbelés, une tente, des arbres, des soldats verts, bleus, orange... Elle s'amuse à disposer ces éléments sur ses dessins en racontant son histoire à Aun Tauch.

– Aun Tauch, tu sais, quand j'étais à Site 2, il y avait des barbelés autour comme ça, et des soldats qui montaient la garde, on ne pouvait pas sortir ou entrer comme on voulait... Dans le camp, on construisait des maisons en rang, les toits et les murs étaient en feuilles de palmier. Et voilà l'école où j'étudiais quand j'étais petite. Dans cette école, il n'y avait ni tables, ni chaises, juste un tableau. On s'asseyait par terre pour étudier. Là, c'est l'hôpital, quand on était malades, on y allait. Dans le camp, il n'y avait ni arbre, ni puits, ni mare. Rien. Ça c'est la citerne, on nous distribuait de l'eau tous les jours. Et ça c'est l'entrepôt pour les vivres donnés deux fois par semaine. Le mardi, on recevait des légumes, des œufs, des boîtes de sardines, du bois et du charbon. Le jeudi, on recevait du riz, de l'huile et du poisson *plathou* ⁷¹. La vie au camp n'était pas mal mais on n'avait pas de liberté.

– Dedans, il y avait un marché? demande Aun Tauch en jouant avec une pomme.

– Le marché thaïlandais était tout près. Si on voulait, on prenait un vélo-taxi, on achetait un ticket à cinq baths et on pouvait y entrer. Moi, à l'époque, je ne savais rien de l'argent, je savais juste le dépenser. Le jour où j'ai vendu des choux en cachette pour m'acheter des élastiques, je me suis fait engueuler et j'ai pris quelques coups. Mon père ne travaillait pas, il jouait mais il n'a jamais dépensé l'argent de la maison, il jouait pour nourrir sa famille. Il était incroyable, il savait faire le *khla khlok* ⁷²,

le *a'paong* ⁷³, le *ham* ⁷⁴ et toutes sortes de jeux. A force, il m'a demandé de jouer avec lui pour attirer des clients, un peu comme un appât. Il avait une technique... Quand il lançait le *a'paong*, il savait quel numéro allait sortir. Si c'était le six, il me faisait un signe de la main en me montrant 5, c'était le code pour que je mise sur le six. Du coup je gagnais. Alors les gens disaient : « Putain cette gamine elle se débrouille bien. » Quand j'avais assez gagné je me barrais. Mon père avait une astuce parce que si les gens pariaient sur un numéro, il en lançait un autre. Quand je gagnais beaucoup d'argent, je trichais, j'en gardais un peu pour moi. Un jour je suis venue dans le dos de mon père, là les gens se sont rendu compte que c'était une ruse. Ils ont renversé le *a'paong* et ils ont vu le truc qui permettait à mon père de tricher. Là, ils lui ont cassé la gueule. Moi j'essayais de ramasser l'argent que je pouvais. C'était la pagaille. Je pleurais, pleurais, pleurais. Mon père m'a crié : « Cours à la maison ! » Elle ne m'avait jamais paru aussi loin !

– Pourquoi il y avait autant de soldats autour du camp ?

– Ils nous gardaient, comme des prisonniers. On ne circulait pas comme on voulait. Je suis restée là jusqu'à l'âge de neuf ans puis on m'a rapatriée au Cambodge. Ici on m'a mise dans un centre, à Tourl Makak.

Da montre le chemin parcouru en faisant rouler des camions miniatures sur ses dessins. Elle désigne du doigt chaque partie importante de ce lieu de transit sur lequel elle a posé un petit soldat, une mini-tente en plastique, une maison, un drapeau...

– Voilà le centre. C'était construit comme le camp mais les toits étaient en tôle. Là, c'est la cantine : c'était un grand hangar, on nous distribuait les repas trois fois par jour. A l'heure de la distribution, un type sonnait la cloche. Mœung! Mœung! Mœung ! Les gens venaient avec leurs *srak* ⁷⁵, d'autres avec leurs casseroles, d'autres encore avec des bassines en fer, des gamelles... On faisait la queue pour le riz. Un type s'asseyait pour le distribuer. J'ai vécu là quinze jours puis les gens de l'Untac nous ont emmenés. Avant le départ, ils nous ont donné deux seaux et une tente, deux sacs pour nos affaires, des pioches et des bêches et 25 dollars, et on est partis en camion... On a voyagé comme ça, en camion, tout au long de la route. (Les camions en plastique roulent sur les dessins, dirigés par la main de Da.) On a pris un pont qui traversait le fleuve. En chemin, je ne voyais rien d'autre que des forêts, des montagnes, des rizières et encore des rizières à perte de vue. On a voyagé comme ça puis le camion s'est arrêté. On nous a donné une terre. Mes parents ne savaient pas comment cultiver une rizière et ils n'avaient ni charrue, ni bœufs. Mon père a vendu le lopin de terre, il a emmené femme et enfants errer ici et là, sans but. Nos conditions de vie se sont dégradées, mes frères ont dû entrer à la pagode, ma cinquième sœur a été donnée à un putain. A l'époque je n'étais pas là, je ne sais pas comment ça s'est passé. Ma sixième sœur a été donnée à quelqu'un à Battambang, ma septième sœur a été laissée dans un centre pour orphelins à Tchom Tchav et la dernière à ma tante à Battam-bang. Je n'ai aucun espoir de les retrouver, ma famille est disloquée. Mes petites sœurs données par ma mère ont peut-être déjà été vendues comme prostituées. J'ai perdu ma famille parce que mes parents ne savaient pas gagner leur vie. S'il n'y avait pas eu de guerre, s'il n'y avait pas eu de Khmers rouges, bleus ou blancs, je n'aurais pas connu le camp et ne serais pas devenue une putain.

Sinourn qui fait semblant de dormir à côté, pleure discrètement dans son oreiller, émue par le récit qu'elle vient d'entendre malgré elle.

Da et Aun Tauch restent un long moment silencieuses. La lumière or et rose qui fait flamboyer le ciel les tire de leur méditation, la fraîcheur du soir leur rend verve et vivacité. Elles entament leur séance de maquillage. « *N'aie pas peur que je souffre* », chante Da comme si elle était l'amoureuse éconduite par un homme qui lui en préfère une autre. Aun Tauch brandit son miroir de poche, brosse soigneusement ses

cils de noir, peint ses lèvres d'un rouge voluptueux et tapageur. Elle commente avec détachement les déboires de sa logeuse, Ming Eng. La pauvre femme, alcoolique, s'imbibe à longueur de journée. Un matin qu'elle était soûle, sa langue s'est emballée, dévoilant trop fort des pans peu glorieux de sa vie privée. Le voisinage a donc appris que son mari, embauché à la très respectable Croix-Rouge, arrondissait ses fins de mois en revendant du *mâ* chez lui. Or la police, au Building, voit tout, entend tout, sait tout. Quelles oreilles lui auront rapporté l'information ? Nul ne le saura jamais mais les autorités ont rapidement mené l'enquête. Le mari fut licencié et son trafic évidemment interrompu. Sans ressources, la famille périclitait, le riz vint à manquer. La beuverie de la logeuse, la disette qui s'ensuivit, ne furent pas sans conséquences pour Aun Tauch, rapidement mise à contribution. Le logeur et ex-trafiquant la pria en effet de travailler davantage pour lui venir en aide. Il insista d'abord, même quand elle était malade, puis il n'hésita plus à user de chantage affectif : il faudra mettre les enfants à l'orphelinat s'ils n'ont rien à manger, ces gamins qu'elle considère comme ses propres neveux... Mais comment Aun Tauch arriverait-elle à nourrir tout ce monde quand elle parvient à peine à subvenir à ses propres besoins, quand elle échoue à rembourser ses propres dettes ?

Les cheveux sagement attachés avec deux mèches qui encadrent son haut front, les pommettes gourmandes, la bouche veloutée, le nez fin poudré de blanc, Da figole son apparence de poupée fragile et sexy. Elle chausse un sourire et évacue ses angoisses sur un air mélancolique dont elle improvise les paroles avant de se fondre dans la nuit masquée de Chuk Tep.

Le lendemain, seule dans un rayon de soleil matinal, engoncée dans le fauteuil du salon, Aun Tauch arrache les pétales d'une rose rouge que Khœun lui a offerte. « J'aime, je n'aime pas, j'aime, je n'aime pas... Et je n'aime pas ! » Elle fronce les sourcils, se concentre et accélère fiévreusement le décompte. « Je n'aime pas ! » Le verdict de la nature lui déplâit, elle jette la fleur et attend patiemment le prochain événement de la journée.

Dans le calme de l'après-midi, une canaille haute comme trois pommes surgit à l'entrée, piaillant et titubant. A découvrir le visage surpris de sa mère, Vith jubile encore plus et pousse des cris d'oisillon au nid. Sinourn l'attrape, le serre sans ambages, l'embrasse avec une affection brute et l'emmène jouer dans le couloir. Le mouflet parle à peine mais gambade vaillamment. « Où tu vas ? surveille sa mère. Reste là, les fourmis vont te bouffer ! » En lui courant après dans le couloir, elle voit arriver deux de ses sœurs aînées, dont Line. Sinourn se renfrogne soudain, son après-midi s'annonçait joyeux, il est presque gâché.

– Va-t'en ! lance Sinourn à son aînée. Qu'est-ce que tu veux ?

– La mère m'a demandé de t'emprunter pour rembourser les dettes.

– Combien ?

– Je ne sais pas, 50 ou 60 dollars, mais avec les intérêts, ça doit faire 100 dollars.

– Y en a ras-le-bol ! Je t'ai déjà dit de ne plus venir chercher d'argent. Je n'ai rien à donner. Et l'argent que je vous ai envoyé ?

– Ben, ça paye les intérêts. Avec 150 000 ou 200 000 riels tu rembourses les intérêts et tu manges. Après il ne reste rien. La terre que j'ai achetée, j'ai dû l'abandonner. La maison, l'organisme de prêt ⁷⁶ l'a prise. J'ai cherché des gens pour acheter plus cher mais je n'ai trouvé personne.

Vith s'approche de sa mère, elle le prend vivement dans ses bras, il gazouille comme un bébé. Ensemble ils chahutent, roucoulent, miment une bagarre. *Je m'épuise pour que tu manges et que tu boives, pourvu que tu ne t'éloignes pas trop de moi*, pense Sinourn. Elle le relâche en lui léguant de quoi jouer : ses lunettes de soleil, un sac plastique qui n'attend que d'être secoué et froissé, un bouchon qui

traîne et un trousseau de clés dont il s'empare comme d'un téléphone portable en imitant « Allô ? Allô ? » Sinourn le laisse à ses jeux.

– Combien ça paye maintenant d'arracher les herbes ?

– Je gagne 5 000, 10 000 riels. Il n'y a pas de boulot de journalier alors on n'économise pas grand-chose. Quand on finit de désherber un terrain, il ne reste déjà plus d'argent.

– Tu empruntes ?

– Oui on m'avance, pour manger. Dès que je finis un boulot je rembourse avec le salaire. Il ne reste rien.

– Pourquoi la mère a emprunté autant ? On a déjà du mal à trouver 50 dollars... Elle fait comme si j'étais célibataire ! Je dois élever mon gosse. Les frais de garde, c'est 20 dollars tous les mois. Je viens à peine de les payer.

– Donne ce que tu peux, c'est pour la dépanner.

– Je vais essayer avec la patronne, mais même si elle prête, ça ne sera pas tout de suite.

Vith avale goulûment le riz posé en offrande aux génies de la maison, les grains lui collent au menton et il s'en met plein le tee-shirt barré d'un atroce « ARMY ». Son escapade à l'autel lui vaut une fessée maternelle de première. Sinourn enchaîne calmement sans prêter attention à son fils en larmes :

– Je fais le tapin puis j'emprunte, tu empruntes, je donne à Line, je paye la garde de mon enfant... Tu crois que c'est facile d'être pute ?

Assise dans un coin, Sinourn pose sa tête dans une main et de l'autre gratte le mur. Les pleurs de Vith couvrent le silence gêné de Line et de sa sœur. Le krama noué sur la tête à la manière des paysannes dans les rizières, l'aînée sort, s'enfonce dans le couloir sombre, front résigné, bras ballants et poches vides.

Sinourn attrape Vith qui geint par à-coups, le serre contre elle, il ne moufte plus. La mère et le fils s'endorment jusqu'à ce que les rythmes balancés d'une mélodie échappée d'une radio les réveillent. Sinourn l'embarque alors sur le toit et danse avec lui avant d'aller l'astiquer vigoureusement à la jarre du balcon. Le marmot n'a pas d'autre choix que de capituler devant la main ferme qui lui frotte la bouille. Sinourn le ramène ensuite auprès de sa nourrice, quelques étages plus bas.

Le lendemain midi, à son lever, Môm trouve Da plongée dans un poste de radio, en pleine crise d'hyperactivité. Cette dernière tente de connecter des fils, or plus elle s'acharne, plus le transistor se décompose comme si la matière se liguaient contre elle pour l'empêcher d'arriver à ses fins.

– T'as pas mal aux yeux ? T'arrêtes pas de réparer la radio !

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse si mes yeux s'ouvrent tout seuls ?

– Je me suis levée deux fois entre 4 heures du matin et 12 h 30, tu n'as pas bougé et tu n'as rien mangé.

– Je n'ai pas faim.

– Et si tu dormais ?

– Je n'y arrive pas.

– Les billes de tes yeux vont tomber...

– Je travaille pour ne pas réfléchir.

– Tu n’as qu’à acheter un camion de radios ! Si tu fumes du *mâ*, c’est sûr, tu n’es pas près de t’arrêter. Dès qu’elle fume, elle répare 24 heures sur 24. Même une radio neuve, elle la démonte !

– Je veux apprendre. C’est pour plus tard, pour gagner de l’argent.

– Ton argent, tu le passes déjà dans le *mâ* et dans les radios. En plus tu ne ré pares pas, tu démontes.

– Je sais... Même si tu me donnes l’argent pour faire autre chose, je n’y arriverai pas. Je préfère la radio.

– Pourquoi tu ne te retiens pas ?

– Je n’y arrive pas, mes doigts ne peuvent pas s’arrêter.

– Je te dis ça parce que je l’ai payée cette radio que tu démontes...

– Quand j’écoute, il y a un truc qui ne fonctionne pas alors je me dis que je peux peut-être améliorer les choses.

– C’est pas ça la raison...

– Ben oui... C’est le *mâ*. Comme je souffre, je démonte.

Môm soupire.

– Je sais que le *mâ* c’est pas bien, Môm, ça touche le cerveau... Mais je me suis habituée.

– Et si je t’achète un autre poste?

– Je le démonterai pareil.

– Tu es la grande destructrice.

Dy, encore ébouriffé de sommeil, s’installe face aux carcasses de radio pour engloutir son déjeuner. A son habitude, il parle la bouche pleine, les mots s’articulent dans le riz blanc par miracle.

– T’es folle de démonter la radio. Tu as déjà foutu en l’air une dizaine de postes.

– J’en ai acheté un aussi.

– Oui, un. Tu ré pares un appareil qui marche pour qu’il ne marche plus...

– Tu me fais mal à la tête.

Dy hausse les épaules. Il s’occupe rapidement de son propre commerce : il fabrique des briquets spéciaux pour le *mâ*, qui produisent une flamme minuscule. En fait, il fait fondre un bout de plastique pour boucher en partie le conduit, ce qui réduit la flamme. « J’achète ces briquets 300 riels pièce. Ensuite j’en fais des *dèkes srêm*, des briquets à tout petit feu. Je les revends aux filles 1 000 riels. Ça paye quelques repas... »

Môm va s’étendre dans la chambre sur les losanges de la natte, près de Sinourn. Une brise légère fait frissonner le rideau, les températures de décembre sont décidément bien clémentes et propices à un sommeil réparateur. Elle hume doucement puis sursaute quand une sauterelle vert tendre, longue comme le majeur, lui atterrit dessus par surprise, portée par un souffle tiède. D’apparence fragile l’insecte a des pattes avant gonflées comme les muscles de Popeye après sa ration d’épinards. Crispé sur le tee-shirt, il

guette, les antennes en alerte. Môm l'examine longuement, le caresse puis somnole dans l'agréable chaleur de midi.

Quelques heures plus tard, Phea, une prostituée du premier étage, surgit dans l'appartement pour une visite à l'improviste. « Môm est là? » Da indique la chambre avec son tournevis. Phea se déchausse, abandonne ses tongs dans le couloir, pousse légèrement la porte bleu roi et rejoint Môm et sa sauterelle. « Je t'ai ramené le tee-shirt que tu m'as prêté hier, tiens. » Môm fait signe de le poser n'importe où, elle mesure ses gestes, évite toute brusquerie par crainte d'effrayer son amie la sauterelle. Phea observe la scène, étonnée, elle pose le sac dans lequel elle a apporté deux jus d'orange chimiques.

– Sauterelle, dis-moi comment A'Phea couche ? Comme ça? Sur le dos, en remuant les pattes ?

– Elle a un gros ventre, on dirait qu'elle est enceinte.

– Oui elle a été violée deux fois alors elle est enceinte. Hé sauterelle! D'où viens-tu?

– Elle ne comprend pas, c'est un animal.

– L'animal aussi a un cœur.

– Mais il ne peut pas nous répondre.

– Qu'est-ce qu'elle était dans sa vie antérieure pour aimer être sur moi comme ça? Normalement les animaux n'aiment pas rester sur les êtres humains. Quand je dors, elle va sur ma tête.

– Elle te cherche les poux !

– Elle passe son temps avec moi. J'aime beaucoup les animaux mais souvent mon père les massacrait quand j'étais plus jeune. Un jour il a mangé mon chien. Un coup de hache et après, avec ses copains, ils ont bu et ils ont mangé mon chien. Quand je suis rentrée, la viande était encore chaude. J'ai pris la casserole et j'ai tout balancé par terre en lui disant « Bouffe ! » Il m'a frappée à coups de ceinture. Peut-être que j'avais dépassé les bornes mais c'était mon chien et je l'aimais. Dès que je rentrais, il me faisait la fête. C'est mieux qu'un mari ! Je ne pensais pas que mon père le tuerait.

L'histoire sort Sinourn de sa torpeur. Elle se demande combien de fantômes de chats pourraient venir hanter sa maison.

– Moi, tous mes animaux sont morts, renchérit Phea. J'ai déjà tué trois ou quatre chats parce qu'ils m'énervaient.

– Cœur dur qui tue un animal : tes mains trembleront quand tu seras vieille...

Môm rigole. Phea continue son interrogatoire.

– D'où vient-elle ?

– Je ne sais pas, elle est arrivée comme ça en volant.

– Est-ce qu'elle mord?

– Quand c'est mon doigt non. J'ai fait une étude sur les sauterelles, quand elle a faim, je la prends, elle bouge beaucoup les pattes et commence à me mordiller.

– T'as fait des recherches ? Tu connais la langue des animaux alors...

Môm coupe court à ce sujet de discussion, elle passe subitement à une autre question.

– Dis-moi A’Phea, qu’est-ce que vous mangez en bas? Vous avez aussi du riz avec des coquillages ?

– Non, on a de la soupe épicée.

– Ah bon ? Pourquoi nous on a presque toujours droit qu’à du riz et des coquillages ? Avec quelle force allons-nous travailler? Ils coupent notre chair pour la donner aux tigres. Un client qui me connaît m’a prise l’autre jour en voiture, il m’a dit :

– Pourquoi t’es si maigre maintenant?

– Pourquoi tu n’as pas choisi une grosse?

– T’étais pas maigre comme ça il y a quelques jours !

– Tu m’as vue tout à l’heure, pourquoi tu m’as choisie? J’ai le visage blême. Echange-moi, t’as pris un squelette ! Je suis vieille, je ne suis plus belle, pourquoi tu ne prends pas une jeune ?

– T’as quel âge pour être si vieille? 22 ?

– Non, j’ai 45, 55!

– Hier il paraît que t’es allée avec un type qui devait te lâcher vers deux heures. Pourquoi t’es pas rentrée ?

– Parce qu’il m’aimait trop ! Il m’a attachée. Il ne voulait pas me laisser partir.

Môm renifle un petit flacon de camphre tandis que Sinourn se rembrunit en grognant :

– Moi, le client a mis une serviette autour de ses mains pour me frapper. Il voulait que je lui fasse une fellation. J’ai refusé.

– Moi, il y avait trois mecs, reprend Môm, dont un *k’teuy* ^{II} qui a arraché le fil électrique du ventilateur et m’a attachée avec. Qu’une voiture m’écrase s’il ne m’a pas fait ça! Ils voulaient prendre deux filles, je leur ai dit : « Ne prenez que moi, ça vous coûtera moins cher, on va gagner au moins huit pilules de *mâ*. » Et là, quand j’ai voulu en acheter, ils ont eu peur que je me tire alors le *k’teuy* m’a ligotée et les deux autres sont partis chercher des pilules. Impossible de me libérer.

– C’est le *k’teuy* qui t’a surveillée? C’est indécent ! Pourquoi sont-ils si cruels ? Décidément, il faut tout supporter.

Môm attrape le jus d’orange chimique que lui a offert Phea et donne à boire à sa sauterelle à l’aide d’une paille, un goutte-à-goutte que l’insecte semble apprécier, il agite ses pattes avant pour en redemander.

– Tu l’appelles comment?

– « Sauterelle qui pile le riz »... En fait c’est faux, je ne lui ai pas donné de nom.

– Quel nom veux-tu lui donner?

– Je ne sais pas, je ne parle pas la langue des animaux.

– Hé! sauterelle! Quel est ton nom ? D’où viens-tu ? T’as combien de frères et sœurs ?

Phea caresse l’insecte muet maladroitement.

– J’ai mal au crâne... Il est 4 heures déjà.

– Les heures ne t’attendent pas, elles avancent toujours.

Môm conseille à Phea de rentrer chez elle parce qu’une prostituée n’a pas d’avenir. Mais cette idée plonge Phea dans un profond désarroi. Il y a trop de problèmes, elle ne tiendrait pas deux jours. Elle invente à Môm d’interminables explications. Aujourd’hui elle a envie de s’amuser, elle rentrerait si elle avait plein de bijoux mais pour l’instant tout son argent passe dans le *mâ*... Comment Phea pourrait-elle dire la vérité? Comment pourrait-elle avouer qu’après leur aînée, elle et sa cadette ont été vendues par leur propre mère qui avait ainsi épongé ses dettes de jeu? Comment dire que son aînée, une fille douce et belle comme un astre, réputée au Building pour sa gentillesse et sa générosité, s’est vendue en faisant promettre à sa mère de ne jamais réserver le même avenir à ses petites sœurs ? La mère jura, mais une fois l’aînée partie, « engagée » par un bordel en Malaisie, elle revint sur sa parole et vendit les cadettes sans scrupule.

[69](#). Une expression employée par différents témoins ayant travaillé ou vécu dans le camp.

[70](#). Sigle anglais pour United Nations Border Relief Operation. Créée en 1982, l’Opération des Nations unies pour les secours aux frontières, l’Unbro, prend en charge l’aide aux réfugiés non reconnus comme tels en Thaïlande, à la place du Haut Commissariat aux réfugiés des Nations unies. L’Unbro louait les terres, une plaine perdue entre deux collines, un no man’s land, à l’Etat thaïlandais qui avait également négocié l’exclusivité de la vente du riz pour le camp. Il n’y avait pas d’eau dans cette zone, les autorités thaïlandaises s’assuraient ainsi que les réfugiés n’auraient aucune velléité de se fixer. La Task Force 80 constituée pour garder les camps devait achever de les en dissuader. Près de 300 hommes parmi les pires têtes brûlées des contingents thaïlandais furent postés là comme dans une colonie pénitentiaire. Ces éléments les plus durs de l’armée avaient toute latitude pour agir dès 17 heures quand l’administration des Nations unies quittait et fermait le camp où elle ne revenait que le lendemain à 7 heures. Longtemps la hiérarchie ferma les yeux sur les trafics et les nombreux cas de viols. Les pressions sur le gouvernement thaïlandais pour avoir de vrais soldats avec un contingent de femmes n’aboutirent qu’en 1988.

[71](#). Une sorte de maquereau.

[72](#). Un jeu de dés avec des animaux sur chaque face.

[73](#). Une sorte de toupie à six faces avec des chiffres.

[74](#). Un jeu de cartes.

[75](#). Sorte de gamelle.

[76](#). Il s’agit ici d’un organisme de microcrédit.

[77](#). Un travesti.

« Les prostituées sont des femmes mortes »

En quelques semaines, le *mâ* a augmenté de façon vertigineuse. A 10 000 riels le cachet, le riz rouge est devenu un luxe ou un gouffre, un sable mouvant de l'endettement. Pour des raisons strictement économiques, Da comme la majorité de ses compagnes cesse d'en consommer. Pendant cette difficile période, elle se replie sur ses activités de découpage. Les filles comprennent rapidement que ce n'est pas la pilule qui leur manque mais ses effets. Le *mâ* les électrisait, leur ôtait le sommeil, là elles s'avachissent, sentent la fatigue du corps, leurs bras et leurs jambes sont vidés de toute énergie, leurs yeux se ferment tout seuls. Soulignant inconsciemment cet état général, Da écrit en boucle au mur « Attendre une vie nouvelle ». Elles vivent des phases de dépression, des troubles de la concentration, mais avec le temps ces moments éprouvants s'estompent puis disparaissent, leurs colères s'espacent, l'appartement tremble moins de leurs disputes. Elles se sentent plus sereines. Les voisins, la propriétaire notent un certain calme retrouvé. La maquerelle est tellement satisfaite qu'au Nouvel An chinois elle offre à la maisonnée un véritable repas de fête : une traditionnelle soupe Chap Chay où viande de porc et crevettes mijotent dans un bouillon de légumes au goût de choux prononcé.

Arrêter leur consommation de drogue ne permet pourtant pas aux filles d'économiser de l'argent. Au numéro 31, les dollars ne se conservent pas puisque personne ne se projette dans l'avenir, ils se dépensent, les besoins sont permanents et dans ces circonstances, si vient l'envie de se faire plaisir, elle ne souffrira aucun report. Ce matin d'hiver, Da chemine vers la gare avec 20 000 riels en poche. Même pas de quoi payer l'eau. Les 10 000 riels supplémentaires qu'elle a mis de côté serviront aux repas. Cette fois encore elle n'a pas de marge pour que Phirom s'achète de petites choses à grignoter ni pour les gâteaux ou les chips de Marady. Il lui reste tout juste 1 500 riels pour retourner au tapin. Si les flics ne chassaient pas autant les filles en ce moment, elle aurait eu plus de clients...

Depuis la station où l'a déposée le *motodop*, Da longe les rails. Lorsqu'elle approche du lac Bœung Kâk, elle s'arrête un instant pour laisser passer un assourdissant train de marchandises puis traverse la voie ferrée avec les motos et les vélos qui hoquent sur les bosses. Elle laisse passer un cycliste, les tubes de bambou remplis de vin de palme qui pendent à son porte-bagages tintent comme un vieux xylophone. Dans son dos, un homme ramasse canettes, verres et plastiques qu'il collecte dans un grand sac afin de les revendre au poids à un récupérateur.

Da franchit le chemin de terre et s'enfonce derrière un boui-boui où sont attablés des ouvriers. Là s'étend le lac que personne n'aperçoit à cause des bicoques de bois bringuebalantes qui en cachent la vue. Le long compartiment de bois que suit Da a été divisé en « maisons », des pièces minuscules séparées par des cloisons en contreplaqué. Elles flottent sur l'eau, nul ne peut ignorer le visiteur qui fait vibrer l'ensemble au premier pas. Devant le compartiment, les voisines cuisinent sur les lattes espacées du palier. L'une d'elles se lime les ongles adossée à la jarre, une autre coiffe sa fille près du linge qui pend aux barrières de bois. Une marmite chauffée sur un fourneau, une bassine de liserons d'eau attend.

Da avance jusqu'au bout du chemin grinçant de planches. Elle entre chez elle en ôtant ses chaussures. A l'intérieur, Phirom est enfoncée dans le hamac, la tête appuyée sur le bord de l'étroite fenêtre, tournée vers le soleil. Elle se lève laborieusement pour accueillir sa sœur. Da prend de vagues nouvelles, embrasse sa fille, donne l'argent qu'elle a apporté à sa mère et s'assied dans un coin de la pièce à côté de Phirom. En face d'elles, Marady observe fascinée sa grand-mère en train de trier les grains de riz dans un grand panier rond et plat tressé en feuilles de palmier. La main qui touille les grains produit un bruit familier et rassurant.

Phirom fait mal à voir, ses mollets couverts de croûtes ne sont pas plus épais que ses maigres avant-

bras, ses yeux clignent comme les battements d'ailes d'un papillon qui se brûle à sa dernière lumière, son corps donne l'impression d'être dévoré par des taches brunes. Da lui dégage les oreilles, fripées, boursoufflées, semblables à deux cicatrices. Elle examine ensuite ses mains, ses bras, ses pieds, son ventre... Phirom répond à son aînée d'une voix lente, poussive, modulée sur un rythme répétitif.

– Il y a des éruptions partout sur les bras et les jambes. Fais voir le corps? Oh! Je ne t'ai pas vue depuis à peine une semaine et tu en as partout, même sur le visage ! On dirait que le médicament n'a aucun effet.

– Avec les anciens médicaments, ça ne marchait pas, j'avais des boutons partout sur les bras et les jambes, ça grattait. Maintenant que j'en ai d'autres, je me sens mieux. J'ai un peu de force.

– Prends-les bien pour guérir vite.

– Je veux vite guérir pour aller chercher de l'argent. Mais avec toutes ces plaques aucun client ne voudra de moi.

Da sort un pot orange enrobé d'une étiquette « WHITENING », une de ces crèmes dont les Cambodgiennes s'enduisent pour se blanchir la peau. Elle y plonge les doigts, l'étale sur les bras de sa sœur prostrée et la fait pénétrer en lissant la peau doucement, sans crainte, sans dégoût.

– Ne parle pas de travail. Pense d'abord à ta santé. Et mets ma crème, les traces disparaîtront. Tu n'iras plus travailler, je trouverai l'argent seule. Tu resteras garder ma fille avec maman.

Le lendemain matin, un coq s'égosille, les baraques craquent sous les premiers rayons du soleil, et comme d'habitude le voisin se racle la gorge avant de cracher son mollard dans le lac, une fois, deux fois, trois fois. Les gosses chougnet en écho dans les compartiments. Da, allongée sur le ventre, se retourne pour s'étirer. Elle attrape Marady calée contre elle, fourre quelques baisers dans son cou avant de lui picorer le bras. Sa fille s'éveille en riant. La grand-mère est déjà partie au marché pour négocier les produits les plus frais. Depuis son hamac, Phirom couve des yeux les jeux de sa nièce tandis que Da se débarbouille à la jarre avec délices, l'eau a conservé la fraîcheur de la nuit. Tout en s'essuyant avec une serviette, elle propose à Marady de l'accompagner pour doucher Phirom puisque c'est la meilleure heure. Phirom se laisse faire, elle enfle un sarong qu'elle noue à la poitrine et suit sa nièce surexcitée.

Comme dans les campagnes où l'activité domestique se déroule en dehors de la maison sur pilotis, tout le monde ici s'est approprié l'espace hors des compartiments pour y cuisiner et y laver le linge. Bidons et bassines s'entassent devant la barrière de protection. Un fourneau chauffe la bouilloire des voisins, une tige de bambou suspendue au-dessus d'un parterre de feuilles aquatiques sert de sèche-linge, chemises et débardeurs propres s'y égouttent dans le lac. Accroupie, les fesses posées sur un minibanc de bois au pied de l'énorme jarre d'un mètre cube, Phirom attend que sa sœur et sa nièce l'aspergent. Marady se dandine en copiant le moindre geste de sa mère. Da arrose Phirom, elle aussi; Da frotte le dos de sa sœur, elle aussi, avec une menotte plus hésitante ; Da shampooine vigoureusement, Marady trotte alors de l'autre côté pour frictionner l'épaule de sa tante. Elle s'interrompt soudain en apercevant la voisine assise en tailleur piochant dans une assiette de riz. Marady s'approche, s'accroupit et ouvre la bouche. Mais la voisine l'envoie s'essuyer le visage. Une fois propre, la mouflette engouffre sa cuillerée et retourne doucher Phirom en dodelinant. Da frotte le savon sur un gant et fait mousser les épaules, les bras, les jambes de sa sœur. Marady, elle, rince, va reprendre une cuillerée de riz, rince, caresse sa tante, déverse trois gouttes encore sur son dos pendant que sa mère cherche une serviette. De ses deux mains Phirom dégage ses cheveux vers l'arrière tandis que Marady pousse des cris exaltés en faisant semblant d'éclabousser sa grand-mère revenue des courses.

Sans prêter plus d'attention à sa petite-fille, cette dernière écaille les poissons ramenés du marché, leur coupe la queue et les nageoires, les évide et jette les restes dans l'eau du lac. Elle les place en attente dans une corbeille. Phirom l'aide à effeuiller les liserons d'eau puis découpe les tiges sur le hachoir. Les plantes et les poissons sont rincés dans la bassine avant que tout soit mis à mijoter. Marady regarde faire en grignotant un quignon de pain.

Da, isolée un peu plus loin, décompte ce que ce compartiment lui coûte par mois. La marmite fume. Dans la baraque, sa fille joue avec son singe en peluche blanc, le berce avec énergie au creux du hamac. Le déjeuner modeste accompagné de riz blanc se déroule dans le calme. Marady est fourrée chez la voisine, Phirom regarde son assiette sans rien avaler, Da ressasse la même question : comment subvenir aux besoins de ses proches ? Sa mère rompt le silence.

– La mère de Leak m'a dit qu'une ONG nous donnerait un cercueil à la mort de Phirom. Ils aident les pauvres morts du sida.

Da sursaute, offusquée.

– C'est quoi cette ONG de pervers ? Quelle arrogance de spéculer comme ça sur la mort des autres ! Elle n'est pas morte que je sache ! Ils méprisent sa vie.

Phirom a les yeux plongés dans le vide, le silence revient, pesant.

A son retour à l'appartement du Building, Da se précipite dans la chambre. Blottie contre le mur, immobile, le regard fixe, elle se fige, bien décidée à retenir ses larmes. Mais sa voix vacille, flanche, s'étrangle. Sur sa main elle a inscrit comme un pense-bête le mot « *rong cham* », attendre, d'une écriture d'enfant, très carrée. Ses doigts effleurent sur l'avant-bras gauche les stries fines de ses cicatrices, des taillades perpendiculaires aux veines comme des griffures enragées.

« Quand je souffre, je me taillade le bras. Quand je ne trouve pas de solution, que je n'ai rien d'autre, je me taillade le bras. Le soir quand je fais une passe, je suis malheureuse, je suis comme morte, je pense à ceux restés à la maison, à ma mère, à ma fille, à ma sœur qui a le sida. Quand un client couche avec moi, il couche avec une morte. Aucune femme ne veut vendre son corps. Chaque jour j'y pense. Je n'ai pas envie d'y aller. »

Da presse ses poings contre ses yeux pour retenir ses larmes et s'efforce de contenir cette souffrance qui la submerge, sans y parvenir. « Ma sœur est très malade, je dois veiller sur elle parce que c'est moi qui ai détruit son avenir. J'ai commis une faute aussi ineffaçable que cette cicatrice sur mon bras. Je suis coupable. Même dans ma prochaine vie je n'aurai pas réparé cette faute. »

Elle manque plonger, se ressaisit et reprend son histoire. « Quand je vois Phirom à la maison, j'ai pitié d'elle. Je lui ai fait du mal, c'est le remords de toute une vie. Si elle avait grandi dans l'orphelinat où elle était, elle ne serait pas tombée si bas. Je suis une damnée parce que je l'ai trompée pour la vendre. Celle qui m'a vendue m'avait dit : “ Si tu donnes ta virginité à un mari, ça ne rapporte rien, si tu la donnes à un client, c'est différent. Après tu rentreras au village, tu te marieras, qui saura? ” J'ai pensé à cette phrase en allant chercher Phirom. J'ai dit à ma sœur : “ Phirom, veux-tu aller à Phnom Penh ? Si tu couches avec eux, ils nous donneront beaucoup d'argent. ” Ma sœur m'a demandé : “ Ça fait mal? ” Je lui ai dit : “ Non. Quand ils te donneront l'argent, je t'emmènerai acheter des vêtements, des chaussures, un collier, des boucles d'oreilles. ” Elle était jeune, elle voyait les filles de son âge bien habillées, elle avait honte. Je lui en parlais, ça lui faisait envie alors elle est venue. A Phnom Penh, je l'ai conduite chez la patronne qui m'avait déjà vendue. Elle a donné ma sœur à un client cambodgien dans un hôtel. Je ne suis pas montée avec elle, je l'ai attendue en bas. La patronne est venue me dire : “ Ta sœur lui a plu, tu peux

rentrer à la maison. ” Je lui ai dit : “ Non, je l’attends, je rentrerai avec elle. ” Finalement, je suis rentrée en *motodop* chez la patronne. Au milieu de la nuit, ma sœur est revenue... essoufflée comme si elle fuyait quelqu’un. Elle pleurait. Elle a dit que je lui avais menti. Elle avait eu mal. Je lui ai dit : “ Ne parle plus, demain matin on ira faire des courses. ” Alors elle s’est arrêtée de pleurer et s’est endormie. A l’époque elle avait quinze ans et moi dix-sept. Moi non plus je ne connaissais pas Phnom Penh, une amie m’avait trompée... Elle m’avait amenée au Building pour préparer les repas des prostituées. J’ignorais ce qu’elles faisaient le soir, elles partaient toutes. Quinze jours plus tard, la propriétaire est venue m’amadouer. J’ai réfléchi deux, trois jours, je savais qu’à la maison il n’y avait rien à manger, mes frères et sœurs étaient nombreux. Un Japonais m’a emmenée coucher dans un hôtel près du Wat Phnom. Je ne savais pas à combien se montait la transaction. On m’a donné 300 000 riels ⁷⁸, une paire de boucles d’oreilles, un collier, une montre et deux-trois ensembles de vêtements puis on m’a renvoyée au village. En arrivant j’ai acheté de la viande de bœuf au marché. Ma mère m’a dit : “ Où as-tu trouvé autant d’argent? ” J’ai répondu que j’avais travaillé pour le gagner. Elle ne m’a pas crue et a refusé de m’adresser la parole. Je suis retournée au Building. Quand je vois Phirom couchée, malade, je pense à ma faute. J’ai ce malheur ancré en moi, j’ai détruit son avenir. Si je ne l’avais pas amenée ici pour découvrir ces feux follets, cette excitation, ces drogues, elle ne serait pas partie à la frontière thaïlandaise. Je la croyais morte mais elle est revenue six ans plus tard avec cette maladie. En plus, à son retour, elle a eu pitié de moi, elle avait entendu la mère m’engueuler parce qu’il n’y avait pas de fric. Ça la mettait en colère. Je lui disais : “ Ne te fâche pas contre elle, elle nous a mises au monde, il faut qu’on lui donne un peu d’argent ”, alors elle était retournée travailler malgré sa maladie. Elle n’avait même plus la force de marcher. Quand je rentrais, je la voyais en larmes. Je voulais l’empêcher d’y retourner mais elle y allait quand même. Je connaissais, moi, cette dureté de la vie. Pourquoi est-ce que j’ai amené ma sœur ici? Elle ne me reproche rien, mais je suis fautive, je le sais. Pourtant je ne suis pas seule responsable. Pourquoi sommes-nous plusieurs enfants à être tombés dans cet enfer ? »

La voix de Da se casse, elle ne parvient à respirer que de façon hachée. Ses cernes s’assombrissent, son tee-shirt sert de mouchoir. « Ça tient à la pauvreté, à mes parents qui ne savaient pas comment gagner leur vie. C’est pour ça que ma famille a volé en éclats. J’avais neuf ans. Nous, les enfants, étions des ignorants. Alors ma sœur et moi vendons notre corps... »

En fin d’après-midi, alors que les filles rentrent se préparer, Mab, Sinourn et Aun Thom découvrent Da avachie dans le fauteuil, avec des yeux gonflés par les pleurs et les mains agrippées à une radio et à ses chansons tristes. Elles évitent tout commentaire. D’humeur gaie, elles entament sur des musiques romantiques un échauffement très personnel qui décroche un sourire à Da : Sinourn tape du pied par terre, Aun Thom tourne en se regardant le plus souvent possible dans le miroir, Mab ondule mollement. Quand les premières notes d’un *roam vong* envahissent la pièce, les trois Cambodgiennes forment immédiatement, par réflexe, un cercle pour exécuter le pas simple et chaloupé de cette élégante danse traditionnelle mettant en valeur les volutes dessinées par les mains. Leurs doigts souples et courbes comme des pétales imitent la plantation de la graine, la croissance de la tige, l’éclosion de la fleur puis l’apparition du fruit. Leurs gestes se répètent, la ronde tourne en hommage au cycle perpétuel de la nature.

Une petite fille qui porte un faux collier de perles au cou, accroupie dans le couloir, observe, intimidée, cette ronde improvisée. Animal tremblant adossé au mur sous le numéro de porte des voisins, la fille de Line, la nièce de Sinourn, attend. Elle arrive de la campagne, maigre, si maigre, comme une anorexique. Elle cherche sa mère que personne n’a croisée depuis plusieurs jours. Sa main crispée devant la bouche, la gamine geint, pleure, essuie des larmes qui ne coulent plus, tourne la tête de droite et de gauche vers un couloir sombre et désespérément vide de toute présence maternelle. La musique bâillonne sa douleur, personne n’entend, personne n’écoute.

[78](#). Environ 75 dollars.

« Les cheveux blancs prieront pour les cheveux noirs »

Le Dancing Chuk Tep a fermé. Les filles se sont repliées vers les rues autour d'une autre boîte de nuit située à deux pas : W3. C'est plus près que le Midnight Lullaby où le « marché » est de toute manière saturé puisque les clients y trouvent plusieurs prostituées au mètre carré rien que sur la piste de danse... Au Hot Dog, inutile d'essayer, il leur faut arroser le videur d'une commission de 3 dollars pour avoir le droit d'entrer sans que rien leur garantisse qu'elles sortiront au bras d'un client. En ces temps difficiles, impossible de prendre un tel risque. Au Wok, le patron a mauvaise réputation : il ferme les yeux sur la présence des prostituées en échange parfois de quelques faveurs et l'hypocrite libidineux loue des gourbis sinistres aux clients pressés de s'écraser entre les cuisses d'une fille. A W3 la commission d'entrée n'est que de deux dollars. Celles qui n'ont pas les moyens resteront sur les trottoirs environnants en attendant les clients qui auront bu tout leur argent et ne pourront plus se payer une fille du dedans. A W3, les hommes se soûlent, les filles multiplient les sourires ravageurs entre deux verres, entre deux danses, entre deux plaisanteries. Les noctambules se serrent dans la fumée de clopes comme des vers dans un bocal de *prahok* ⁷⁹. Mieux vaut trouver un client assez vite car, passé 22 heures, le tarif de la passe baisse. Au fur et à mesure de la soirée, Aun Tauch, Môm et les autres s'éparpillent dans les vapeurs de la nuit et ses brouillards de néons ⁸⁰.

Au petit matin, Aun Tauch est réveillée par les explications pédagogiques mais bruyantes de sa logeuse à une habitante du squat. Oui, tout le monde va déménager, c'est la politique de la municipalité de reloger les squatteurs du pied du Building. Heureusement qu'elle se décide à venir apposer l'empreinte de son pouce sur les papiers administratifs sinon comment obtiendrait-elle le lot de 4 mètres par 12 qui lui est destiné ? Elle ne va quand même pas rester là. Partir vaut mieux que rester au Building avec cette étiquette de quartier malfamé qui colle à la peau. Ce sera peut-être la seule occasion de sa vie de devenir propriétaire ! Il n'y a pas si longtemps, quand les autorités voulaient récupérer un terrain squatté comme celui-ci, elles ne s'encombraient pas de « détails ». Là, les choses ont été discutées. La femme du squat dubitative agite son pouce pour sécher l'encre. Il est loin tout de même ce terrain. Loin du centre-ville, loin des chantiers où les hommes se font embaucher, loin de tout. « Regardez K'Dey, la vendeuse de glaces dont la baraque a brûlé devant le Building, elle en est vite revenue d'Anlong Kong, c'était à plus de 15 km du centre-ville. Tout ce qu'elle vendait passait dans le prix de ses allers-retours en *motodop*. Elle s'est retrouvée plus pauvre qu'à Phnom Penh, sans un sou pour nourrir ses gosses. Il n'y a qu'à l'écouter quand elle raconte l'arrivée des habitants par camions sur le terrain. » Ça ressemblait au débarquement de naufragés sur une île déserte. Pas d'alimentation électrique, pas de point d'eau, pas d'égout évidemment, la zone totalement inondée à la moindre pluie, et autour le vide des rizières et des champs. Un no man's land où surgissaient seulement les piquets de bois délimitant les lots attribués. Même après le creusement de puits, même après la digue qui a permis d'assécher le terrain, même après l'apparition des premières bicoques branlantes, Anlong Kong a continué de se vider de ses habitants en une lente hémorragie. Les usuriers qui faisaient galoper les taux d'intérêt autour de 20 % par mois ont raflé les lots de ceux qui ne pouvaient pas les rembourser. La femme du squat n'a aucune envie de vivre une telle galère. La logeuse d'Aun Tauch, connue pour sa gentillesse et ses coups de main aux prostituées en difficulté autant que pour son bagout, tente de convaincre son administrée en faisant abstraction de sa mouffette de trois ans, Komlang, qui chouine rageusement parce que sa mère ne s'occupe pas d'elle. « Franchement, à part les proxénètes, personne n'a envie d'habiter ici ! Ma nièce qui est ouvrière est venue une fois. Elle a eu vite fait de juger le lieu, j'ai compris qu'elle ne reviendrait jamais. Les gens vivent ici parce que c'est moins cher et qu'ils n'ont pas d'argent pour aller ailleurs. Mais dans l'arrondissement de Dangkor, vous aurez une maison à vous. D'ailleurs, nous aurons tous les mêmes maisons. » Komlang tire les cheveux de sa mère imperturbable tandis que la femme du squat s'inquiète encore du manque de

travail sur place. La logeuse brandit alors l'argumentaire de la compagnie qui construit leurs maisons en banlieue en échange de ce terrain au pied du Building. L'entreprise a promis aux 350 familles concernées un marché, l'implantation d'une usine à proximité, une école, et une ONG lancera des formations de cuisinière. La logeuse omet de préciser que seules 30 personnes auront accès à cette formation tandis que les habitants déménageront par centaines. Pour enfoncer le clou, elle revient à ses convictions personnelles. « L'enfer, c'est ici, pas là-bas. Ici, personne ne demandera une fille en mariage sachant qu'elle vient du Building. Ici les vieux ne vont pas à la pagode, ils jouent aux cartes toute la journée. Ici les autres ne vous respectent pas, là-bas le changement de cadre devrait aider à recréer une bonne ambiance, ici vous êtes prisonniers, là-bas tout est possible. » Presque convaincue, la femme du squat s'en retourne d'où elle vient, après tout, un terrain c'est toujours bon à prendre. Komlang attrape la bouche de sa mère et la lui ferme à deux mains.

Embourbée dans ses somnolences, Aun Tauch a suivi la conversation par bribes. Elle s'est laissée bercer par le discours tonique de sa logeuse militant pour le déménagement et par les réactions sceptiques de la visiteuse ponctuées d'interjections à la cambodgienne, ces accents typiques de la voix qui, en un souffle, s'amplifient d'une note grave aux plus aiguës, comme si elle tentait de condenser une gamme en une seule note. Finalement c'est le silence retrouvé qui éveille Aun Tauch. Elle se lève d'humeur joyeuse et maternelle. Elle enfle son sarong à fleurs, un débardeur noir, attache ses cheveux avec une pince crocodile, sort en saluant la propriétaire penchée sur le registre des habitants de la communauté dont elle vérifie les signatures. Aun Tauch rejoint ses amies au quatrième étage du Building. Elle chemine nonchalamment, sans perdre cette habitude de traîner les pieds. Mais ce n'est pas le bruit de la savate râpant le sol qui fait se retourner certains hommes à son passage, non, c'est sa démarche, ses fesses rondes qui roulent et roulent encore sous le tissu. Quand elle parvient au numéro 31, tout le monde à sa grande surprise est déjà debout. Elle propose à ses comparses de préparer le déjeuner à condition que chacune lui confie entre 500 et 1 000 riels pour les courses. Comme si elles signaient ainsi un défi à la maquerele, les filles acceptent toutes de se cotiser et sortent leurs billets rose et marron. Aun Tauch glisse les temples froissés d'Angkor Wat et du Bayon dans une poche et se dirige vers le Psar Kramourne (le marché de cire), accompagnée par Da. Elles descendent deux étages puis traversent le Building dans toute sa longueur. A cette heure-ci, elles ont de grandes chances de croiser Phan de retour du marché, c'est le chemin qu'elle emprunte quand elle y a écoulé les desserts qu'elle cuisine chez elle chaque jour à l'aube. Ses *noum phlea ay*, des gâteaux blancs ronds comme des billes préparés à base de farine de riz et de sucre de palme, roulés dans la noix de coco râpée, ont assuré sa réputation. Rien que d'y penser, Aun Tauch s'en délecte. La dizaine de gamins en pantalon bleu et chemise blanche qui sortent de leur cours d'anglais coupe court à ses rêvasseries. Ils s'éparpillent bruyamment dans le couloir tandis que leur professeur fait entrer un second groupe d'élèves rangés deux par deux. S'ils viennent suivre les cours de soutien ici le matin, c'est qu'ils seront sur les bancs de l'école publique cet après-midi. Da leur jette un regard envieux.

Pour atteindre le marché situé en face de la gigantesque ambassade de Russie, elles traversent le village des Maudits, Phum Déréchan. Dans les ruelles étroites, elles font place aux vendeurs ambulants qui tirent leur charrette nettoyée, ruisselante d'eau, aménagée d'une vitrine à fruits ou d'un gril à bananes.

Au marché, les deux amies se partagent vite les courses avant de ne plus rien trouver sur les étals ou dans les paniers des paysannes installées à même le sol. Ici les marchandises sont disséminées sans abondance, à 10 ou 11 heures du matin, viandes ou poissons ont été écoulés, ont disparu comme cire au soleil, surtout par les chaleurs étouffantes du mois de mars. Da se charge du charbon, des liserons d'eau et des coquillages, elle laisse son amie s'occuper du reste. Aun Tauch se fraye un chemin à l'ombre de quelques bâches et parasols. Elle achète des gousses d'ail, du sucre, de la sauce de poisson, du

glutamate, des piments rouges... Au détour d'un étal elle aperçoit, accroupie devant la boutique d'un épicier, une prostituée qu'elle connaît pour être la locataire préférée de Ming Eng : Samnang. « Chance », drôle de prénom pour une prostituée. Du coup elle se fait appeler d'un anonyme Srey Mav, comme tant d'autres. La jeune femme, penchée sur un fourneau en terre cuite dont elle négocie âprement l'achat, flotte dans son pantalon pattes d'éléphant et un tee-shirt ample. De loin, Aun Tauch la repère à sa maigreur, à ses épaules légèrement voûtées et à ce style passe-partout où les seules touches féminines sont des chaussures pointues à petits talons qu'elle enfle et déchausse nerveusement, et l'étoile diamantée qui pend à son cou. Samnang n'aime ni le maquillage, ni les vêtements sexy, persuadée que la simplicité de ses tenues cache sa véritable condition. Elle a emménagé depuis quelques mois dans une piaule de 6 m² que Ming Eng lui loue 15 dollars par mois. Son cagibi, au-dessus de chez la propriétaire, formé de planches de bois disjointes, prend l'eau par tous les interstices à la moindre pluie. Un bout de lino y fait office de matelas et les vêtements sont calés dans un épais sac en plastique derrière la porte qui ne ferme pas. Elle aurait pu louer moins cher mais sans électricité. Là au moins il y a un néon dans le couloir et un wc-douche commun au rez-de-chaussée. Et surtout, une propriétaire compréhensive sur les retards de loyers. Aun Tauch connaît mal Samnang, elles n'arpentent pas les mêmes zones de la capitale, la seconde passant ses soirées dans des bars fréquentés par des étrangers qui apprécient davantage sa peau tannée.

Aun Tauch l'aborde gentiment, elles en viennent naturellement à parler de Ming Eng. Samnang lui doit une fière chandelle parce que son ancienne propriétaire, Ming Sokha, ne voulait plus d'elle quand elle a appris qu'elle était enceinte. Aun Tauch l'invite à déjeuner avec les autres mais Samnang ne viendra pas. Elle ne vient jamais, pour ne rien devoir à personne.

Aun Tauch retrouve Da avec qui elle partage les sacs de courses.

– J'ai croisé Samnang. Ming Eng dit qu'elle est enceinte de cinq mois. Franchement, je ne sais pas où elle le met son petit, elle reste plate comme une limande.

– Au moins elle peut continuer à prendre des clients. Quelqu'un m'a parlé d'elle l'autre jour. Il paraît qu'elle veut garder le môme et arrêter la prostitution. Mais de quoi vivra-t-elle ? Elle ne tiendrait pas une journée à l'usine.

– Il paraît qu'elle empoche une commission en trouvant des clients pour d'autres filles ou en jouant les interprètes pour d'autres prostituées auprès des *barang* parce qu'elle parle un peu anglais. J'en connais une à qui elle a piqué un client comme ça un soir.

– Qui est le père ?

– Le *barang* qui l'a engrossée passe ses nuits dans les bars. Une de ses copines a revu le mec et lui a dit qu'il l'avait mise enceinte. Tu sais ce qu'il a répondu ? « Peut-être que je suis le père mais faudrait que je vois la Srey Mav dont tu me parles parce que des Srey Mav j'en ai sauté un paquet ! » Samnang a décidé de garder l'enfant mais ça doit être son premier parce qu'elle est très angoissée. L'autre jour elle a demandé à Ming Eng de l'accompagner à l'échographie pour vérifier que tout allait bien. Ming Eng m'a raconté le rendez-vous avec le médecin...

Et Aun Tauch d'interpréter devant Da la séance entre le médecin et sa patiente.

LE DOCTEUR : Il est en train de bouger.

ELLE : Il a un corps ?

LE DOCTEUR : Oui, il a des pieds, des bras, il a tout ce qu'il faut.

ELLE : Il a de la chair?

LE DOCTEUR : Oui... C'est un garçon. Toi, tu pourras continuer ta lignée !

ELLE : Il dort là? De ce côté-là?

LE DOCTEUR : Là oui, là ce sont les pieds, les mains. On regarde le cerveau. Tout va bien, pas de problème. On peut peser son poids aujourd'hui, mesurer sa tête, la longueur de ses jambes. Il doit faire 500 g. Ça c'est le dos de ton fils, ça, le cœur. On va mesurer les battements et les écouter. 160 par minute. Rythme normal pour un enfant dans le ventre.

ELLE : Mais 500 g ça va?

LE DOCTEUR : Oui, il va grossir...

Da sourit. L'enfant n'a même pas respiré l'air du monde qu'il endosse déjà tous les espoirs irréalistes de sa mère. Cela lui rappelle un rêve qui l'avait profondément bouleversée parce qu'elle l'avait perçu comme prémonitoire. « Quand j'étais enceinte de Marady, j'ai rêvé que quelqu'un me demandait de venir vivre auprès de moi. Un type tout noir, énorme, très grand. A l'époque, je faisais des passes au quartier de Bun Phav. “ Maman, je veux vivre avec toi, disait-il. – Pourquoi tu veux vivre avec moi ? Je suis une putain ! – Mais moi je vais te porter chance ”, jurait-il. Or c'est une fille qui est née, et tout a disparu. A sa naissance, nous n'avions presque plus de riz à nous mettre dans le ventre... »

De retour à l'appartement 31, Aun Tauch organise en cuisine le partage des tâches. Elle s'installe sur le balcon, à côté du baril d'eau, place le charbon sous le fourneau qu'elle allume en brûlant un bout de tong découpé. La flamme jaune chauffe le grand wok en métal qu'elle a posé sur le feu, le bois de réserve attend de brûler au pied du fourneau. Tous les sachets d'ingrédients sont déposés sur un grand panier rond et plat à sa droite. Aun Tauch attrape le sachet d'huile et la verse dans le wok. Quand ça claque et grésille, elle y plonge des gousses d'ail écrasées avec le plat du couteau, elle les fait dorer, puis jette un peu de sucre, de la sauce de poisson, du glutamate, touille avec une pelle en métal avant d'ajouter les coquillages puis les piments. Dans son dos, Aun Thom, Yourn et Da effeuillent les liserons d'eau posés en gerbe dans la bassine rose. Da coupe sèchement les tiges avec l'ongle du pouce, rapide, précise, avec le même mouvement du poignet que lorsqu'on épluche des haricots. Les feuilles atterrissent dans une grande casserole.

– Une femme, quand elle ose partir de chez elle et vendre son corps pour se nourrir, elle n'a plus peur de mourir, décrète Da.

– Toi qui sais tant de choses, c'est quoi l'avenir ? titille Aun Tauch.

– L'avenir, personne ne peut le voir.

– Et la liberté?

– Si tu veux vivre libre, vis seule. Quand tu peux aller où tu veux, c'est ta liberté.

– Et un cœur sincère ? renchérit Môm.

– Un cœur sincère? Quand un homme et une femme s'aiment d'un amour entier, s'aiment corps et âme, on peut appeler ça un cœur sincère.

– Qu'est-ce qu'un homme ?

– Un homme est capable de travailler et de te nourrir, il peut t'apporter le bonheur, c'est ça un homme.

– Et le bonheur?

– Le bonheur? C'est avoir de l'argent à dépenser, une villa où habiter, une voiture. Si tu veux aller à la mer, tu y vas. Si tu veux aller au fleuve, tu y vas. Voilà ce qu'est le bonheur.

– Et le sentiment?

– C'est comme une mère qui protège son enfant, comme ton amour pour ton enfant et tes parents, c'est ça le sentiment. Hé! Toi là! De quel droit tu m'interroges sur le sentiment et l'amour?

– Qu'est-ce que la justice ?

– Aun Tauch, à ton âge... Es-tu trop bête pour ne pas le savoir ? Regarde la balance, elle doit être équilibrée. Si tu mets d'un côté deux onces d'or et de l'autre trois, qui peut parler de justice ?

– Et le mensonge ? demande encore Môm.

– Le mensonge? Parfois on vend notre corps pour fumer du *mâ* en disant qu'on aide la famille, là, on se ment à soi-même et aussi aux parents.

– Dans cette vie, que regrettes-tu ?

– Ce que je regrette le plus... C'est de ne pas être née riche. Si j'avais été fille de ministre ou d'Oknia⁸¹, j'aurais eu l'argent et l'orgueil. Même sans travailler, j'aurais eu de l'argent à dépenser.

Aun Tauch récupère la casserole de liserons d'eau qu'elle fait cuire. Dy n'écoute pas les commérages, il feuillette son carnet dans le fauteuil, il ne lève les yeux qu'au gémissement d'Aun Tauch qui se brûle la langue en goûtant son assaisonnement. Elle fait ensuite revenir les liserons d'eau à feu vif. Le sauté de coquillages est fin prêt.

Môm distribue les couverts à même le carrelage comme pour un jour de fête et sert chacun tour à tour. Une bouchée et c'est la ruée : ils s'empiffrent en succions bruyantes et goulues, se débarrassent de leurs coquilles par terre, se resservent jusqu'à vider les casseroles.

– Aun cuisine bien ! Mieux que la patronne, ses plats n'ont pas de goût, remarque Môm. Quand on mange ensemble comme ça, on dirait qu'on est une famille.

Da se régale.

– C'est vrai. Les anciens disent : « A la maison, chacun sa mère, mais dans la forêt tous la même mère ⁸². »

Aun Tauch flaire un piège.

– Vous autres ne me flattez pas ! Vous me menez en bateau pour que je vous serve...

Môm s'engouffre dans la brèche.

– Si on mangeait ensemble comme ça tous les jours, ça donnerait quoi?

– Si vous voulez bien manger, c'est facile, donnez chacune 500 riels et vous aurez ça tous les jours, idiots !

– Tu feras la cuisine tous les jours alors ?

– C'est ça... C'est moi qui cuisinerai, je serai ta bonne !

A la fin du repas, la pièce ressemble à un champ de bataille parsemé de cadavres de coquillages. Le silence revient car à l'orgie succède l'inévitable repos des ventres pleins. Le coup de balai attendra, la vaisselle aussi. D'ailleurs, personne ici ne veut jamais s'y atteler, les disputes sur le sujet furent si courantes que les repas maison sont désormais rarissimes.

Finalement, les premières réveillées, Da et Aun Tauch, s'occupent du ménage. En moins de vingt minutes elles déblayent le terrain, rincent les assiettes, mettent les casseroles à égoutter avant de se confier l'une à l'autre devant le miroir. Aun Tauch s'inquiète de l'air sombre de son amie.

– Da, t'es encore enceinte ?

– M'en parle pas, ça m'angoisse.

Da évite le regard d'Aun Tauch, ses yeux s'ancrent au carrelage sale.

– Quand vas-tu le faire sortir ?

– Je l'ai déjà fait une fois, j'ai failli tomber dans les pommes...

– Si tu gardes ce bébé, tu vas souffrir, lui répond calmement Aun Tauch en repliant ses genoux contre sa poitrine. Tu as déjà un enfant, en plus ta mère compte sur toi...

Aun Tauch a déjà avorté quatre ou cinq fois. La dernière fut la pire, le fœtus avait sept mois. Elle a cédé aux pressions de son maquereau qui l'avait harcelée pendant des semaines sur son incapacité à élever un enfant. « Tu n'arrives déjà pas à te nourrir toi-même », répétait-il sans cesse. A force de se l'entendre dire, elle avait fini par intégrer ce discours et par prendre peur. Cet avortement fut l'expérience douloureuse d'une solitude totale mais elle n'imaginait pas que le cauchemar se prolongerait : après à peine une semaine de repos, son patron l'a renvoyée au tapin sans ménagement. Elle avait pris pour une faveur, une forme de compassion, son placement avec un client en tête à tête. Elle a vite changé d'avis quand celui-ci s'est mis à l'insulter après la passe en croyant que le sang sur les draps indiquait qu'elle couchait en ayant ses règles. Aun Tauch n'avait pu le convaincre de sa bonne foi et mettre un terme à leur querelle qu'en lui faisant tâter son sein afin qu'il voie le lait maternel en couler. « Avant il me croyait pas ! », scande-t-elle traumatisée. Le soir même un médecin appelé en urgence arrêta l'hémorragie dont elle souffrait réellement. La cruauté des patrons est sans limite. L'implacable maquereau n'hésite pas parfois à braquer un AK-47 sur elle en lui hurlant dessus pour l'obliger à travailler. Elle sait qu'elle a affaire à un homme qui a sa place dans la société, qui a de l'argent. Elle constate, pragmatique, que dans un tel rapport de forces les prostituées sous ses ordres doivent admettre un principe de base : le patron a toujours raison.

A la suite de son premier avortement, Da avait aussi reçu très vite l'ordre de reprendre le travail. Par chance, son client l'avait renvoyée avec 10 000 riels en poche en la découvrant malade et en pleurs. Néanmoins la pitié de cet homme reste au second plan dans le souvenir de Da parce que la mémoire de son corps et de son esprit a été marquée par la douleur lancinante qui la traversait jusque dans le dos.

– T'as pu coucher hier ? interroge Da.

– Oui. J'ai trouvé deux clients.

– Tu te débrouilles mieux que moi. Cette soirée était sinistre, j'étais là à arpenter les rues, invendable. Un flic m'a donné un coup de pied. J'aurais dû lui en demander un deuxième pour faire sortir le bébé.

– Da, si tu demandes ça, tu vas avoir un mauvais karma.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Toi tu es seule, tu t'en sortiras. Moi, non. J'ai dû emprunter 100 dollars, 50 pour Phirom et 50 pour avorter. Mes dettes avec la maquerelle, ça fait un premier poids. J'ai trois personnes à charge, c'est un deuxième poids, surtout que ma sœur est malade et ma fille est petite. En plus je suis enceinte, c'est le troisième fardeau. Je ne sais plus lequel je dois porter.

– Ne réfléchis pas trop. Plus on réfléchit, plus ça se complique, plus on vieillit. Essayons juste de faire le bien dans cette vie. Si dans la prochaine on est une anguille ou un ver de terre, tant pis. Il ne nous restera plus qu'à attendre la suivante. Toi tu as de la chance, si tu meurs, tu as un enfant à laisser à ta mère. Moi, je n'ai plus que mes os à lui léguer.

Aun Tauch se sent si indigné de cette figure maternelle qu'elle porte aux nues, de cette mère « aussi gentille que le Bouddha » érigée en icône de la femme pauvre réduite en esclavage, travaillant pour des sommes ridicules de 2 000 ou 3 000 riels par jour, luttant sans faillir pour nourrir ses gosses, vaillante malgré une famille disloquée, malgré la peine de voir sa fille aînée paralysée après une attaque cérébrale.

– Quand je suis arrivée à Phnom Penh, j'ai emprunté de l'argent pour lui acheter un bout de terre et refaire le toit de sa cabane pourrie parce que quand il pleuvait, ça fuyait partout, les vêtements étaient trempés, nous n'avions même pas un endroit pour dormir.

– On dit qu'une seule mère arrive à nourrir dix enfants. Mais dix enfants n'arrivent même pas à nourrir une seule mère.

– Maintenant elle est vieille, je ne sais pas ce qu'elle devient. Une mère peut mourir en paix si elle sait que ses enfants ont un avenir mais si elle meurt en sachant que je suis une traînée...

– Si ça se trouve, on n'aura pas le temps de faire une cérémonie à notre mère, c'est elle qui nous enterrera.

– Si tu meurs avant elle, les cheveux blancs prieront pour les cheveux noirs.

– Peut-être que la mère maquerelle ne nous emmènera pas pour être incinérées.

– Je m'en fous. Le patron n'a qu'à me laisser pourrir. Ça empestera tout le monde.

– Ne crois pas que quand tu meurs tout est réglé, ça se trouve on va déterrer ton cadavre pour t'injurier encore. « Putain sans chair, putain qui nous laisse des gosses sur les bras, fantôme de putain ! » Moi, j'ai eu envie de déterrer mon père.

– Pourquoi ?

– Pour le maudire. Je ne devrais pas dire ça, on n'a pas le droit d'accuser un mort. Mais tout est de sa faute. Même s'il m'a donné la vie, c'est une vie de chien ! Salaud de père !

– Dans la vie, il y a la chance et la malchance. Si nous avons de la chance, nous ne serions pas putes...

– C'est le destin. Toi tu es sortie une fois de la prostitution mais tu y es revenue. Moi aussi. Pourquoi ? Parce que nous avons un mauvais karma. Pourquoi a-t-on un karma dans chaque vie, à quoi ça sert ? Le nôtre tourne en rond.

– Il ne faut pas discuter avec le destin.

La compagnie de Da finit par peser à Aun Tauch. Sa déprime s'avère contagieuse, leur discussion remue un passé mal cicatrisé. Pourquoi avoir évoqué son dernier avortement ? Pourquoi rouvrir la

blessure ? Aun Tauch sort s'aérer sur le toit du Building. Elle s'immobilise d'instinct devant la façade en damier de l'université Build Bright, fixe un point sur le parking et l'invective : « Maudit Build Bright ! Maudit Build Bright! Construire un grand parking comme ça sur le corps de mon fils ! Maudit Build Bright ! »

Elle le voulait ce bébé, sinon elle n'aurait pas attendu sept mois avant de le « sortir ». Il était le fils de l'homme qu'elle aimait. Pourtant elle laissa le père creuser un trou au pied de l'ancien Building gris, il y déposa le nourrisson enveloppé dans des linges.

L'enfant respirait. Il l'enterra.

Aun Tauch n'oubliera jamais le récit traumatisé du père infanticide. Depuis, par n'importe quel temps, sous le soleil, sous la pluie, elle passe des heures sans bouger à regarder le bâtiment et son parking flambant neufs, à ressasser des regrets éternels.

[79](#).Pâte de poisson en saumure.

[80](#).Les noms des lieux ont été volontairement modifiés pour ne pas leur faire de publicité.

[81](#).Un riche notable.

[82](#).Quand on est chez soi, chacun pour soi, mais quand on est en forêt, loin de sa maison, il faut rester unis.

« La vie est un combat, ne crois pas au destin »

Da ouvre son cahier, y relit les paragraphes de son journal intime.

Elle a titré son premier texte *La vie est un combat, ne crois pas au destin*.

Tu es fait pour t'entendre avec quelqu'un mais le destin ne veut pas de lui pour toi.

J'ai rencontré mon bien-aimé,
je n'ai connu que la souffrance.

Maintenant nous sommes séparés,
nous n'avons plus de douleur commune,
C'est la vie des humains.

Dans la vie de l'homme, la souffrance est
constante, des mois et des années nous nous en
souviendrons.

Il me reste un enfant que je porte dans le cœur,
mais la fille de Thida n'est pas comme les autres
enfants
parce que sans père elle est à la dérive comme une
fumée,
et loin de tous, jusqu'à ce qu'elle perde sa mère.

Mercredi 8/2003 [83](#) .

C'est la date de mes souvenirs. Ce jour je ne pourrai jamais l'oublier. Je suis partie avec lui. Tout ce que j'avais pu projeter pour l'avenir a disparu en un clin d'œil. Tout ce qu'il m'a fait et tout ce que j'ai souffert, la douleur ou la joie qu'il m'a causée... Maintenant j'ai envie de me rappeler tous ces souvenirs.

Vendredi 12/8/2003.

Nous sommes partis, nous deux et ma mère, à Battambang [84](#) . Arrivés là-bas, je me sentais loin de tout mais en même temps j'étais très contente de ce destin car j'avais l'impression que nous étions faits pour vivre ensemble, lui et moi. Quand j'étais enceinte de cinq mois, ma tante nous a acheté une moto pour qu'il travaille et ne m'abandonne pas.

Vendredi 9 novembre 2003.

Il décide de partir à Phnom Penh. Je me sens mal. Je suis tourmentée. Il était quelqu'un de bien. Je pensais qu'il était mon destin. Ma tante est allée chercher la moto pour l'obliger à revenir travailler auprès de nous à Battambang. Ça l'a énervé alors il a dit qu'il retournerait à Phnom Penh, qu'il ne resterait pas à Battambang. Ces mots qu'il a prononcés, je ne pourrai jamais les oublier. Il m'a dit qu'il

économiserait. J'ai accepté de le suivre. Mais j'étais enceinte de sept mois et vingt jours. Je n'avais pas d'argent. C'est à cette époque qu'il est revenu à son état d'autrefois. Il fumait du *mâ* et couchait à droite à gauche. Je lui ai demandé de rentrer accoucher à Battambang. Il a d'abord refusé puis il est finalement revenu avec moi. A Battambang on restait unis. J'ai accouché un mardi, le 9/2003. C'est là que j'ai eu ma fille qui s'appelle Marady. J'étais très heureuse. J'ai décidé d'être une bonne femme et une bonne mère. Quand Marady a eu deux mois, nous sommes repartis à Phnom Penh. J'ai loué une maison à K'dan Pi ⁸⁵. Mon mari faisait le *motodop* pour nourrir sa femme et sa fille. J'avais pitié de lui. Mais il a fini par arrêter de travailler alors j'ai perdu tout espoir dans la vie. Il a passé son temps à me culpabiliser, j'ai essayé de chercher du travail ⁸⁶ pour pouvoir acheter du lait pour ma fille. J'ai appelé ma mère pour qu'elle me rejoigne et qu'elle garde ma fille. Notre vie à nous, mari et femme, ressemble à celle des ordures que la société déteste et rejette. J'ai laissé ma fille seule avec ma mère, elle en a beaucoup souffert. Ma mère a dû laver les vêtements des autres pour pouvoir lui acheter du lait. Quand ma tante est venue de Battambang et qu'elle a vu cette situation, elle a appelé un grand-oncle qui vit aux Etats-Unis ⁸⁷ pour qu'il m'aide, pour qu'il achète une moto afin que mon mari redevienne *motodop*. A l'époque je travaillais déjà à Chuk Tep. J'ai emprunté 150 dollars pour soigner ma fille malade. Elle avait quatre mois. J'étais très anxieuse. Le médecin m'a appelée pour faire une prise de sang. Je n'avais conscience de rien.

Vendredi 10 juillet 2004.

Le jour où j'ai fait la prise de sang, c'est le jour où j'ai perdu tout espoir dans la vie. J'ai emmené ma fille se faire soigner. Une femme médecin m'a annoncé que je portais le virus du sida. J'ai pitié de ma fille. J'en ai parlé à mon mari et c'est à partir de ce moment-là que tout s'est brisé. Je n'ai plus réfléchi à rien. J'ai abandonné ma fille et sombré dans la drogue avec lui. Tous les jours il m'a placée avec des tas de clients. Tous les jours. Dix jours plus tard, mon oncle a envoyé 250 dollars. Je suis retournée à Battambang encore une fois. Ma tante m'a dit : « Si tu n'achètes pas une moto avec ça, ce n'est pas la peine de revenir fouler le sol de Battambang. » Mon mari a promis qu'il le ferait. Quand je suis revenue à Phnom Penh, j'ai perdu tout espoir. Mon mari est parti vivre au Building au troisième étage. Il couchait avec toutes les filles, il est devenu accro au *mâ* et a sombré dans le jeu. Tout ce qu'il arrivait à gagner ne suffisait pas pour ses dépenses. Il avait plein de dettes alors il m'a pris tout l'argent que j'avais. Je n'ai pu laisser à ma mère que 30 dollars. Il a acheté une petite moto, il a gagné un peu d'argent et il en a donné une partie pour ma fille. J'ai quitté mon patron mais je lui devais encore 100 dollars. J'ai promis de lui rembourser 3 dollars par jour. Alors j'ai commencé à travailler à mon compte. Mon mari me plaçait puis il dépensait tout l'argent, chaque jour qui passait.

Dimanche 8 novembre 2004.

On a déménagé ensemble pour habiter au troisième étage du Building. On a décidé de se séparer. Quand je gagnais de l'argent, je ne pensais plus à personne, je ne pensais qu'à moi. Je fumais du *mâ*, je jouais aux cartes. Un jour, mon mari m'a demandé de lui prêter cinq dollars pour son frère. J'ai refusé alors il m'a frappée. Il m'a battue de plus en plus souvent. Mes amies essayaient de l'en empêcher. Il n'y a qu'Aun Tauch qui prenait vraiment soin de moi quand il me faisait des choses pareilles. Il me faisait ça parce qu'il aimait une autre fille qui vivait dans la même chambre que moi. Il m'a fait du mal tous les jours, je suis devenue presque folle. Toute chose a une fin. A cette époque, il m'a ramenée vivre à K'dan Pi avec ma mère et ma fille. Il a vendu la moto. Je suis retournée faire le tapin comme avant, chercher du fric comme avant, sans qu'il change rien de son côté. Il dépensait tout l'argent que je gagnais, l'argent des passes avec les autres hommes. Un jour je suis rentrée en lui demandant où était passé le fric. Il m'a gueulé dessus en me disant que le mec d'Aun Tauch avait tout pris. J'ai pleuré. Je suis rentrée à la maison

chez ma mère à qui j'ai dû demander de quoi payer le *motodop*.

Le 15 janvier 2005.

Il retourne vivre dans sa famille, près du cinéma Kirirom. J'étais heureuse parce que ce jour-là j'ai retrouvé ma liberté. Même si j'ai de grosses responsabilités à gérer maintenant, j'ai retrouvé l'espoir quand le médecin m'a dit qu'il pourrait soigner ma fille. Je dois continuer à me battre pour elle. Marady a un an maintenant. Elle ne vit pas avec moi. Un jour, ma mère m'a demandé 50 dollars pour aller chercher mon frère à Poïpet. Alors j'ai décidé de reprendre un patron, la maquerelle d'aujourd'hui. Je lui ai emprunté 100 dollars pour que ma mère aille chercher mon petit frère. Le poids sur mes épaules s'est alors alourdi de plus en plus parce que j'étais dans la drogue, je devais nourrir toute ma famille. Ma vie ne valait plus rien.

Samedi 8 mars 2005.

J'ai peur. Il est revenu placer les filles. Il avait pourtant juré qu'il abandonnerait tout ce que la société déteste et méprise. Même s'il a gagné de l'argent, il n'a rien donné pour élever ma fille. Jusqu'à aujourd'hui, on n'a plus travaillé ensemble lui et moi.

Le lundi 9 juin 2005.

Je suis retournée à K'dan Pi chez ma mère. Elle m'a dit qu'elle avait emmené ma fille faire une prise de sang à l'hôpital. Le médecin a dit que ma fille n'était pas contaminée par le virus. J'étais très heureuse. Je n'ai plus de tourments dans ma vie. Mais ma souffrance est revenue quand ma petite sœur est rentrée après six ans d'absence. Elle est revenue avec la maladie. J'ai besoin d'argent pour la soigner. J'ai essayé de vendre de la bière Asahi pour la soigner mais rien ne la soulage. Je continue à demander au médecin de prendre soin d'elle. Tous mes vœux sont exaucés parce qu'elle semble guérie, elle remarche et mange. Ma mère l'a engueulée beaucoup alors elle a décidé de revenir avec moi, d'emprunter de l'argent à la patronne et de reprendre le boulot. Nous avons emprunté 50 dollars à la maquerelle pour la mère. J'ai pitié de ma sœur. Quand je l'ai vue partir avec le client, j'ai souffert. Quand elle est revenue, elle m'a dit que le client lui avait fait du mal, elle a pleuré parce qu'elle sait qu'elle est malade, qu'elle n'est pas encore guérie. Que dois-je faire si tout est souffrance dans cette existence? J'étais devenue une camée, je voulais arrêter. Si je ne fume pas je ne peux pas travailler. Si je fume seule c'est pas grave mais là ma sœur fume aussi. Si ma mère le savait, quel tourment elle aurait ! Qu'est-ce que je peux faire ? Ma mère a souffert. Que peut espérer ma famille ? Quand pourrai-je enfin vivre? Jusqu'à quand? Quand je fume du *mâ*, je réalise que ça ne rapporte rien mais si je ne fume pas je n'ai pas de force, je n'arrive pas à aller bosser pour gagner de l'argent. Ce qui veut dire que je me prostitue pour le *mâ* en fait. Dois-je être dans cet état-là jusqu'à la fin de ma vie? Quel espoir peut avoir ma fille? Quelqu'un qui travaille pour une ONG a proposé de prendre Marady. Devrais-je la lui donner? Si elle reste avec moi, elle n'a aucun avenir. Si je la donne à cette personne, elle aura peut-être un avenir. Je ne crois pas au destin. La vie est un combat. Qui n'a jamais vécu des difficultés dans sa vie ? Même si j'y suis confrontée, je dois me battre pour ma fille. Quand les clients me font du mal, je continue à sourire parce que je pense à ma fille.

[83](#).Da a parfois noté les dates de manière partielle, rien n'a été modifié par rapport à son cahier.

[84](#).Ville située à environ 250 km au nord-ouest de Phnom Penh.

[85](#).« Les deux cerfs », nom du quartier situé derrière la gare où vivent la mère de Da, Phirom et Marady.

[86](#).Une manière pudique de dire qu'elle retourne se prostituer. Elle n'ose pas l'écrire.

[87](#).Peut-être son père biologique, un militaire qui a émigré aux Etats-Unis alors qu'elle était bébé.

« Chacun son karma »

Da allume une cigarette sur le toit du Building. Elle tire sur son clope, cheveux au vent, en fixant le ciel, un ciel d'un bleu si turquoise qu'il pourrait passer pour l'artificiel décor d'un studio photo. Elle écrase longuement son mégot en dessinant des lettres à la typographie bien carrée. En bas un camion décharge une troupe de fillettes en *khbens* colorés (costume de danse traditionnel) et de garçons encombrés d'instruments de musique en bois. Les petites danseuses et leurs musiciens auront probablement participé à une célébration officielle très tôt ce matin... Les voilà de retour avec leur professeur.

A proximité du camion, une silhouette familière avance. Da se penche pour vérifier puis s'empresse de descendre. Elle s'étonne de trouver Vuth au Building, elle l'invite à la « maison ». Vuth lui emboîte le pas, grimpe avec l'attitude oppressée d'une agoraphobe. Dans les étages, elle glisse un coup d'œil furtif dans les appartements grands ouverts où elle dévisage à la dérobée les joueuses de cartes et les dormeuses qui peuplent les chambres. Le bâtiment a un air de pensionnat de jeunes filles bas de gamme. Devant le numéro 31, Vuth ôte ses tongs en entrant dans l'appartement et suit Da dans la chambre où Aun Tauch et Mab blaguent devant le mur tapissé de mannequins. Vuth a la maigreur de ceux qui ne mangent pas à leur faim et le même port de tête abattu. Une frange de cheveux chatouille ses joues anguleuses, son visage fin et plat s'obstine à fixer le sol. Elle reste silencieuse, telle une ombre de femme. Mab, les sourcils froncés, dévisage, sceptique, cette visiteuse misérable.

– Pourquoi tu me cherchais ? l'interroge Da.

– Pour te demander du travail.

– Là où tu travailles le soir, tu ne gagnes rien ?

– Je n'y arrive plus, la police nous chasse. Tous les soirs vers minuit, on nous arrête.

– Si tu ne gagnes rien, qu'est-ce que tu manges ?

– Je demande du riz aux gens. Quand je te vois, je t'en demande.

– Comment t'aider, Vuth ? Je n'arrive même pas à m'en sortir. Toi tu n'as rien, moi non plus, je le sais. Pourquoi veux-tu venir travailler avec nous ? Là où je travaille, il n'y a que des jeunes. Elles sont garces parfois. Jeune comme je suis, je ne gagne pas toujours de quoi rentrer en *motodop*. Les clients sont difficiles. En plus, il faut avoir un patron pour venir travailler parce qu'il graisse la patte aux flics. Alors comment t'aider ? Est-ce que tous les soirs c'est pareil ? Tu ne gagnes vraiment rien ?

– J'arrive à tirer 2 000 ou 3 000 riels, avec les vieux cyclo-pousses ou avec les *motodops*. Avec ça j'achète du riz, après il ne reste rien.

– Pour 2 000 ou 3 000 riels tu fais la passe où ?

– Dans les bosquets du jardin public.

Fuyante, Vuth abrège ses réponses sans jamais fixer son interlocuteur. Aun Tauch, bouche bée, n'en revient pas :

– T'as pas honte de coucher dans les bosquets comme ça ?

– C'est la nuit...

– Et si la police arrive ?

– On part en courant.

– Avec ces 2 000 ou 3 000 riels, tu pourrais acheter des oranges et les revendre ? suggère Aun Tauch.

– Quand je touche 2 000 ou 3 000 riels, j’achète du riz pour manger, avec quel argent j’achèterais des oranges ?

– Achète des oranges de mauvaise qualité! Celles à 1 500 la douzaine. Si tu les revends, les flics ne te chassent plus. Les oranges servent de paravent. Quand tu vas coucher avec des clients, tu peux réclamer plus d’argent : 10 000 ou 20 000 riels la passe c’est mieux que 2 000 ou 3 000 riels, non?

– Tu penses qu’avec deux oranges je pourrais gagner 20 000 riels ? Je n’ai même pas de quoi manger. Et je suis vieille, je ne peux pas faire comme les jeunes, je n’y arriverai pas...

– Pourquoi tu ne te maquilles pas ?

– Comment se maquiller ? intervient Da. Quand elle a 1 000 riels, elle a juste de quoi payer un repas le matin. Elle ne peut même pas acheter du riz pour le soir, comment elle achèterait du maquillage ?

Aun Tauch ne comprend toujours pas comment cette femme se retrouve dans une telle situation.

– Actuellement tu as un mari?

– Oui.

– Il travaille pour t’aider?

Vuth se raidit.

– Non. Il ne fait rien.

– Quelle poisse ! C'est toi qui travailles pour le nourrir ?

– Oui.

– S'il ne te nourrit pas, pourquoi tu le gardes? Tu couches avec les cyclos et les *motodops* pour 2 000 ou 3 000 riels pour lui acheter du riz et s’il ne mange pas le riz, il prend peut-être l’argent pour boire puis il te bat... Que vas-tu faire?

– Que faire ? C'est mon karma.

– Je te dis Vuth, ce mec-là ne vaut rien, insiste Da. Il ne vaut pas un riel. Moi j’en ai assez. Je ne crois plus en l’amour, je n’ai plus confiance dans les hommes. Chaque jour je me contente de travailler, de réfléchir comment trouver de quoi payer mon loyer et nourrir ma fille.

– Moi, s’énervé Aun Tauch, j’ai travaillé pendant des années pour le nourrir ! Qu’est-ce qu’il me reste au bout du compte ? La peau sur les os et mes larmes à essuyer sur mes genoux.

Da se penchant vers Vuth :

– Tu as des enfants ?

– J’en ai six. Quatre sont morts. Il m’en reste deux.

– Où sont-ils ces deux-là?

– J'en ai confié un à ma mère.

– Et ton autre enfant?

Silence arc-bouté.

– L'autre je l'ai amené avec moi mais il a disparu.

– Disparu où ?

– Dans le jardin devant la gare.

Aun Tauch bondit :

– Où étais-tu quand l'enfant a disparu?

– J'étais avec un client.

Mab, sidérée, réagit avec une pointe de mépris.

– T'étais avec un client et tu laisses ton enfant comme ça sans le confier à personne ?

– Je l'ai confié à des gens mais ils se sont endormis et d'autres ont volé l'enfant.

– Quel âge avait-il ?

– Deux ans.

– Il était déjà grand... Tu l'as porté dans ton ventre sept, huit, neuf mois et nourri jusqu'à l'âge de deux ans, tu le perds comme ça... A ta place ça me déchirerait le cœur.

– Ça me déchire le cœur. Mais que faire ? Je n'ai pas d'argent pour le rechercher.

Mab digère mal la discussion, implacable, radicale, elle s'emploie à décourager Vuth.

– Quel âge as-tu ?

– 34 ans.

– Tu te prostitues depuis quand?

– Depuis que j'ai 25 ans.

– Ne cherche pas de boulot avec nous, certains clients ne veulent même pas de nous. A ton âge tu le trouveras où le client?

Da prend sans hésiter la défense de celle qui est venue chercher son aide.

– Nous on connaît des hôtels, des guest-houses, elle, elle ne connaît personne, elle ne sait pas où travailler si ce n'est au jardin de la gare, dans les bosquets et les arbustes, juste de quoi gagner 2 000 riels pour se remplir l'estomac.

La fibre moraliste d'Aun Tauch ressort :

– Un être humain ne devrait pas juger un autre être humain. Chacun son karma.

– C'est pour ça que je disais avoir peur, enchaîne Da sans avoir prêté la moindre attention à la réflexion de son amie. Quand je serai vieille je chuterai comme elle. Aujourd'hui, je suis l'unique pilier de ma famille, si je tombe malade, toute ma famille mourra. Tu peux encore marcher Vuth, tu peux encore

trouver 2 000 riels pour remplir ton estomac. Mais quand tu tomberas malade, qui t'aidera? Tu mourras comme une chienne.

Da rompt cette discussion morbide en sortant un jeu de cartes qu'elle distribue à Vuth et à Aun Tauch. Mab préfère aller prendre l'air et exhiber devant d'autres compagnes le téléphone portable qu'elle vient de s'acheter. Les trois se lancent dans une bataille agrémentée de piquantes histoires de femmes courant après leur mari volage et accusant les prostituées de tous leurs maux. A ces jalouses venimeuses, heureusement rarement promptes à jeter de l'acide au visage de leurs éphémères rivales, Da rétorque sans ciller qu'elle n'est pas allée chercher leur mari. Avant de tourner les talons, elle leur réplique que si à la maison leur mari reste leur mari, hors de la maison, peut-être qu'il sera son mec à elle... Elle assure à Vuth et Aun Tauch qu'en général ça leur ferme le clapet. Son histoire ne fait cependant pas assez diversion pour déconcentrer les joueuses adverses, elle perd jeu sur jeu. Lorsque la faim se fait sentir par quelques gargouillis de ventre, la partie s'arrête sur une victoire écrasante d'Aun Tauch. Da prépare alors deux assiettes avec les restes de riz du déjeuner. Elle et Vuth s'isolent en tête à tête sur le toit du Building, profitant de la grisaille, d'un vent léger qui rafraîchit et de la tranquillité ambiante. Un peu plus loin sur la terrasse, une toile a été tendue dans un trou entre deux murs. Vuth aperçoit devant ce refuge de fortune un fourneau qui fume encore et deux jeunes, un homme et une femme, en train d'avaler leur riz blanc à l'abri du soleil. Da raconte qu'ils sont installés sous la bâche depuis quelques jours, lui est ouvrier journalier, elle prostituée. Ils sont amoureux, ils veulent vivre ensemble mais la famille du garçon rejette cette fille de mauvaise vie. Ils ont dû fuir pour rester ensemble, ils se démènent pour se loger dans un habitat plus décent. Ce genre d'histoire est monnaie courante. Vuth admire leur courage, Da s'affiche bien plus pessimiste. Combien de temps tiendront-ils à ce régime? pense-t-elle amère. Cette vie va endurcir leurs cœurs, l'amour ne durera qu'un temps, lui se lassera d'elle ou l'inverse.

« Les paroles ne me blessent plus »

Alors que les prostituées sombrent dans leurs somnolences de pré-sieste, la maquerelle signale son entrée par des braillements exaspérés. Un ouragan sonore leur tombe dessus. Dy la suit, piteux, sonné, avec un mal de tête carabiné et un gros pansement blanc taché de rouge sur le haut du crâne. Il sort à l'instant du dispensaire en bas du Building avec trois points de suture, il accuse Môm d'avoir commandité la bastonnade dont il a été victime. La maquerelle rapplique bâton en main pour la corriger à son tour, qu'est-ce qui lui a pris à celle-là de faire tabasser son placeur? Furieuse, elle écume comme une mer déchaînée. Elle règle leur compte à toutes celles qu'elle croise.

Da prenant cette rage de plein fouet sent qu'elle va passer un mauvais quart d'heure, elle se métamorphose, se durcit, ses traits se tendent. Elle répond à la patronne sur un ton froid; quand elle se sent acculée, elle riposte par l'attaque.

– Toi Da, dépêche-toi de résoudre tes problèmes avec moi. Je ne prends que 100 dollars sur les 200 que tu me dois. Et ne remue pas le couteau dans la plaie ⁸⁸ A'Da sinon je t'égorge. T'es cruelle avec moi, tu ruses toujours. Tu n'arrives pas à me rembourser mais tu vas faire des passes dans le quartier de Bun Phav. Tu me prends pour une idiote ? C'est même pas la peine de me répondre, rembourse-moi, c'est tout.

– Ça va barder, réplique Da sans dévier de sa ligne tactique. Je suis malade. Où veux-tu que j'aille chercher de l'argent? Ne me pousse pas à bout! vocifère-t-elle.

– Va faire le tapin et rembourse-moi mon argent !

Da a des kalachnikovs dans les yeux, elle se retient... Se retient... Quitte la pièce avant d'exploser. Vuth au milieu de ce tourbillon est complètement tétanisée. Tapie dans un coin, elle observe comme un animal peureux. Des cris fusent dans tous les sens en un flot ininterrompu. La maquerelle se tourne vers Môm, deuxième dans la ligne de mire.

– Toi, tu n'es qu'une sauvage, t'as payé un mec pour taper A'Dy ! Pourquoi tu ne lui as pas carrément demandé de le tuer? Pourquoi tu te contentes de lui faire casser la gueule?

– Ouais... Bien sûr... C'est moi la sauvage !

– Elle a le fric, elle le cache pour son amant.

– Quoi? J'ai jamais caché d'argent! Je n'ai pas des idées aussi vulgaires.

– C'est Sinourn qui t'as appris ça?

– Je n'ai jamais volé un riel !

– Tu oses me répondre? Tu vas te prendre une dérouillée.

– Avant de m'insulter et de me battre, tu devrais te renseigner sur la bonne version de l'histoire !

Sinourn intervient, offensée d'être ainsi mise en cause par la maquerelle, mais elle prend un vent de retour qu'elle n'avait pas prévu :

– Toi Sinourn, dépêche-toi de reprendre ta nièce et dégage de chez moi !

– N'importe quoi! Tu m'insultes devant tout le monde, tu m'insultes même sur mon lieu de travail !

Da revient s'asseoir à côté de Môm et réfléchit avec elle. A voix basse elles déduisent qu'Aun Thom a

dû cafter à la patronne. La maquerelle se met à engueuler Mab qui avait jusqu'ici échappé à ses foudres :

– Pourquoi t'es pas intervenue ?

– Moi ? Intervenir ? Deux hommes se battent. Ce n'est pas moi, une femme, qui vais les arrêter !

Le passage à tabac de Dy vire au second plan lorsque Sinourn fayote sans vergogne et enfonce lâchement Da pour s'attirer les faveurs de la patronne :

– Ça fait combien de temps que t'es pas allée travailler ?

– Les paroles ne me blessent plus, c'est le corps qui a mal.

– Ça ne te touche pas parce que tu n'as plus de cerveau. T'as de la chance d'être avec la patronne, les autres te laisseraient pas si longtemps sans travailler...

Le mari de la maquerelle qui arrive à son tour renchérit contre Da.

– Va emprunter à qui tu veux et rembourse-nous 100. Le reste on efface, on n'a plus de karma en commun, on oublie.

– Tout le monde sait que tu as l'habitude de faire des passes dans le quartier de Bun Phav, provoque encore Sinourn.

– Oui, bien sûr j'ai l'habitude d'y aller. Avant je travaillais là-bas. Mais même quand je suis malade et que je n'y vais pas, vous me dites que j'y vais. Même les salopes de ma maison s'y mettent ! Putains de leur mère ! Quand je vais dans le quartier de Bun Phav, je ne manque jamais d'aller près de Chuk Tep.

La maquerelle doute longuement, Da s'échine à la convaincre qu'elle n'est pas allée travailler ailleurs, jure sur ce qu'elle a de plus cher, sa fille, et invoque la maladie, l'arrêt du *mâ*, l'épuisement, pour justifier ses absences répétées. La patronne bouillonne encore à la pensée des intérêts qu'elle doit rembourser quotidiennement.

– Tu vas t'arrêter combien de jours avant d'aller chercher de l'argent pour me rembourser? Je vais te déchirer la gueule, espèce de baisée !

Le mari joue le rôle du compréhensif dans cette affaire. Il s'interroge :

– Pourquoi t'es pas allée à l'hôpital si t'es malade ?

– Je suis allée à l'ONG près de chez ma mère.

– Je ne veux plus que tu dormes chez ta mère ! ordonne la maquerelle. Je veux que tu dormes ici.

Da refuse net. Elle n'en peut plus des remarques sournoises de ses colocataires qui se comportent comme une mère maquerelle. Le mari propose un arrangement, il suffit qu'elle aille chercher régulièrement de l'argent pour eux.

– Je suis malade ! Mon sexe ne peut pas aller travailler. Si j'étais guérie, j'y serais déjà allée, lui répond Da.

Au fur et à mesure de la discussion, elle sent néanmoins ses patrons fléchir, ils veulent régler son cas. Progressivement ils acceptent certaines modalités de son départ, à savoir qu'elle pourra leur devoir de l'argent sans forcément habiter chez eux au Building. Bien des maquereaux refuseraient ce genre de compromis, ils garderaient la fille sous la main jusqu'à ce qu'elle ait remboursé.

Aun Thom qui tentait une sieste dans le fauteuil du salon remet le feu aux poudres en accusant à son tour Da de faire des infidélités régulières à la maquerele. La moucharde se pose en prostituée modèle qu'il n'est pas nécessaire d'insulter du matin au soir pour qu'elle aille travailler. Da oppose une résistance farouche à tous ces propos qu'elle juge diffamatoires, déplacés, offensants. Elle se défend d'une voix plus puissante et plus aiguë. A force de piques et d'assauts, elle prend le dessus. Le mari de la maquerele voudrait bien mettre fin à ces échanges de harpies et regagner ses pénates.

– Da, dis-moi une fois pour toutes ce que tu comptes faire. Tu vas faire le tapin pour nous rembourser ou tu vas emprunter à quelqu'un ? Prends une décision.

– J'ai déjà dit à ta femme que j'ai une blessure à l'utérus. Dès que c'est guéri j'y retourne. Mon ex m'a dit qu'il m'aiderait à rembourser.

– Et pourquoi il t'aiderait? demande la maquerele, suspicieuse.

– Il voulait rembourser 5 dollars par jour.

– Et je devrais te croire ? Je lui en ai parlé, il dit qu'il n'est au courant de rien.

– Si je te dis que je te rembourse, je te rembourse. Deux dollars et demi par jour.

– Tu me dois 100 dollars. J'efface tout le reste.

– OK, deux dollars et demi par jour.

– Dix mille riels. A rembourser directement à ma sœur, cet argent c'est à elle que je l'ai emprunté.

– Oui, oui, je sais. C'est moi qui amènerai le fric.

– Tu ne fais plus partie de mes enfants.

Da peste en silence, pour la forme. Elle se doute que les circonstances lui ont facilité la négociation. Dans deux semaines les Cambodgiens fêteront le Nouvel An khmer, une période faste pour les maquereaux grâce à ses trois jours fériés. Outre que la patronne a déjà récupéré sa mise depuis belle lurette, elle sait qu'à cette occasion elle encaissera de confortables dividendes. Son mari accueille avec soulagement l'accord avec Da. En overdose de problèmes, il reproche à sa femme d'avoir recruté une nouvelle fille le matin même.

– Je n'ai rien demandé! se défend-elle. Elle est venue toute seule avec son baluchon.

Il lève les yeux au ciel, dépité, puis alpague Dy en lui faisant la leçon :

– T'es vraiment nul de te faire taper comme ça !

Vuth, allongée sur le ventre, ne perd pas une miette des orageux dialogues. Elle n'avait jamais vu un patron s'expliquer avec ses filles. Les maquereaux ont plutôt la réputation d'envoyer leurs placeurs faire tâter du bâton ou de la ceinture aux rebelles avant toute forme d'échange.

Vuth admire la manière dont Da a négocié sa dette bien que la somme due lui paraisse gigantesque. Le plus souvent, le calcul des dettes relève du bon vouloir du patron. Il prête de l'argent aux filles et à leur famille sans qu'elles notent jamais les montants empruntés parce qu'elles font confiance, parce qu'elles n'y pensent pas, parce qu'elles ne savent pas écrire ou compter... De leur côté, les maquereaux s'appliquent à tenir les comptes. Ils insistent toujours sur ce que les prostituées leur coûtent mais évitent soigneusement de leur dire ce qu'elles leur rapportent. Le mensonge, y compris par omission, est une arme indispensable dans la guerre que se mènent les deux camps. D'un côté les prostituées ont besoin de

gagner plus, de l'autre les patrons alourdisaient leurs dettes sous des prétextes divers pour les contrôler.

Le mari de la maquerele plaide sans scrupule sa cause de gentil patron.

– Nous ne demandons pas grand-chose, vous faites ce que vous voulez mais le soir vous allez au tapin. Parce que nous, l'argent, on l'a emprunté et on doit le rembourser, les intérêts courent tous les jours et quand on ne peut pas payer quotidiennement, ce n'est pas simple. Parfois, même Aun Thom se fait jolie pour aller racoler puis disparaît. Elle va faire le tapin pour elle.

A ces mots, Aun Thom décampe d'un pas nerveux, avec un dédain tapageur, tandis que le mari de la maquerele la suit du regard sans s'interrompre.

– Les filles, quand elles nous quittent pour changer de patron, en général, elles savent comment ça se passe chez les autres et elles se tiennent à carreau. Ksav, quand elle était avec nous, elle partait au boulot à 1 heure du matin, maintenant qu'elle est à Sorya, à 19 heures elle est sur le trottoir.

Vorn, le frère de la maquerele, arrive en uniforme de policier. Quand la situation se dégrade, sa sœur recourt à ses services pour faire entendre raison à ses filles. Cette fois il a su en bas que ça chauffait, il vient voir si sa sœur a besoin d'aide.

– A'Dy a été tapé par les racoleurs de Va, il a dix points de suture ! Je suis en train de chasser toutes les filles de la maison ! lui résume-t-elle en exagérant l'ampleur des faits.

D'habitude quand elle est à bout, elle annonce à tous qu'elle va mettre la clé sous la porte et changer de vie, mais les mois passent sans qu'elle abandonne sa conséquente source de revenus... Elle a ses raisons : trop d'échecs ponctuent ses expériences passées, entre les investissements fonciers qui n'ont servi qu'à éponger les dettes de jeu de son mari et le lamentable échec des aventures piscicoles de son époux en Malaisie, il était temps qu'elle prenne en main la gestion du foyer. La maquerele attrape son frère par le bras et s'éloigne dans le couloir, suivie par son mari.

Da et Môm, assises dans la chambre, s'allument une cigarette, soufflent leur fumée sur Dy avec un regard narquois. Il va s'enfoncer dans le fauteuil du salon laissé vacant par Aun Thom. Un calme oppressant annonce un règlement de comptes... Le bouquet final de la journée. Dy lance les hostilités. Môm rétorque à haute voix ce que Da lui souffle à l'oreille pour le pousser dans ses retranchements.

– Espèce de « mort par balle » ! Moi j'ai volé le fric de la patronne ?

– C'est vrai ! Tu veux que je lui dise quoi ?

– Quand est-ce que je l'ai volé ?

– Hier soir, tu as piqué l'argent de la passe. Et tu as demandé à ton amant de me démolir la tête. Tu es cruelle, traînée !

– Tu veux encore deux ou trois sutures sur ta tête ?

– Et si j'en veux ?

– Idiot, on te déraille et tu viens m'insulter.

– Qui j'insulterais d'autre, putain !

– Mort pas balle !

– Quoi mort pas balle ? Tu me cherches ? Quand j'aurai un flingue, je vous descendrai toi et ton mec, tu

verras.

- Viens nous buter, vaurien !
- Vaurien? Qu'est-ce que tu veux?
- Espèce de débile. *Amôk si trapeing* ⁸⁹ !

Da jubile. Bien envoyé ! Elle glousse à s'en étouffer et Môm, hilare, peut à peine se retenir.

- Tarée.
- Tu veux manger les jeunes pousses ?

Les deux filles se bidonnent...

- Si je rentre dans ta chambre tu vas voir.
- Camé!
- Il m'a frappé avec un bâton! S'il est si fort pourquoi il ne s'est pas battu à mains nues?
- T'es Jackie Chan ⁹⁰ ou quoi? Pourquoi tu n'as pas pris un bâton?
- Comment j'aurais su qu'il allait me frapper?
- De quoi tu t'es mêlé?

Rien n'arrête le duo Môm-Da. Elles ont réponse à tout, elles harcèlent leur rabatteur, l'épuisent. Da continue à monter Môm contre Dy mais n'intervient pas directement dans leur querelle.

- Putain de voleuse.
- On va te réduire au silence. Un type comme toi j'ai pas besoin de mon mec pour le taper, même moi je t'aurais aplati.

Quand Da sent l'énergie des rivaux faiblir, elle s'introduit bruyamment dans la joute avec un art de la mauvaise foi désopilant.

- Assez de disputes, tarés ! Je dors !
- Ce ne sont pas tes histoires, te mêle pas de ça !
- Tu m'empêches de dormir, tu es en manque de *mâ* et tu insultes tout le monde !
- J'insulte qui je veux.
- Je veux dormir !
- Je vais venir t'éclater la bouche !
- Je dors, va gueuler dehors !
- Je suis chez moi ici, moi aussi !
- Non, c'est pas ton appart, c'est ma patronne qui loue.
- Ta patronne est aussi la mienne !
- Je dors ! Arrête de radoter.

– Tu veux quoi encore ?

– Rien, espèce de dissolu. On veut dormir. Je vais te coudre la bouche, tu ne sais pas qu'on doit chercher du fric ce soir ? !

– Filles de pute.

– Fils de pute toi-même !

Da vient d'enfreindre une règle sacrée pour Dy : ne jamais laisser insulter sa mère.

– Si je rentre là, tu vas voir...

Sa voix menaçante gonflée de haine glace Da qui stoppe net ses attaques. La dernière fois qu'elle a entendu cette intonation chez Dy, Aun Thom l'avait poussé à un état de fureur irréversible en l'accusant d'avoir piqué une de ses chaussures. Elle s'était pris un magistral coup de pied dans le ventre qui l'avait clouée au sol, souffle coupé, estomac vrillé par la douleur, humiliée et impuissante.

Le calme revenu permet à Vuth et Môm de se laisser couler sur les pentes douces du sommeil après un début de journée mouvementé. Da découpe des lettres et colle sur le miroir : « Attendre une vie nouvelle, ne crois pas au destin. »

Elle compte rentrer à la gare en fin d'après-midi avec Vuth, elle connaît quelqu'un là-bas qui pourra les aider : Sopheap aura sûrement une solution d'urgence. La quarantaine autoritaire, Sopheap est une « vieille prostituée » aux cheveux coupés au carré comme sous les Khmers rouges et à l'embonpoint avenant. Elle exerce dans la zone de la gare, elle a vingt ans de karaoké derrière elle, elle est aussi la responsable pour ce secteur géographique d'un syndicat de défense des prostituées et des travestis, autogéré par des prostituées en exercice. Le syndicat a peu de moyens mais il a réactivé une certaine forme de solidarité. De toute manière la réunion a lieu ce soir à la cabane de Sopheap. Au moins Vuth y trouvera-t-elle un refuge provisoire et quelques fruits à manger, il y a toujours des bananes ou des bricoles à grignoter. Elle ne plongera pas dans la nuit le ventre vide.

Vuth se lève, s'arrête face au miroir pour y déchiffrer la phrase de Da. Elle se regarde un instant, voit une autre, se détourne.

Da, qui attendait son réveil en faisant une réussite, est prête à partir. Le *motodop* les dépose derrière la gare, sur le boulevard de la Confédération de Russie que tout le monde appelle route de l'aéroport. D'ici elles auront moins à marcher jusqu'aux compartiments de bois. Elles se faufilent dans une ruelle jusqu'à atteindre les baraques flottantes au bord du lac. Da désigne à Vuth le compartiment de Sopheap, elles entrent, d'autres femmes les ont précédées. La pièce est minuscule et en désordre mais chacune trouve une place. Sopheap distribue quelques fruits aux arrivantes et prend des nouvelles, chaleureuse et attentive. Parmi les prostituées en sarong venues à la réunion mensuelle du syndicat, la plupart sont séropositives et vivent à proximité, cherchant des clients dans les parcs, les jardins, les rues ; plus rares sont celles qui travaillent dans des bordels ou comme lanceuses de bière. Sopheap se félicite, sur la quarantaine de prostituées qu'elle a recensées dans le coin, elle en accueille une dizaine ce soir. Elles ont eu du cran pour affronter ne serait-ce que le regard méprisant des trois hommes qui jouent au snooker en face et leur font sentir le dégoût qu'elles leur inspirent. Ce qui n'empêchera pas ces hypocrites de faire un tour dans un bordel, peut-être dans les heures qui suivent. Au début de la réunion, les visages fermés fixent Sopheap, leurs regards vides se perdent dans des abîmes. Les temps sont durs, certaines n'ont pas 100 riels en poche et ne mangent pas à tous les repas. Petit à petit la discussion les ranime, les langues se délient une fois les estomacs remplis, le rire surgit. Sopheap note les noms des présentes et leur fait

apposer une empreinte sur le cahier, ce qui permet, dit-elle, de relever la régularité de la fréquentation et l'implantation du syndicat dans la zone. Da lui présente Vuth qui a besoin de leur aide. Sopheap propose d'emblée à Vuth de revenir déjeuner avec elle le lendemain, ce qui lui laisse le temps de trouver une solution d'urgence. Marché conclu. Da triomphe, Vuth respire.

La réunion se déroule ensuite selon le programme inscrit sur une grande feuille blanche au mur. Dans l'ordre : protéger sa santé, cotisation syndicale, l'OMC (Organisation mondiale du commerce), les tests de médicaments contre le sida et la tuberculose, les expérimentations du Ténofovir ⁹¹. Sokchea, une deuxième représentante du syndicat et des travestis, lance vivement le débat : « Nous avons lu que des chercheurs ont le projet de venir tester leurs médicaments contre le sida sur des centaines de prostituées séropositives cambodgiennes volontaires. Mais c'est notre santé qui est en jeu ! Tout le monde sait qu'il n'existe pas de médicament contre le sida. Est-ce que vous accepteriez, vous, de prendre ce risque ? » La réponse ne se fait pas attendre. Elles refusent à l'unanimité de servir de cobayes. « Rien que le médicament contre la tuberculose on a du mal à le supporter alors on a intérêt à réfléchir avant d'en prendre un autre, renchérit Sokchea. Même s'il ne nous reste qu'un seul jour à vivre, nous voulons le vivre. » « Depuis que je prends les antirétroviraux (ARV ⁹², j'ai retrouvé l'appétit, je n'ai donc aucune raison de tester un nouveau traitement », réagit une prostituée d'une quarantaine d'années. Une syndiquée s'interroge sur les raisons pour lesquelles ces chercheurs ne testent pas les médicaments dans leur propre pays. Cette fois, Sopheap part au quart de tour : « Parce que notre pays est pauvre. Ils veulent dépenser peu et gagner beaucoup. Les prostituées ici sont moins bien considérées que celles des autres pays, on nous traite comme des animaux. » Le débat, vif, dure près d'une heure avant que la question plus abstraite de l'OMC soit abordée, puis celle des problèmes sanitaires et enfin les difficultés économiques et de santé de chacune, chapitre nauséux entre tous où les femmes égrenent un quotidien fait de maladies (par exemple ces maudites fièvres qui les clouent au lit, les empêchent de travailler), de violences conjugales, de déchirements familiaux, de drogue, de harcèlement policier... Mais dans cette cabane de la gare, les prostituées prennent la parole, trouvent une écoute, parfois des solutions, ensemble. Elles redécouvrent la solidarité. Vuth sort requinquée. Enfin une brèche dans l'isolement.

En discutant avec une autre prostituée, Da s'est renseignée sur un distributeur qui chercherait des lanceuses de bière. Elle quitte la réunion avec un nom et un numéro de téléphone, celui du patron de la marque Love Beer. Maintenant que sa rupture avec la maquerelle est entérinée, maintenant que ses dettes ont été réduites, elle veut rembourser vite. Après tout, lanceuse de bière, elle l'a déjà été. Si elle suit un client, elle empochera cette fois l'intégralité de la passe... Da rentre chez elle en songeant à cette nouvelle indépendance qui promet une vie plus facile. Sa mère et sa fille dorment profondément, son arrivée réveille seulement Phirom à qui elle murmure en se couchant : « Je vais quitter la maquerelle, bientôt je serai *srey lancer* ⁹³. »

⁸⁸. Littéralement : « Ne l'enfonce pas jusqu'à la gorge. »

⁸⁹. L'expression qui signifie en khmer « débile qui mange des jeunes pousses de bambou » est une allusion à la version en verlan « *Ameing si trapok* » qui pourrait être traduite par « l'idiot qui bouffe du sexe ».

⁹⁰. Jackie Chan est très connu au Cambodge, aussi sous le nom de Chin Long.

⁹¹. Un médicament testé au Cambodge il y a plusieurs années qui était censé protéger du sida.

⁹². L'accès aux ARV est un luxe au Cambodge compte tenu du nombre de personnes qui en auraient besoin.

⁹³. Nom khmer des lanceuses de bière.

« La poule n'est jamais au-dessous de l'œuf »

Da vient annoncer à Aun Tauch sa décision d'aller servir des bières plutôt que d'attendre les clients sur les trottoirs de la ville. Quand elle arrive devant le numéro 31, la radio d'un voisin braille, Aun Tauch gémit sur le lit dans le couloir et frissonne d'un mal qui lui déchire le bas-ventre. Da la couvre immédiatement d'une serviette.

– J'ai tellement mal ! J'ai froid.

– Il n'y a plus de couvertures, on a tout jeté par la fenêtre. Je ne sais pas comment t'aider. Voilà ce que c'est d'être prostituée, on est toujours seules.

– J'ai mal.

– Essaie de dormir, peut-être que ça te soulagera. Plus tu pleures, plus tu as mal.

Aun Tauch psalmodie des Ooooooy! Ooooooy! Ooo ooo ooooooy ! d'une voix d'outre-tombe. Elle plie et déplie ses genoux sans trouver de position confortable, sa tête oscille, ses mâchoires grincent nerveusement. Sa poitrine se soulève à chaque respiration dans un effort continu pour contrôler la douleur. Da file acheter de la glace pour lui en poser une poche sur le ventre.

– Idiote ! Pourquoi tu pleures ? Il faut supporter ça! Tu l'as déjà supporté, pourquoi pas cette fois?

– J'ai mal... J'ai une douleur aiguë, là.

– Je veux le faire enlever moi aussi... J'ai peur et je n'ai pas d'argent. Combien ça t'a coûté?

– Un peu plus de dix dollars.

– Où as-tu trouvé l'argent?

– Je l'ai emprunté à mon ex... J'ai mal, c'est insupportable. J'ai l'impression d'avoir l'utérus en lambeaux.

– Tu as déjà avorté plusieurs fois, peut-être qu'à force de gratter, les parois de ton utérus se sont amincies, alors ça fait mal. Je n'ai avorté qu'une fois et j'ai beaucoup souffert. Personne ici ne peut te guérir. Il faut que Ta Gneth, ton patron, s'occupe de toi. Pourquoi tu ne vas pas lui demander de l'argent? Allez, viens, je t'emmène chez lui. Quelle misère ! Viens !

– Non, je ne veux pas descendre. Ce matin, il voulait me frapper.

– Tu veux crever là toute seule ? Tu bosses pour lui, il faut qu'il s'occupe de toi. Viens, lève-toi, je te porte. T'as des chaussures? Non? Prends les miennes !

– Je ne veux pas y aller.

– Bon, alors va au moins t'allonger à l'intérieur. Inquiète, Da grille une cigarette au balcon. Elle pense à Mab qui, il y a peu, se tordait de douleur sur le carrelage avec un linge épongeant le sang entre ses cuisses. Elle avait acheté des médicaments loin du Building afin de n'être pas reconnue mais de honte elle avait fui avec ses cachets rose et rouge sans retenir les recommandations du pharmacien. Cachée, elle avait compté et recompté ses comprimés, l'esprit embrouillé par des sueurs froides. Elle ne savait plus comment les prendre, tant et si bien qu'elle n'a avalé qu'un comprimé au lieu de tous... Résultat : hémorragie. Pourquoi n'avait-elle rien dit à personne ? Peut-être ne voulait-elle pas avoir à justifier son geste. Da semble être la seule dans la confidence : Mab a payé 50 dollars sa place à l'usine. Elle sera

bientôt assise devant une machine à coudre, alors pas question d'être enceinte, elle risque de perdre le poste. Au feu vert de son intermédiaire auprès de l'usine, elle quittera cet appartement pour un dortoir d'ouvrières en périphérie de Phnom Penh...

Aun Tauch reste alitée plusieurs jours avant de récupérer. Da profite de sa présence pour lui glisser qu'elle ne restera plus longtemps au Building, sa dette est négociée avec la maquerele, elle a commencé à la rembourser. Elle va alterner les nuits à la gare et au Building mais elle s'est juré de vite quitter définitivement les lieux. « Tu crois que tu vas te débarrasser de moi si facilement? plaisante Aun Tauch. Je vais te suivre tu sais ! » Comme la majorité de ses compagnes, Aun Tauch nourrit en permanence l'espoir d'un ailleurs, la présence de Khœun a redonné un élan à ce rêve, une vigueur qu'elle croyait évanouie. Elle envie à Da sa liberté toute proche, ce chemin entamé. Dans le fond, Da a plus d'une longueur d'avance. Aun Tauch, terrorisée par son maquereau, n'ose même pas aborder la question de sa dette. Ta Gneth, lui, a senti le vent tourner depuis cette idylle avec Khœun.

Lorsqu'elle a retrouvé force et volonté, Aun Tauch franchit le pas et lui demande combien elle lui doit. Il lui annonce un chiffre faramineux. Elle en a le souffle coupé, effet coup de genou d'E Phoutang ⁹⁴. KO sur le ring du premier étage. Accablée par la sentence, les boyaux tordus par la rage, Aun Tauch conteste dans les cris et les pleurs, prend à témoin tous les voisins, hurle à l'exploitation mais le maquereau ne cède pas d'un pouce; aux vociférations, il répond par des menaces amplifiées par le couloir qui fait caisse de résonance. Ses paroles claquent contre les murs comme des balles perdues, Aun Tauch s'enfuit jusqu'au quatrième étage et se blottit dans la pénombre de la chambre telle une bête traquée. Il lui réclame 300 dollars.

En rentrant, Môm s'étonne de la découvrir en larmes. Son bouleversement, accentué par le sentiment d'impuissance, fait place à la colère. La prise de conscience est rude, amère, obsédante.

– Ta Gneth me traite de mal baisée de putain de sa mère. Il prétend que je lui dois 300 dollars ! Ça fait des années que je fais la pute pour lui, j'ai toujours été honnête avec lui. Un tas d'autres ont pris son fric et se sont barrées. Il agit comme ça parce qu'il sait que je suis faible et seule à Phnom Penh. Il peut m'écraser, il n'y a personne pour m'aider. Pas de frère, pas de sœur. Comment supporter tout ça ? Quand mon mec arrive, Ta Gneth jure qu'il va m'exploser la cervelle si je le suis. De quel droit il me tirerait dessus ? Parce que c'est lui le patron? Il abuse de son autorité de policier. Il me cherche des histoires.

Aun Tauch serre les dents, sa voix s'emplit de rancune. Môm réagit calmement, peu surprise par la tournure qu'ont pris les choses :

– Pourquoi accepterait-il que tu le rembourses si tu lui rapportes plus de 300 dollars par mois quand tu travailles pour lui? La poule n'est jamais au-dessous de l'œuf ⁹⁵. Alors tu vas continuer le trottoir, la boue va te monter jusqu'aux genoux et tu ne sais pas quand tu vas t'en sortir. C'est comme un moineau dans une cage. Un moineau dans une cage on le nourrit, on le libère quand on veut.

– Je suis idiote, tranche Aun Tauch tremblante, j'ai cru en sa parole depuis le début. Là il m'injurie, il insulte ma mère, il veut me bouffer vivante. Patron vampire !

Môm tente de raisonner Aun Tauch :

– Si tu pars il récupère 300 dollars, si tu restes, il en gagne au minimum 300 tous les mois. A sa place tu choisirais quoi? Nous sommes idiotes de rester.

– Moi je suis avec lui depuis des années, je ne devrais pas avoir de dettes. Est-ce que ce n'est pas sucer mon sang et ma force ça ? Je veux être libre. Je veux mon avenir.

Le soir venu, Aun Tauch désespérée obtient de Khœun qu'il discute avec Ta Gneith pour négocier; l'amoureux accepte de jouer les intermédiaires de mauvaise grâce et sans aucune illusion sur l'issue de la confrontation. Il la rassure cependant, sa mère à lui, installée aux Etats-Unis, les aidera. Il lui a demandé un peu d'argent, il attend 150 dollars américains à la banque le 17 du mois. Khœun la tranquillise, il lui promet l'argent transféré d'Amérique, l'avenir s'annonce meilleur. Sa mère est-elle partie en Amérique en abandonnant son enfant au Cambodge ? Aun Tauch ne s'interroge pas sur cette version de l'histoire familiale, non par naïveté, elle n'a simplement rien d'autre en quoi croire. Elle ouvre des yeux ébahis à l'annonce de cette solution miracle sans percevoir la vantardise de son homme. Se sentant enfin épaulée, elle vit dans l'unique obsession de quitter son patron et de goûter le moment où elle ne lui devra plus rien. Il lui reste donc 150 dollars à dénicher pour le 17, date butoir qu'elle donnera à son maquereau pour régler leurs comptes.

De son côté Da rencontre le patron de Love Beer. Elle ne connaissait pas cette marque de bière mais elle parie sur ce nom accrocheur pour en écouler un maximum. Ce sera nécessaire car la partie fixe de son salaire est infime, l'essentiel de son revenu proviendra des commissions sur les ventes. Elle sort de son rendez-vous avec un uniforme rouge à sa taille pour lequel elle a déposé un peu plus de 5 dollars de caution⁹⁶ : une jupe courte et fendue, une veste rouge à gros boutons nacrés, col marin et poches à large liséré blanc, brodée d'un logo LOVE BEER sur le sein gauche. Elle a en main l'adresse d'un restaurant où elle pourra travailler. Elle flotte avec une sensation de légèreté à la fois angoissante et enivrante. A son arrivée au compartiment de K'dan Pi, alors qu'elle s'apprête à déplier son uniforme pour le montrer à sa sœur, sa mère lui apprend que sa cadette est à l'hôpital Cal-mette. Da sort en trombe en criant à sa mère de la retrouver au Building dans l'après-midi et fonce vers la route goudronnée où elle hèle un *motodop* pour rejoindre l'hôpital au plus vite. Sa soudaine inquiétude n'a pas encore gommé la sérénité qui l'habitait quelques instants plus tôt, son visage lumineux, apaisé, envoûte littéralement le conducteur du taxi-moto. Elle ne s'en rend compte que lorsqu'elle sort de l'hôpital deux heures plus tard et le découvre planté à la même place, attendant patiemment son retour. Contre un sourire il lui offre un tour de Phnom Penh unique : un jeu de séduction autour des monuments de la ville, du stade olympique au Palais royal en passant par le wat Phnom et le marché central. Douceur, humour, romantisme... Elle tombe sous le charme. Et se garde bien d'évoquer son passé de prostituée. Elle fait semblant de rendre visite à une amie vendeuse au marché Psar Kap Kô où il la dépose en lui fixant un prochain rendez-vous près de la gare. Da promet d'y être. Elle vérifie qu'il s'éloigne avant de tourner les talons et de finir son chemin à pied juqu'au Building.

Marady et sa grand-mère débarquent à l'appartement 31. Aun Tauch feuillette un magazine pendant que Da maquille laborieusement sa fille trop agitée pour s'immobiliser le temps d'un trait de crayon aux sourcils, et qui éternue un grand coup en se poudrant le visage. Le plus étrange pour Marady est de se découvrir dans le miroir avec les paupières vertes et les joues roses et de s'y reconnaître.

Da se décide à questionner sa mère concernant une de ses sœurs.

– Maman, dis-moi la vérité. Quand j'étais jeune, tu as donné A'Ny à Ming Veth ou tu l'as vendue ?

– Je ne l'ai pas vendue. Tu la connaissais aussi K'Veth, qui était prostituée à Stœung Samrong. Elle venait nous rendre visite souvent, elle mangeait avec nous et me donnait un peu d'argent. Quand j'étais malade, elle payait les médicaments et le médecin. Je l'aimais comme une petite sœur. Un jour elle m'a demandé si elle pouvait prendre K'Ny. Elle m'a dit :

– Grande sœur, donne-moi ta fille Ny, comme ça elle pourra vivre avec ma mère qui est vieille. Quand ma mère va à la pagode, personne ne garde la maison.

Je lui ai dit :

– Pourquoi la prendre ? Elle est petite, elle ne saura rien faire.

– Peu importe, elle va juste garder la maison. Je la ramènerai à Pchum Ben, à la Fête des morts, pour qu'elle te rende visite.

A Pchum Ben, j'ai guetté. Rien. J'ai compris qu'elle m'avait trompée pour emmener ma fille.

– Pourquoi tu n'es pas allée la chercher?

– Je ne savais même pas dans quel village elle était, ni dans quel district. Elle m'avait juste dit dans la province de Kompong Cham. A l'époque on n'avait pas un riel. Comment la trouver? On l'a perdue depuis 1997. Aujourd'hui elle aurait 17 ans. Elle serait aussi grande que vous. Quand on perd sa fille, quelle mère n'a pas de pensée pour elle ? De regret? De pitié? J'ai pleuré des jours et des jours. Ma fille me manque. J'aime tous mes enfants. Vous deux qui vous prostituez je pense à vous aussi. Ma poitrine n'est que douleur mais je ne sais pas comment le dire. Le jour où je t'ai retrouvée, où j'ai appris que tu étais devenue une femme de mauvaise vie, j'étais vidée de mon âme, comme si je n'avais plus de conscience. J'ai voulu te parler mais rien ne sortait, vous étiez déjà prostituées toi et ta sœur. Même si je parle avec toi, tu ne redeviendras pas ce que tu étais, ni ton corps, ni ton âme.

– Maman, que veux-tu que je fasse ? Tu crois que j'ai envie de vendre mon sang et ma chair? Depuis que je fais la putain, qu'est-ce qu'il nous reste? Même le riz, on ne peut l'acheter qu'au kilo, le glutamate, le sucre et l'ail, on les achète par 100 riels, le bois, on l'achète par fagot de 500 riels, on achète une jarre d'eau par jour, la maison, on la loue... Ça m'opprime chaque jour qui passe.

– Tu crois que c'est difficile ça? Sous les Khmers rouges, on endurait bien pire, on ne mangeait que du potage de riz, on travaillait nuit et jour, il n'y avait pas de moment de repos. Le potage n'était que de l'eau : la ration consistait en une boîte de Nestlé de riz pour 30 personnes. Et une soupe de liserons d'eau avec seulement du sel et du *prahok*. Après le repas, on nous demandait :

– C'était bon, camarades ?

On répondait tous :

– C'était très bon.

On avait peur qu'ils nous tuent puis se débarrassent de nos cadavres. Sous ce régime, ma mère a été emprisonnée dans de terribles souffrances. Ils l'ont enchaînée jusqu'à sa mort. Mon père, lui, s'est enfui dans la forêt à la même époque. Je n'ai plus eu de nouvelles jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas s'il est mort ou vivant. Il n'est jamais revenu chercher ses enfants. Tu endures quelles difficultés là? Il faut vivre ! Si tu étais née sous les Khmers rouges, tu serais morte de faim ou exécutée. Aujourd'hui tu vends ton corps pour acheter du riz au kilo... Quand cette histoire se terminera-t-elle ? Je ne comprends plus rien.

Da caresse la joue de sa fille, son dos, lui parle avec douceur et patience, plaisante, l'embrasse. Ensemble elles vont trier le linge sur le toit tandis qu'Aun Tauch sautille dans les cases d'une marelle.

Dy arrive accompagné de Yourn. Lui s'assied sur le lit du couloir où deux filles sont écroulées de sommeil, elle s'accroupit au sol et le regarde avec amour. Penché vers sa dulcinée, il lui raconte des blagues, pose ses mains sur ses épaules, la cajole, sans la moindre gêne vis-à-vis d'éventuels passants. Elle lui attrape le menton, fait semblant de lui tirer les poils et éclate de rire. Il lui effleure le front, chatouille le bout de son nez. Leurs visages s'attirent, aimantés par une tendresse infinie. Plus rien n'existe autour d'eux, le décor s'efface. Yourn essuie sur son sarong les quelques points noirs qu'elle

vient de retirer à son amoureux, tous les prétextes sont bons pour se toucher. Puis elle tire Dy par le col de sa chemise en lui souriant. Front contre front, ils se dévorent.

Aun Tauch ne résiste pas à l'envie de troubler leur flirt. Elle vient se limer les ongles dans le couloir en leur tournant le dos, elle leur jette un coup d'œil et choisit son moment pour faire ses commentaires :

– Ah ! A'Dy ! Tes mots d'amour sont bien doux mais quand tu te disputes avec elle, c'est : « Casse-toi, traînée ! »

La bonne humeur d'Aun Tauch ne dure pas. Elle presse Khœun de trouver un logement pour eux, depuis le temps qu'il le lui promet... Or il revient bredouille à chacune de leurs retrouvailles. Il finit par lui proposer de s'installer chez sa sœur mais cette dernière pose une condition qu'Aun Tauch juge intolérable : rester cloîtrée à la maison. Pas question d'échanger une prison contre une autre. La confiance d'Aun Tauch en l'homme qui devait la délivrer s'étirole imperceptiblement. Une faille dans l'amour. Elle va devoir chercher une solution de repli parce que quoi qu'il arrive, elle ne restera pas au Building blanc.

Da n'ose pas formuler à son amie sa méfiance vis-à-vis de Khœun, ancien dealer de *mâ*, marié et père de deux gamins... Il prétend qu'il est routier, disparaît deux jours, ou trois, avant de redonner signe de vie. Il assure Aun Tauch qu'il l'aidera à rembourser sa dette à Ta Gneth mais comment son salaire de routier le lui permettrait? *Ça c'est tout Aun, elle croit n'importe quelle parole enrobée de miel...* Da enfle songeuse son uniforme de lanceuse de bière, se farde de violet sur les paupières, de rouge sur les joues et les lèvres et s'allume une cigarette avant de partir. Elle fume en silence, réfléchit, les yeux portés vers le lointain, tandis que la cendre s'effrite sur le carrelage.

A la date fatidique du 17, Aun Tauch emprunte auprès d'un usurier les 150 dollars nécessaires au règlement de sa dette. Elle table sur le versement bancaire de Khœun pour compléter la somme. Mais Khœun ne vient pas au rendez-vous fixé pour qu'elle récupère l'argent des Etats-Unis. Il doit justement livrer un client en province, il ne rentrera que le lendemain. Malgré le ressentiment et la frustration, Aun Tauch prend le parti de patienter et de dédramatiser la situation. Après tout Ta Gneth ne sera pas à un jour près depuis le temps qu'elle travaille pour lui... Croisant son maquereau dans l'épaisse obscurité du couloir, elle fait comme si de rien n'était, comme si elle avait oublié la date. Lui ne dit mot. Le 18, Khœun rentre à Phnom Penh, Aun Tauch l'attend à midi à l'échoppe où il déjeune tous les jours. Quand il l'aperçoit, un voile de gêne traverse son regard. Il se ressaisit en un éclair, lui décoche un sourire charmeur et l'invite à partager un curry vert et une soupe acide au poisson. Ils se murmurent quelques phrases intimes avant d'aborder le sujet qui tracasse Aun Tauch : l'argent de sa dette. Khœun n'a toujours rien reçu des Etats-Unis. Elle déglutit péniblement, repousse son assiette, laminée par ce mauvais coup du destin. Se sentant coupable, le routier lui glisse 20 dollars dans la main en lui promettant davantage dès que possible et en lui jurant qu'ils habiteront bientôt ensemble. Aun Tauch ravale sa déception, serre les billets et lui sourit comme à ses clients.

Elle rentre au Building, court les couloirs, frappe à toutes les portes connues, jure de rembourser vite. En vain.

Le 19 au matin, elle prépare son sac et se présente devant Ta Gneth avec ses 170 dollars. Le maquereau s'énerve, il refuse violemment l'argent d'Aun Tauch, lui conseille de laisser ses affaires et de retourner tapiner pour lui. Elle suffoque, il clame qu'elle a deux jours de retard, les insultes pleuvent comme un orage de mousson, les coups menacent. Elle le supplie d'accepter cette part de remboursement, promet de s'acquitter du solde très vite. Il finit par céder, encaisse les dollars en lui expliquant que de toute manière il s'est trompé dans ses calculs et qu'elle lui en doit encore 200. Il sait qu'elle a emprunté

la somme qu'elle vient de lui remettre et qu'elle ne trouvera plus le complément au Building.

Aun Tauch cogite longuement avant d'aller pleurer face au Build Bright. Da la surprend arrimée au fauteuil, essuyant ses larmes alors qu'elle déboule fièrement chargée d'une cage à oiseaux achetée au bord du fleuve, devant le Palais royal, en l'honneur du jour saint. Les moineaux pépient gaiement, Da les pose sur le balcon, au plus près du ciel.

– Pourquoi tu pleures encore ? C'est tout ce que tu sais faire. Tu pleures un jour sur deux. Tu crois que ça résout les problèmes ?

Da sort son cahier et un feutre. Elle s'installe sur le banc de la cuisine, s'éclaire d'une bougie plantée dans une bouteille en plastique. Elle se sert d'une valise comme table, feuillette son cahier pour choisir la page où elle pourra faire ses calculs.

– Aun, écoute, je t'expose un cas économique. J'y ai beaucoup réfléchi. Admettons qu'on ait quatre ou cinq clients par nuit. Mais pour simplifier, disons un client par nuit et par fille. Un client rapporte dix dollars. Ça rapporte combien en un mois ? 300 dollars. Et en un an ? En un an, 3 600 dollars. Enlevons un mois, pour quand on est malades ou qu'on ne peut pas recevoir les clients. Sur un an, il reste... 3 300 dollars. Je suis putain depuis combien de temps ? 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006. Plus de six ans. Ce qui veut dire qu'en six ans de travail, j'ai rapporté près de 20 000 dollars. Il m'en reste quoi ?

– C'est vrai. Chaque année qu'est-ce qu'il nous reste ? Deux ou trois avortements, plus les dettes au patron. Je devais 300 dollars au mien, j'ai remboursé 170, il dit que je lui dois encore 200. Il laboure la rizière sur mon dos celui-là.

– Aujourd'hui, on travaille seule mais on nourrit tout le quartier. Le patron dépense notre argent, les rabatteurs dépensent notre argent, les corrompus dépensent notre argent, même les *motodops* dépensent notre argent!

Aun Tauch sait qu'elle devra retourner négocier son départ mais le courage lui manque pour affronter de nouveau Ta Gneith. Elle s'enferme dans l'appartement jusqu'au lendemain. Pas de client, pas de Khœun, elle fait le vide. Da s'emploie à la remonter à bloc : ça suffit de se laisser marcher dessus par un maquereau. Elle n'a qu'à le menacer de porter plainte, il sera probablement plus conciliant... Qu'elle n'attende pas non plus après son homme. S'il lui faut partir du Building, elle s'installera chez Da derrière la gare jusqu'à ce qu'elle trouve un nouveau foyer. Da s'accroupit devant ses oiseaux, plonge sa main dans la cage, les moineaux effrayés s'agitent dans un froissement de plumes. Elle en attrape un, le serre doucement entre ses doigts, l'approche de ses lèvres pour lui murmurer le vœu dont il sera le messenger, et le lâche à travers les grilles du balcon.

La nuit suivante, Aun Tauch retrouve Khœun au cinéma Lux. Comme quelques autres couples, ils s'installent devant l'unique film à l'affiche, une histoire de fantômes propice au rapprochement amoureux. Les salles de Phnom Penh programment rarement autre chose. Les scènes sanglantes arrachent des cris de terreur aux filles, les garçons ricanent et s'empressent de rassurer leur compagne par leur présence virile. Dans le noir de la salle, ils se serrent, se chuchotent des douceurs, s'embrassent. Aun Tauch oublie que Khœun ne leur a pas trouvé de logement et que l'argent des Etats-Unis n'est jamais arrivé.

[94](#).E Phoutang est un boxeur cambodgien très populaire, surnommé « le genou volant ».

[95](#).Jeu de mots khmer sur le terme « *mé* » qui signifie à la fois poule, mère ou patron.

[96](#).Les jeunes femmes déposent entre 5 et 15 dollars de caution selon le distributeur de bière. Autrefois, les distributeurs se chargeaient des allers-retours entre l'entreprise, où elles se préparaient, et les restaurants, mais cette pratique tend à disparaître, les transports passent aux frais des lanceuses de bière de la même manière qu'elles deviennent responsables de leur tenue.

« On peut forger le fer, pourquoi pas l'être humain ? »

Il est 5 heures. Da, moulée dans son tailleur de lanceuse de bière, monte les quatre étages du Building péniblement. Ses pas titubants résonnent dans la cage d'escalier. *Ah ça pue ici ! Putain de squatteurs, ils peuvent pas aller pisser ailleurs que dans ce foutu escalier ?* Happée par l'odeur, elle est prise d'un rire nerveux en pensant aux filles qui un jour ont déféqué dans l'escalier pour se venger de la propriétaire de l'appartement. Cette femme de policier passe son temps à se plaindre de leur conduite et leur coupe l'eau en guise de représailles. Exaspérées, les filles s'en étaient donc prises directement à son portefeuille : face à l'invasion de merdes, la propriétaire n'avait pas eu d'autre choix que de payer quelqu'un pour ramasser... En arrivant devant la porte fermée de l'appartement, Da pousse un râle désespéré, personne n'est encore rentré, elle va devoir attendre celle qui a la clé. Elle s'écroule sur le lit bas dans le couloir avec la discrétion d'un éléphant dans un magasin de porcelaine, une canette de bière à la main. Sa soirée lui revient en un songe alcoolisé.

« T'es belle toi. – Si tu dis que je suis belle, je suis belle. » Monsieur est séduit, Da le sait, elle verse la bière, sourit quand ils trinquent. Ses lèvres brillent. Elle vide une bouteille dans le verre du client qui la dévore des yeux et l'invite à partager le repas. « Mange de la soupe », ordonne-t-il. L'œil vif, Da est aux petits soins. Elle oublie les autres convives et se focalise sur le verre de son client. Elle décapsule à tour de bras, sert les glaçons, puisqu'au Cambodge la bière se boit glacée, trinque une fois, deux fois, trois fois. Elle s'occupe de tout le reste aussi. Dans la soupe aux boulettes de bœuf qui bout au centre de la table, elle dépose les feuilles de cardère avant d'attraper une autre bouteille. Da engloutit le contenu de sa chope cul sec. Elle grimace parce qu'elle sature mais se force à finir la boisson que paye le client. La soupière se remplit, la Love Beer coule à flots. Le téléphone portable qu'elle partage avec une copine sonne, Da répond en jouant les m'as-tu-vu. Quand l'interlocuteur inconnu se met à la draguer, son client médusé rigole, du coup elle sert à l'un un vrai numéro de charme par téléphone et abreuve l'autre de bière. Encouragé par les œillades de Da, par son aisance et son culot, le client avance discrètement son bras dans le dos de la belle. Elle, enjôleuse, toujours pendue au téléphone, pose son coude sur son épaule à lui, puis raccroche. La suite se perd dans les vapeurs d'alcool à l'exception des capsules de bouteilles que même ivre morte elle n'oublie jamais de conserver.

Elle était en forme ce soir, elle a bien gagné, au prix d'une bonne cuite.

Sinourn rentre la première, avec la clé. Elle aperçoit Da avachie, la secoue, dit en ouvrant la porte qu'elle lui trouve une sale gueule. Une « Espèce de sexe déchiré » pâteux cogne en réponse contre les murs du couloir. Lentement, Da se traîne jusqu'à la cuisine, elle déblaye machinalement le banc à yama, y étale une serviette, se fait d'un sac un oreiller, garde sa canette de bière à portée de main et s'étend. Elle s'endort en tailleur, maquillée, la main crispée sur ses capsules de Love Beer.

En milieu de matinée, l'espace confiné de la cuisine a emmagasiné trop de chaleur, Da étouffe. Elle chancelle jusqu'à la natte de la chambre, s'assoit près des autres filles, écrase son inséparable canette de bière entre ses doigts sans le moindre égard pour les oreilles de ses congénères. Un rai de lumière qui se faufile par la porte de la chambre lui pelote la main. A cette heure, les prostituées rentrées au bercail les unes après les autres dorment. Da, amorphe, vidée, se prend la tête entre les poings et finit par se coucher dans le prolongement de la brochette de prostituées : Yourn la Viet face à Mab, Aun Tauch emboîtée derrière Mab, Môm et Sinourn fermant le rang.

Sinourn sort du sommeil. En allant se rafraîchir au fût d'eau, elle découvre sa sœur Line, assise dans la cuisine, occupée à transvaser l'eau des bouteilles à *mâ* pour en extraire un peu de poudre de riz rouge. Le manque de métamphétamines se lit dans les yeux vissés sur la coupelle. Ça crépite dans le fond de canette

chauffé, le liquide change de couleur comme un caramel. Sinourn explose.

– L'autre jour, je t'ai donné de l'argent pour la mère, tu lui as donné?

Line reste évasive, concentrée sur sa fabrication de « merde de *mâ* » :

– Quel argent?

– Tu l'as fumé ! ? ! Tu vas dire que tu ne sais pas. Plus tu fumes, plus tu deviens folle avec ce *mâ* de cochon fou ⁹⁷.

– Du *mâ* de cochon fou ? Espèce de tarée ça se vendrait pas si bien...

– Tu n'as pas de pitié? Tu crois que ta famille roule sur l'or? Ils vivent dans la misère pendant que toi, tu fumes et tu te balades.

– Qu'est-ce que j'y peux? Laisse-moi fumer avant de m'engueuler.

Sinourn déverse une colère intarissable.

– Combien d'enfants tu as ? Trois ? Quatre ? Ah tu fais ta fière !

Line se penche sur son *mâ* comme un palmier se courbe sous l'orage.

– Tiens, Nourn, prends une taffe. Je fume un peu et quand j'aurai pris des forces, je discuterai avec toi.

Sinourn s'indigne, beugle.

– Le bidon de *mâ* va valser ! Je n'ai qu'une envie, te balancer un coup de pied, tu ne vas pas rester longtemps ici...

– Tiens, fume, tente Line avec un calme surréaliste.

– Non, je ne fume pas sinon je vais te frapper. Je te parle d'argent, bordel! Je t'ai donné dix dollars pour la mère !

– Que veux-tu que j'y fasse ? J'étais en manque. J'ai fumé tout ton fric. Je te rembourserai.

– Tu parles !

Sinourn lui arrache la bouteille des mains.

– Arrête ! On se parle d'abord. A la maison, qu'est-ce qu'ils ont à bouffer? Tu te fais engrosser tout le temps et après tu leur laisses tes gosses. Celui qui est né en même temps que le mien, tu l'as mis au monde et tu l'as vendu. Combien ils t'ont payée? Même pas 100 000 riels !

– C'est un enfant du *mâ*. Il valait mieux que ce soit des riches qui s'occupent de lui, c'est tout.

– Tu crois que c'est si simple? Moi je ne vends pas mon gosse pour du *mâ*.

Line l'interrompt.

– Je vais tout fumer.

– Vas-y ! Fume jusqu'à en crever ! T'es irrécupérable.

Line sourit. Elle aspire la fumée de *mâ* sans plus la filtrer par l'eau de la bouteille, la paille tendue directement au-dessus de la poudre rouge incandescente, elle sue à grosses gouttes.

– T’as de l’argent sur toi?

– 10 000 ou 20 000 riels, pourquoi?

– Prête-m’en.

– Tu veux une baffé ? De l’argent pour t’acheter un cachet de *mâ* ? Ça suffit. Je vais t’éclater ta bouche de chienne, paumée ! Espèce de secouée qui voit des fantômes ! Je te donnerai pas un riel ! T’es l’aînée, mais c’est moi qui morfle le plus. Toi tu ne sers à rien.

Line frotte nerveusement la cire de bougie solidifiée sur le banc.

– Tais-toi, tu vas attirer le malheur. Tu parles trop, on dirait une ivrogne.

– Je parle pour que tu réfléchisses ! Je pourrais parler des heures et des heures jusqu’à ce que t’aies le veaucer qu’éclate !

Line explose de rire, suivie par sa sœur qui se rend compte après coup qu’elle parle spontanément en verlan. Elle se reprend et continue à houspiller sa frangine, avec moins de virulence.

– Rends-moi mon argent! Je ne te comprends pas. Pourquoi tu ne rentres pas à la maison? Si je te paye le voyage, tu rentres ?

– Où est l’argent?

– Je ne vais pas te le donner comme ça.

– Pourquoi?

– Parce qu’on y va ensemble dans ce cas.

– Ça non.

– Tu ne dis jamais que tu penses à tes enfants, que tu as envie de rentrer...

– Je pense à eux dans mon cœur...

– Moi j’ai commis des fautes, tu n’es pas obligée de commettre les mêmes.

– C’est pas une question de faute, Nourn, c’est une question de caractère. Je n’ai pas le même caractère.

– On peut bien assouplir les doigts des danseuses, tu peux corriger ton caractère... On peut forger le fer, pourquoi pas l’être humain? Vieille fumeuse de *mâ*.

Line part dans un rire qui désarme Nourn et la cuisine ne résonne plus que de leurs convulsions sonores. Les voilà déjà réconciliées.

Il faudrait avoir été assommé ou puissamment anesthésié pour rester endormi pendant la diatribe de Sinourn contre sa sœur. Même en ingurgitant des litres supplémentaires de bière, Da n’aurait pas échappé à ce désagréable réveil. Lorsqu’elle ouvre les yeux, étourdie par les cris de Sinourn, une autre fille de la maquerelle qu’elle reconnaît à son visage couvert d’acné, Phoan, assise en tailleur, est en train de maquiller le mur de la chambre. Au crayon noir elle dessine de grands yeux avec des cils interminables, elle passe un fard violet sur les paupières de béton, poudre le visage de sa créature pour lui donner l’éclat laiteux d’une pleine lune, fonce les joues d’un carmin soutenu et finit en écrasant son rouge à lèvres cerise sur la bouche de la demoiselle. Du bout de son doigt passé dans la poudre pailletée, elle

empreint le crasseux mur bleu ciel de ronds réguliers. Suspendue comme une fée dans les airs, la figure vêtue d'un bustier rose et d'une minijupe se trouve alors habillée d'un voile de princesse à bordure dorée. Comble de l'audace, elle exhibe son nombril à toute la chambrée. La mode réclame des ventres à l'air malgré la répugnance des traditionalistes pour ce manque de pudeur. Dans les mariages les jeunes filles, qui rivalisent d'élégance comme si elles étaient toutes candidates au concours de miss Cambodge, contournent elles aussi l'interdit en portant des robes couvrantes à la poitrine mais cousues de dentelle au niveau du ventre jusqu'à la taille, voire jusqu'aux hanches... Alors que Sinourn lance une dernière salve de reproches à Line, Phoan entame sous la fée du mur le dessin d'une autre jeune femme, assise cette fois, les bras enserrant ses jambes repliées contre le buste, le visage fermé, le regard baissé et les fossettes tristes. Comme elle s'apprête à colorer son personnage, sa mère entre, les bras chargés d'un petit garçon. Phoan se précipite pour embrasser son fils Reach, « le roi », et propose à sa mère de s'installer dans la pièce à côté. Encore en pyjama, les cheveux ébouriffés, elle les accompagne, amoncelle des sacs dans un coin pour faire de la place, étale une natte où elle les fait asseoir. Elle se colle au mur d'en face, les genoux serrés contre la poitrine comme sur son dessin.

D'une voix grave, les traits marqués par la fatigue, sa mère confie à Phoan ses inquiétudes la concernant, avec retenue, comme si cela lui donnait plus de chances de la convaincre de revenir au village. Recroquevillée, Phoan écoute sa mère, les yeux humides, les pupilles noires indéchiffrables. Elle observe Reach, blotti contre le ventre de sa grand-mère, calé par des bras aimants. Pour les deux femmes l'enjeu de cette conversation est une question de dignité. Quand le père de Reach a quitté Phoan, elle l'a maudit et a décidé qu'elle arriverait à nourrir son enfant seule, sans l'aide de personne. Elle est venue se prostituer à Phnom Penh en cachant la vérité à sa famille, à l'exception de sa mère.

Reach grogne et tâte le sein de sa grand-mère. Elle soulève sa chemise, il s'accroche à la mamelle lézardée de vergetures comme à une tétine avant de somnoler. Phoan se crispe quand sa mère revient à la charge; elle boude d'agacement, ne pense qu'à une chose : garder le secret, ne pas déshonorer son père.

– Dès que je peux rembourser, je rentre à la maison, ne t'inquiète pas, maman.

– Il est temps, jusqu'à quand est-ce que je vais donner le sein à ton fils, il est grand maintenant.

– Papa est au courant?

– Non, je garde le secret dans mon cœur depuis toujours, par contre les voisins se doutent pourquoi tu peux envoyer autant d'argent à la maison. Mais ne te fais pas de souci, rentre, c'est tout, ce que disent les gens on s'en fiche.

– Que veux-tu que je fasse ? Il n'y a pas de travail en usine. Si je rentre à la maison, il n'y aura pas de boulot non plus.

– Mais tu n'as pas peur d'attraper une maladie en restant ici ?

– Je n'ai pas peur pourvu que j'aie de l'argent pour élever et nourrir mon gosse.

Phoan a beau trancher la question sans détour, sa mère insiste pour qu'elle rentre, insiste encore, avec douceur, jusqu'à fissurer la carapace que sa fille s'est forgée. Phoan fourre la tête dans ses bras pour pleurer en silence.

Heureusement, Reach a le sourire ravageur, et lorsque, réveillé et calmé, il saisit sa mitraillette en plastique, l'examine sous tous les angles, béat d'admiration, avant de clamer fièrement que plus tard il veut être soldat, en un clin d'œil sa mère oublie la souffrance de ses choix. Son enfant vaut tous les sacrifices.

Dans la chambre, Da n'est toujours pas dans son assiette mais elle est passée de la station allongée à la station assise. Elle troque son uniforme de lanceuse de bière contre un sarong et un tee-shirt trop petit. Des restes de maquillage lui donnent un vague air de sorcière mal lunée. D'instinct elle prend le relais de Phoan, se penche sur les boîtes à maquillage. Au mur, une fiole ronde fait son apparition sous son coup de crayon, ainsi qu'un visage aux yeux à demi clos, et une ligne cassée reliant la bouche à la fiole représente les pailles du *mâ*. Voilà une fumeuse de *mâ* bien concentrée. En hommage à Line ou en pied de nez à Sinourn. Da s'attaque ensuite à la mise en couleur du personnage assis de Phoan. Du fard bleu pour le pantalon, du vert pour la chemise. Les cheveux s'étoffent, les joues rosissent, la jeune fille esquisse des larmes noires. Da lâche alors son crayon, range fards et poudres dans leur panier. De son sac à dos, elle sort le plastique contenant ses capsules de bière. Elle en compte 25. Douze capsules rouges à bord doré marquées du logo Love Beer lui rapportent 8 dollars. Elle les cache précipitamment quand elle entend le pas lourd de la cuisinière dans le couloir et la voix de Môm dans son sillage.

Après le déjeuner, Môm demande à Da de lui couper les cheveux, laquelle accepte volontiers. Ensemble elles poussent le grand fauteuil noir dans la lumière, Môm se rince la tignasse avant de s'installer face au ciel et au balcon où Line continue patiemment de récupérer le *mâ* des fonds de bouteilles. Peigne et ciseaux en main, Da se poste dans le dos de Môm qui n'a pas les moyens de se payer le coiffeur au Psar Kap Kô.

– Si je vais au marché, je n'aurai plus d'argent alors je laisse tomber. Les commerçants sont tous là, prêts à t'arracher le fric des mains. Ça ne sert à rien de dépenser 3 ou 4 000 riels. Ils veulent me raser sans eau ces gens-là!

Elle avale un milk-shake.

– Coupe bien, coiffeuse! Sinon... Poum! J'ai dormi jusqu'à midi à la guest-house !

– Voilà ce que c'est de fumer du *mâ*...

– Oh là, la raffinerie ⁹⁸ ! Ça fume et ça pue. Line devient folle, elle monte une industrie pour recueillir la merde du *mâ*. T'es irrécupérable, Line ! Da, tu coupes juste un doigt.

Da, sérieuse mais encore abrutie par l'alcool :

– Je t'égalise ?

Hmm d'approbation. Clac clac clac clac discret des ciseaux couvert par la sono hystérique d'un karaoké voisin. Da coupe, de longues mèches rouges ⁹⁹ tapissent le sol. Môm touche ses cheveux.

– C'est joli? Merde! Pourquoi c'est si court? Mais quelle longueur tu m'as coupé là? Putain! Je t'ai demandé de les couper un peu, pas de les massacrer, t'es dingue !

– Tu me demandes de couper tes cheveux et tu me traites de folle ? Tu m'as dit d'égaliser comme les cheveux de devant.

– Et ça c'est les cheveux de devant? Tu as vu ce que c'est la longueur d'une phalange? A ton âge, avec tous les enfants que t'as eus tu ne sais pas ce que c'est qu'une phalange?

– Mais c'est ça que tu m'as demandé. Comment tu veux que j'égalise puisque le devant est plus court que le derrière ?

– Ah ! ça m'énerve là ! Une phalange, c'est ça, tu vois ça? Et là t'as coupé un doigt en entier! Ignorante ! Si j'avais su que tu étais si idiote, je ne t'aurais jamais demandé de me les couper.

– T'es belle maintenant!

– T'es née folle de toute façon. T'es presque à l'âge de mourir et t'es restée stupide. J'ai jamais vu une vieille aussi conne que toi. T'as coupé trois fois plus que ce que je t'ai demandé. Ça suffit, traînée ! Tire-toi !

Da, à bout, se réfugie dans la chambre. Elle décroche nerveusement les fringues de la corde où elles sont suspendues et les piétine en continuant de s'engueuler vertement avec Môm à travers l'appartement.

– De toute manière t'as déjà bousillé tes cheveux avec tes colorations. Pourquoi tu les regrettes?

– Ah ça, c'est une vraie paysanne qui m'a coupé les cheveux ! Je vais aller au marché et tout raser tant que j'y suis !

Môm se peigne devant le miroir en essayant de tirer ses cheveux au maximum, écœurée.

– Combien de temps j'ai dû laisser pousser mes cheveux pour les avoir si longs? Espèce de... Je ne pensais pas que tu aurais la mauvaise idée de me les couper pour que je sois moche !

Furieuse et incontrôlable, Môm sort shooter dans les graviers sur le toit en cassant tout ce qui lui passe sous la main. Da fait profil bas dans la chambre où elle s'endort, étourdie.

Aun Tauch la secoue deux heures plus tard, excitée comme une puce. « Da ! Da ! Réveille-toi ! » Da bougonne. « Qu'est-ce qu'il y a ? » Aun Tauch s'emballe. Il paraît que les berges du fleuve se sont écroulées devant l'hôtel Cambodiana à cause de la montée des eaux. Ming Eng lui a montré la photo dans le journal ce matin, le bord de la rive arraché comme si un crocodile géant avait croqué la chaussée. Par miracle l'effondrement n'a fait aucun blessé. Aun Tauch voudrait voir de ses propres yeux. A pied, c'est pas loin. Da accepte de l'accompagner en maugréant non pas tant pour constater le phénomène que pour fuir cet appartement-prison, le Building, et cette vie où elle est engluée malgré elle. Ça changera du quotidien sieste-jeux de cartes-engueulades-yama.

Da et Aun Tauch rejoignent le boulevard Sihanouk, longent le jardin du parterre central, passent sans s'en rendre compte devant l'Institut bouddhique écrasé par le bloc colossal et opaque du casino Naga. Des télévisions vocifèrent des chansons de karaoké ou diffusent des films en DVD sous des kiosques chancelants. En face, le parc d'attractions Cambo s'éveille, les lycéens en bande y boivent un jus de canne ou jouent aux cartes dans les hamacs des cafés-restaurants, des ballons explosent sèchement sous les fléchettes des joueurs pressés de gagner un paquet de chips, une peluche. Quelques manèges tournent au rythme de boîtes à musique. Da et Aun Tauch marchent jusqu'à la berge avant de bifurquer à gauche. Les vendeurs ambulants se font plus nombreux près du fleuve car, au crépuscule, les Phnompenhois aiment venir y grignoter des graines de lotus, des fruits coupés qu'ils piquent et plongent dans le piment, y dîner de nouilles sautées, de sandwich au pâté de porc, de poisson frit ou encore d'un œuf couvé, un mets d'autant plus apprécié que l'embryon de canard craque sous la dent. En parvenant derrière le Cambodiana, l'un des grands hôtels de la capitale, Da et Aun Tauch aperçoivent un attroupement de badauds qui les guide inmanquablement vers la berge effondrée. La plaie béante les impressionne. Elles questionnent les autres curieux pour savoir à quelle heure c'est arrivé et se rassurent vite, il n'y aucun risque qu'elles se promènent le long du fleuve de si bon matin...

Sur le chemin du retour, alors que le jour décline rapidement, les deux amies zigzaguent entre les nattes que des familles ont disposées sur l'herbe ou le trottoir pour pique-niquer. Elles longent la foire. A la nuit tombante, le parc brille de lumières colorées et bourdonne de musiques comme un flipper planté au cœur de la ville. Da et Aun Tauch se laissent happer par l'énergie qui s'en dégage et contemplent les manèges,

fascinées. Elles décident à l'improviste de s'y changer les idées et foncent spontanément vers les auto-tamponneuses. Elles s'installent entre les jambes du robot géant blanc-jaune-bleu-rouge qui clignote aux épaules. Da prend le volant en forme de mitrailleuse et se lance dans la valse autour du pilier central décoré d'un curieux Manneken Pis. Pendant que certains engloutissent des fortunes au casino d'en face, elles tournent, elles tournent, hilares, enivrées par la cacophonie des sons, transportées dans un autre temps. Elles essayent ensuite la roue. Les sièges ont beau être entourés de grillages de sécurité dignes d'une cage à lapin, elles trépignent d'excitation quand elles montent au ciel puis poussent des cris suraigus en retombant. Dans ce brouhaha, Da arrive en prime à répondre au téléphone, son interlocuteur partage en direct toutes ses sensations et ses ovations stridentes. A la sortie du manège, les poches sont vides, la fête est finie, il est temps de rentrer se préparer pour la nuit.

Nuits *beer garden*. Da glisse sur l'asphalte phnompenhois au dos d'un *motodop*. Dans les klaxons et les lumières de la ville elle fredonne un tube du moment, l'histoire douloureuse d'une lanceuse de bière.

[97](#). Sous-entendu : « Ce *mâ* te transforme en cochon fou. »

[98](#). En khmer, l'expression exacte est « usine à lait ».

[99](#). Les filles utilisent ce terme pour qualifier une couleur de cheveu auburn.

« Au revoir le Building »

Da met deux mois à rembourser à peine 70 dollars à son ancienne maquerelle. De toute manière elle ne comptait pas s'acquitter de la totalité de sa dette. Sa rencontre avec son *motodop*, au moment où elle décidait de quitter le Building, a fait basculer sa vie. L'idylle aurait été de courte durée s'il n'émanait de cet homme quelque chose d'infiniment rassurant. Séduite par ses yeux rieurs, ses mains de maçon, larges et puissantes, son humour et son attention, Da a pris un virage imprévu. D'improvisations en accélérations soudaines de leurs choix, les amants sont devenus concubins. Ils construisent leur relation sur la base d'histoires respectives chargées dont ils s'épargnent la réalité : tous deux séropositifs, ils évitent de raconter leur passé ou l'arrangent pour qu'il soit recevable par l'autre comme par la société. Lui accepte Da en lanceuse de bière, mère d'une petite fille et unique soutien de sa famille, elle, le prend veuf, père de deux enfants et... parieur invétéré sur les matchs de boxe du dimanche. Heureusement sa débrouillardise limite les dégâts de cette fièvre du jeu sur son entourage : il multiplie ses gains en se postant près des hôtels à touristes, il apprend auprès de ses clients étrangers quelques mots d'anglais ou de français qu'il mettra à profit dans ses prochaines courses. Ses enfants ne mangent pas de viande à tous les repas mais ils ne manquent pas de riz. Ils vivent pauvrement au squat de Boreï Keila situé en centre-ville. Les murs de leur baraque en bois et feuilles de palmier encadrent une pièce unique meublée d'un simple lit qu'ils partagent à trois. Sur le sol en terre battue, le nécessaire à cuisine est stocké dans des bassines. Tous les matins il emmène ses enfants à l'école et ne tolère de leur part aucun retard ni aucune absence. Sur ce point il ne transige jamais.

Da est entrée dans cette vie de famille naturellement, comme si elle y avait toujours eu sa place. Elle reprend confiance en elle. Néanmoins elle passe souvent ses après-midi dans le quartier de Bun Phav puis au Building où elle vient rembourser quelques milliers de riels à la maquerelle. Le reste de ses journées s'écoule à la gare auprès de Marady et Phirom.

Dans cette période de transition, les difficultés matérielles, financières surtout, les problèmes d'organisation surviennent en série, mais avec son *motodop*, Da apprend à les aborder d'une manière nouvelle. Ils analysent leur situation et cherchent des solutions à deux.

Pour rien au monde Da ne retournerait à sa vie du Building.

Quand elle est sûre d'avoir tourné la page et de s'en sortir auprès de sa nouvelle famille, Da annonce à Aun Tauch que fin juin elle sera définitivement partie. Elle ne passera pas une nouvelle saison des pluies ici. Fini le Building ! Si elle n'a pas remboursé toutes ses dettes tant pis pour la maquerelle ! En entendant la nouvelle et le ton décidé de son amie, Aun Tauch est parcourue par un puissant frisson. Se peut-il que le fossé se creuse si vite entre elles ? Se peut-il que leurs chemins se séparent ? Aun Tauch se décide à réagir et à surmonter sa peur d'affronter son patron. Elle renonce à attendre une solution venant de Khœun mais lui demande instamment d'être présent pendant la discussion avec son maquereau. Ta Gneth, persuadé qu'elle a abandonné ses vellétés d'émancipation, la recevra à coup sûr en l'insultant. Khœun ne l'accompagne pas de gaieté de cœur mais il se sent redevable après trop de promesses jamais tenues. Toute la semaine Aun Tauch cogite sur la manière d'imposer son départ, elle affûte ses arguments, se blinde pour ne céder à aucune forme de pression. Da la conseille, l'entraîne à répondre, lui transmet le nom d'ONG qui pourraient l'aider, la conforte dans son choix de partir.

Arrive le jour J. Aun Tauch prépare fébrilement son sac qu'elle monte au quatrième étage. Elle y attend Khœun en se tordant les doigts nerveusement face au Build Bright. Ensemble ils vont frapper à la porte de Ta Gneth. Après tant de préparation, Aun Tauch affiche une fermeté inhabituelle lorsqu'elle informe son maquereau de son départ, si bien que leur explication se passe en un éclair. Il abandonne tout recours à la

violence en apercevant Khœun dans le rôle du témoin oculaire. Elle le prie d'annuler le montant de sa dette et d'accepter en compensation les dollars qu'elle a épargnés ces dernières semaines. Pris de court, Ta Gneth hésite. Aun Tauch, déstabilisée par cette réaction qu'elle ne lui a jamais connue, cache habilement sa surprise et enchaîne selon le scénario de chantage prévu. Elle fait très calmement allusion à l'idée de porter plainte s'il l'empêche de partir. Heureux hasard : des membres d'une ONG circulent dans le couloir de ce premier étage, obligeant le maquereau à rester discret. Bien sûr il jure, insulte, bouillonne... mais il cède. Il promet l'enfer à Aun Tauch s'il la revoit au Building, la traite de tous les noms et jette un regard lourd de menaces à Khœun. Les deux amants détalent avant qu'il ne change d'avis et dégage son fameux AK-47.

Aun Tauch a enfin coupé les ponts ! Da, concentrée sur son jeu de cartes, est la première à l'apprendre. Elle célèbre cette bonne nouvelle par des paroles improvisées sur une mélodie connue :

Au revoir, au revoir

Ô Building, je te quitte le cœur brisé.

J'ai peur, je t'en supplie, ne me poursuis pas

pour me faire du mal,

au revoir mon amour.

Aun Tauch jubile en écoutant cette version personnalisée...

– En principe dans une famille les parents doivent s'occuper de leurs enfants et en prendre soin, réfléchit Da. Dans une société, l'Etat doit prendre soin de ses citoyens et les administrer. J'ai entendu les gens dire ça.

– C'est normal, réagit Aun Tauch en récupérant ses affaires.

Elle retrouve des portraits d'elle en studio, lorsqu'elle était plus jeune. L'envie lui prend soudain de les coller au milieu des mannequins qui couvrent le mur de la chambre.

– Pourquoi tu mets tes photos au mur? s'étonne Da.

– Tu crois que je ne vauds rien ? Quand je me fais belle, moi aussi je tape dans l'œil ! Seulement les destins sont différents. C'est pourquoi je dis : « Ne riez pas des putains, ne les méprisez pas, ne leur jetez pas la pierre. La fille d'un autre et votre propre fille, c'est pareil. »

Da suggère plutôt d'arracher toutes ces photos de femmes irréelles et s'exécute sans attendre de réponse. Deux jours plus tôt, Mab a plié bagage et a filé pendant la nuit quand les filles dormaient. Elle est passée en coup de vent prendre son sac et a disparu, sans un mot, sans une adresse, sans un numéro de téléphone. Elle a juste déposé une sapotille, une mandarine et des tamarins d'eau aux génies chinois puis sur le mur en guise d'adieu, la trace d'un baiser au rouge à lèvres flamboyant et généreux. Au matin, Da a inscrit sous le baiser le nom de prostituée de Mab, Srey Mav.

Les autres locataires ont aimé l'idée et ont embrassé le mur à leur tour. Dy, le rabatteur, a préféré signer d'une empreinte du pouce comme pour une pétition. Da écrit le prénom de chacun sous la bouche correspondante. « A'Dy, Srey Mav, Aun Tauch, Aun Thom, Srey Môm, Srey Nourn, Srey Da, Srey Yourn. » Elle dessine des yeux et des nez au-dessus des lèvres, elle poudre de rose les joues rondes, peint les paupières de mauve ou de vert. Elle pense, émue, à tous ceux qu'elle ne croisera peut-être plus, dans cette vie du moins. A l'heure de son départ, assise sous leurs visages, elle dresse un bilan pour chacune :

« Aun Tauch est partie avec A'Khœun le vendeur de *mâ*. Chance ou malchance ? A'Khœun pourrait la revendre, elle se retrouvera peut-être putain dans un autre pays, en Malaisie ou en Thaïlande... Aun Thom fait toujours la putain, elle ne vit plus à cet étage, elle vit en bas. A'Phoan s'est fâchée avec la patronne qui l'engueulait trop, elle est partie avec une copine à Bœung Salang. Elle a une nouvelle maquerelle. Môm reste au Building, elle attend son père. Elle a peur qu'il ne la retrouve pas s'il sort de prison. Samnang a accouché d'un enfant il y a deux mois. Elle manquait d'argent alors elle est allée vendre du *mâ*, juste quelques pilules... Cinq pilules vendues pour le compte de sa propriétaire. On l'a arrêtée et emprisonnée à Prey Sâr, son gosse reste à la campagne avec sa mère, sans lait à téter. Sinourn s'est enfuie avec un amant, elle fume du *mâ* à Bœung Kâk. Elle a abandonné son fils, il n'a rien à manger, il vit avec des gens au Kilomètre 6. A'Line la reine du raffinage de *mâ* a disparu. Néant. On n'a même pas revu son ombre. Peut-être est-elle déjà morte ? A'Thœun a beaucoup de chance, un vieux Japonais l'a prise avec lui. Et A'Dy, ce " destin renversé ", ne veut pas rentrer chez lui. Il veut rester rabatteur toute sa vie. Les anciennes filles sont toutes parties, de nouvelles filles sont arrivées. Mab est allée coudre dans une usine de confection textile à Bèk Chan. C'est parce qu'elle n'a pas fait d'études et n'a pas de connaissances. Avant elle vendait son corps, maintenant elle vend sa force. Moi, je suis lanceuse de bière, on a davantage de liberté. »

Da écoute le silence de leur absence. Leurs histoires l'amènent à un diagnostic froid, amer, sans appel :

« La justice est toujours du côté des riches et des puissants.

Et nous les pauvres, on s'attend toujours à être coupables.

On est ignorants, c'est notre faute.

On vend nos corps pour nourrir la famille, c'est notre faute.

On a le sida et on va mourir, c'est encore notre faute.

Tout est notre faute.

Les pauvres ne peuvent s'attendre qu'à être coupables. »

Cette analyse, malgré son pessimisme, permet à Da de se débarrasser de toute forme de culpabilité et renforce sa volonté d'échapper à sa condition. Elle placarde au numéro 31 la photo d'un vase garni d'un bouquet de roses avant de claquer définitivement la porte sur un pan de vie douloureux, sans se retourner.

Da canalise son énergie et ses pensées sur les moyens de se construire une autre vie. La première étape de ce périlleux chemin consiste selon elle à reformer un solide noyau familial, les membres de la famille doivent s'épauler. Cette intuition lui vient des tiraillements qu'elle ressent parfois depuis qu'elle partage sa vie entre Boreï Keila et K'dan Pi. Bien qu'elle ait l'habitude de vivre éloignée de sa fille, de sa sœur et de sa mère, elle sent que quelque chose cloche, angoissée de diviser son quotidien entre deux familles, deux maisons, deux vies comme si elles n'étaient pas liées, comme si Da était encore et toujours deux personnes en une. Lorsque l'état de Phirom s'aggrave, Da se sent écartelée, elle s'assombrit, s'épuise, assistant impuissante à la dégradation de la santé de sa sœur.

Elle cherche longuement une solution pour réunir tout le monde. Mais elle se refuse à imposer à son homme et à ses enfants le tempérament parfois dur de sa mère ou ses cuites d'un soir. Changer de logement ? S'installer tous au même endroit, à Boreï Keila ou à K'dan Pi ? L'état des baraques se vaut et la question de la promiscuité se posera d'un côté comme de l'autre mais les autorités parlent de vider le squat de Boreï Keila et le loyer est deux fois moins élevé derrière la gare. Da propose alors à son *motodop* d'emménager avec ses enfants à K'dan Pi. Il écoute attentivement ses arguments et ne s'y oppose

pas.

Quelque temps plus tard, la famille recomposée emménage. En journée chacun vaque à ses occupations, le soir la cohabitation s'organise dans cet étroit compartiment. Quand un frère de Da les rejoint après avoir quitté la pagode où il a grandi, le lieu se transforme en dortoir pour sept personnes agglutinées (la mère loge seule dans l'ancienne cabane), sans espoir d'intimité. Da subit moins les conséquences de la promiscuité dans la mesure où elle travaille tard comme lanceuse de bière. A son retour, tout le monde dort. Par ailleurs, cette configuration lui permet de s'occuper de Phirom rentrée de l'hôpital parce qu'elle n'y était pas nourrie et s'y affaiblissait. Elle est également plus disponible pour Marady. Mais ressouder une famille dans de telles conditions matérielles d'existence est une tâche bien lourde. Elle gagne moins d'argent qu'au Building, elle a parfois bien du mal à régler le loyer de sa mère. Heureusement, son *motodop* se débrouille et, si elle est malade ou lorsqu'elle soigne Phirom, il subvient seul à leurs besoins. Da mesure combien cette vie est précaire, elle sait que le moindre incident (un problème de santé, un dérapage alcoolique, un pari perdu...) en engendre une série d'autres dont tous subissent les contrecoups en chaîne. Voilà à quoi elle songe en longeant les rails depuis la gare : à un interminable tunnel parsemé d'embûches. Certes elle ne se prostitue plus tous les jours, elle vend son corps occasionnellement. Elle a retrouvé une forme de dignité. Mais les doutes la hantent, il lui aura fallu un an pour sortir de l'impasse, se croire sauvée et découvrir qu'il ne s'agissait que d'un premier pas. Que ce chemin lui semble long, incertain et désespérant !

Da se vide la tête dans le vacarme libérateur des trains ; petit à petit le roulement des machines, le crissement des locomotives, le souffle lourd des compresseurs étouffent les ombres du passé. Aux grondements du tonnerre, les rumeurs de la ville s'estompent. L'orage éclate, le ciel se mire dans la rue lessivée.

« Dans la nuit du 21 au 22 décembre 2006, Phirom, la fleur des sacs de jute, nous a quittés.

Phirom a passé un mois dans un premier hôpital public, puis un mois dans un autre, un mouroir. Maman allait la voir presque tous les jours. La nuit, elle la veillait pendant que je travaillais au *Beer Garden*. L'état de Phirom empirait à vue d'œil, elle ne mangeait plus, ne parlait plus, les yeux toujours mi-clos. Cette nuit du 21 décembre, maman est rentrée se reposer à la maison. Phirom est partie. Personne à l'hôpital ne nous a prévenues. Quand nous sommes arrivées le lendemain, ils avaient déjà envoyé le corps à la pagode. Nous nous sommes empressées de la rejoindre. La dernière image que j'emporte de ma sœur, ce sont ses petits pieds que j'ai eu à peine le temps d'entrevoir alors que des hommes poussaient son corps dans la chambre d'incinération. Un vieux de la pagode a allumé le brasier. Marady pleurait beaucoup. Une légère fumée sortait de la cheminée, j'ai pensé que Phirom s'envolait... »